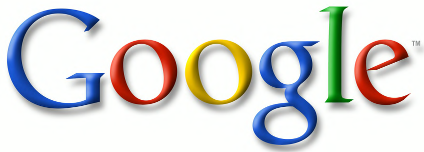




ALMANACH DES MUSES.

1801.

AVIS.

Les Auteurs qui voudront faire insérer ou annoncer des poésies dans ce Recueil, sont priés de les faire parvenir, avant le 20 messidor, à l'Éditeur de l'Almanach des Muses, rue du Gros Chenet, n°. 488. *Il prévient que la très-grande quantité de lettres qu'il reçoit à ce sujet, le met dans l'impossibilité de répondre à aucune. Celles envoyées sans être affranchies, restent à la poste.*

---

*On trouve des collections complètes de l'*ALMANACH DES MUSES, *chez* LOUIS, *Libraire*, rue S. Severin, n°. 110.

Faute essentielle à corriger.

Page 104, vers 22,

> **Et si le Buis de ses tristes festons**
> **Embarrassait le potager fertile.**

Lisez :

> **Et si le Buis en festons réguliers**
> **Envahissait le potager fertile.**

Au bas de la pièce intitulée le PROSPECTUS, page 84, *lisez :* Par le cit. ARMAND CHARLEMAGNE.


ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



Bornet del. *Dambrun sc*

ALMANACH

DES MUSES

POUR L'AN IX

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.



A PARIS,

Chez LOUIS, Libraire, rue S. Severin, n°. 110.

AN IX. — 1801.

ALMANACH DES MUSES.

LE TRIOMPHE DE L'HÉROÏSME ET DE L'AMOUR.

POËME LYRIQUE.

MARS fait retentir son tonnerre,
Il a déployé ses drapeaux ;
Ton coursier hennissant du pied frappe la terre :
Eh bien ! pars..... L'amant doit se taire,
Voici le moment du héros.

De mes mains reçois ton épée,
Et du sang ennemi rapporte-la trempée.
Mets ta main sur mon cœur : il palpite d'amour ;
Le tien doit palpiter du desir de la gloire.
Ton front va ceindre dans ce jour
Tous les lauriers de la victoire.
Je crois voir le dieu des combats :
Va, cours ; va, mon ardeur à la tienne est égale ;
La gloire est ma seule rivale :
Que ne puis-je, avec elle, accompagner tes pas !
O mes larmes ! coulez, coulez en son absence,
L'effroi s'empare de mon cœur.

Qu'il m'a fallu d'efforts pour cacher ma douleur,
Et pour la contraindre au silence!
Que dis-je? il va combattre, il reviendra vainqueur.

Le tambour bat, le clairon sonne;
L'œil en feu, les bras nus, l'implacable Bellone
Verse la soif du sang dans les cœurs agités;
Les traits volent de tous côtés:
L'airain vomit la mort, et le glaive la donne.
Erynnis a déjà secoué son flambeau:
Déjà les deux partis respirant la vengeance,
Ont dans un farouche silence,
Mesuré, sans pâlir, leur immense tombeau....

Cher amant, c'est moi qui t'en presse,
Affronte des périls dont la gloire est le prix:
Va, tu combats pour ton pays,
Sous les regards de ta maîtresse.
Mais je vois s'avancer dans un noble appareil
Une forêt d'armes étincelantes,
Et l'étendard qui flotte entre des mains sanglantes,
Etale son azur aux rayons du soleil.

De ces braves guerriers, que la marche est auguste!
Parmi leurs escadrons, j'apperçois mon amant....
C'est lui! le ciel m'exauce, et la fortune est juste.
Jeune et victorieux, qu'un héros est charmant!

Ce n'est plus Mars, c'est Adonis lui-même.
Seul arbitre de mon destin,
Toi, mon appui, mon bien suprême,
Viens te reposer dans mon sein;
Attire à toi l'ame qui t'aime;
Laisse un moment la palme échapper à ta main.

La palme! elle est à moi: c'est le prix de mes larmes.
Que tu m'enorgueillis, et combien tu me plais!
Pour moi, ce front hâlé conserve mille attraits:
Il eut à mes yeux moins de charmes,
Lorsqu'assis près de moi, sous des ombrages frais,
A des berceaux de fleurs tu suspendis tes armes.

Laisse, laisse au hasard voltiger tes cheveux:
Va, leur désordre est leur parure;
Ils ont bien plus de grace, épars à l'aventure,
Que si la main de l'art en arrangeait les nœuds.
Tu souris! le vainqueur descend à ma faiblesse!
Quel est donc ce ruban? comme il m'enlace à toi!....
Il ornait ton trophée, il est sacré pour moi:
Tu le devais à ma tendresse.

Que je vais la chérir, cette écharpe guerrière!
Qu'un si bel ornement sied dans un si beau jour!
Tu veux par ce lien dont ton amante est fière,
Enchaîner à jamais la gloire avec l'amour.

Le ciel est plus brillant! la lumière est plus pure!
Mille flèches de feu se croisent dans les airs:
Les oiseaux amoureux agitent la verdure;
Un délire muet succède à leurs concerts.
Le flot se mêle au flot avec un doux murmure,
Et des riantes fleurs les calices ouverts,
Vont parfumer au loin le sein de la nature.

O langueur!.... ô calme enflammé!
C'est la volupté qu'on respire.
Viens.... lis dans mes regards l'ardeur qu'elle m'inspire....
Jamais tu ne fus tant aimé.

Je succombe.... l'Amour me couvre d'un nuage;
Mes yeux sont inondés d'une humide vapeur;
Où suis-je? autour de moi je sens fuir ce bocage....
Et mon amant, lui seul, est présent à mon cœur....

Arrête.... épargne ma faiblesse....
Quel plaisir, quel bonheur vaut ce recueillement,
Où le transport fait place à la délicatesse,
Où l'ame se rend compte..... où le tranquille amant,
Etant plus à lui-même, est plus à sa maîtresse!
C'est alors qu'il jouit plus amoureusement,
Qu'il parle de plus près au cœur qu'il intéresse,
Et qu'il donne à son sentiment
Ce qu'il dérobe à son ivresse.

Dieu ! quel revers soudain vient troubler ce séjour !
Ces drapeaux menaçans, ces glaives homicides,
Des vaincus ralliés annoncent le retour.
Tu voles, loin de moi, vers leurs chefs intrépides :
Ils font couler mes pleurs !... Ils mourront, les perfides,
Malheur à l'ennemi qui t'arrache à l'amour !

Que vois-je ?... contre lui quelle foule animée !
Ciel ! le nombre l'accable ! O désordre ! ô fureur !
Il se débat, il tombe !... Est-il mort ou vainqueur ?
Pour le vaincre lui seul, faut-il donc une armée ?

Barbares !... Il triomphe, il marche environné
De morts et de mourans entassés sur l'arène ;
Ouvrez-vous, champs de gloire, où son œil se promène :
Bellone en est jalouse, et Mars l'a couronné.

Un guerrier à genoux lui demande la vie....
Fais grace ; il en est digne ; il t'osa résister :
Laisse par la pitié désarmer ta furie.
Peut-être, en ce moment, une amante chérie
Le redemande aux Dieux que tu dois imiter.
Jouis ; rends le bonheur à leur ame attendrie.
Par toi tout est vaincu ; finis par te dompter.

Il ne te manque rien ; tu pleures ! tu pardonnes !
Tu pleures !.... Ah ! poursuis, aime et sers la vertu ;

Connais la bienfaisance, offre-lui tes couronnes ;
Relève l'ennemi, sous tes coups abàttu :
Viens, étanche le sang, et lave les blessures.
Si tu n'étais que grand, je t'aurais admiré :
Sensible, je t'adore. Oui, tes palmes sont pures;
Oui, ton autel est prêt, et l'amour l'a paré.

Renommée, en contant le succès de ses armes,
Ne tais point de son cœur ce noble mouvement.
Dans son triomphe même il a versé des larmes !.....
A l'univers entier dis qu'il est mon amant.

Par feu DORAT.

DIALOGUE

SUR LA NÉCESSITÉ DES MÉDECINS.

PARMI nos Médecins il est des gens habiles ;
Mais si l'homme, ici-bas, n'avait point à souffrir,
Ces Messieurs, conviens-en, seraient fort inutiles.
—Il en faudrait encore. — Et pourquoi ?— Pour mourir

Par le C. FABIEN PILLET.

L'ENFANT ET L'ANGUILLE.

FABLE.

Aux bords d'un étang peu profond,
Sautillait une anguille au corps fluet et long.
Un enfant l'apperçoit, et d'une main furtive
Vous la saisit au premier bond.
Ma belle, je vous tiens ; vous voilà ma captive.
Comme il disait ces mots, l'anguille fugitive
Se débat, se replie, et glisse entre ses doigts.
Mon jouvenceau de la poursuivre ;
Il la guette et l'atteint pour la seconde fois ;
Mais cette fois encor l'anguille se délivre.
Elle se voit reprise, et par de nouveaux tours,
Echappe à l'ennemi qu'elle trompe toujours.
L'enfant pleure de rage, il se frappe, il trépigne ;
Puis se ravise, et dans le lieu voisin
Va détacher une feuille de vigne,
Qu'il étend au creux de sa main.
Maudit poisson! il faut que je te prenne,
Dit-il, et, pour le coup, mon moyen est certain.
Or, tandis que l'anguille à loisir se promène
Aux bords du cristal argentin,
Tantôt nage à fleur d'eau, tantôt s'enfonce et plonge,
Remonte, redescend, se ramasse, s'alonge,
L'enfant la suit de l'œil, prend son temps, et soudain
Enveloppe son corps de la feuille qu'il presse.

Pour se débarrasser elle fait mille sauts,
Et déroule à longs plis ses tortueux anneaux.
Inutiles efforts! Dans sa vive alégresse,
En forme de trophée, au bout de son bâton
Le jouvenceau vainqueur l'emporte en sa maison.

Mes Amis, dans cette entreprise,
Pour un mauvais succès n'allez pas lâcher prise.
Tous les jours le Pêcheur jette un triple hameçon
Avant d'attrapet un poisson.

Par le C. LE BAILLY.

CONTE

IMITÉ DE LA MONNOIE.

THOMAS, un jour que de vin il s'arrose,
Tombe par terre et se casse le né;
Thomas depuis n'en boit pas moins sa dose,
Ce dont chacun parait fort étonné.
« Vois, lui dit-on, quels maux le vin te cause!
» Il a produit l'état où l'on te voit » ?
Thomas répond : « J'en conviens, mais on doit
» A ses Amis pardonner quelque chose ».

Par le C. LÉONCE SAINT-GÉNIEZ.

A MADAME FANNI BEAUHARNAIS,

en lui envoyant le premier temple de l'Amour.

Tu fais tes vers, et l'art ne fit pas ton visage.
Sous le nom d'Erato-Vénus,
On eût vu l'âge d'or encenser ton image,
Moins dévot aujourd'hui, le monde est-il plus sage ?
Je ne sais. Le fait est que l'âge d'or n'est plus,
Et je dis parfois : c'est dommage !
De père en fils, parmi les bonnes gens,
Tel est l'adage héréditaire :
« L'enfant ne vaut jamais son père.
» O siècle ! ô mœurs ! tout dégénère.
» Le temps passé fut le bon temps » !
Je le crois, quand aux riens charmans
Qu'a produits ta muse légère,
Je compare nos longs romans,
Nos petits drames larmoyans,
Nos pantomimes grimacières,
Où l'on ne voit que des brigands,
Des moines, des aventurières,
Des cavernes, des cimetières,
Et des poignards et des mourans,
Puis l'enfer et les revenans,
De leurs torches incendiaires,
Faisant peur à de grands enfans,

Ou dansant avec des sorcières
Sur des bûchers et des volcans.

Mais, entre nous, le bon vieux temps, peut-être
Par nos aïeux fut un peu trop vanté.
Vivre a son prix, et par le plaisir d'être,
Consolons-nous de n'avoir pas été.
Pour venir un peu tard, tu perds l'apothéose :
La mériter, n'est-ce pas quelque chose ?
Plaire, après tout, vaut la divinité.
Tout passe, jusqu'aux dieux. D'une illustre mémoire,
Fanni, ton nom du moins n'est pas déshérité.
L'homme n'élève plus de temple à la beauté ;
Mais tes vers sont inscrits au temple de la gloire :
L'esprit ne décheoit pas de l'immortalité.

Par le C. DEGUERLE.

LE BON CARACTÈRE.

Un homme reçut, par méprise,
Certain soir, des coups de bâton ;
Et ne pouvant modérer sa surprise,
Il riait. De vos ris quelle est donc la raison,
Dit un témoin du fait ? quelle joie est la vôtre !
A quoi le bâtonné toujours riant, répond :
« Ils sont bien attrapés, ils m'ont pris pour un autre ».

Par le C. GOBET.

VERS SUR LA BEAUTÉ.

Fragment d'un poëme sur L'IMAGINATION.

TOI, que l'antiquité fit éclore des ondes,
Qui descendis du ciel et règnes sur les mondes;
Toi, qu'après la bonté l'homme chérit le mieux;
Toi, qui naquis un jour du sourire des dieux,
Beauté, je te salue; hélas! d'épais nuages
A mes yeux presqu'éteints dérobent tes ouvrages.
Voilà que le printemps reverdit les coteaux,
Des chaines de l'hiver dégage les ruisseaux,
Rend leur feuillage aux bois, ses rayons à l'aurore,
Tout renaît: pour moi seul rien ne renaît encore;
Et mes yeux, à travers de confuses vapeurs,
Ont à peine entrevu ces tableaux enchanteurs.
Plus aveugle que moi, Milton fut moins à plaindre:
Ne pouvant plus te voir, il sut au moins te peindre:
Et lorsque par leurs chants, préparant ses transports,
Ses filles avaient fait entendre leurs accords,
Aussi-tôt, des objets les images pressées,
En foule s'éveillaient dans ses vastes pensées.
Il chantait; et tes dons, tes chefs-d'œuvre divers,
Eclipsés à ses yeux, revivaient dans ses vers.
Hélas! je ne puis pas égaler son hommage;
Mais, dans mes souvenirs, j'aime encor ton image.
Source de volupté, de délices, d'attraits,
Sur trois règnes divers tu répands tes bienfaits.

Tantôt, loin de nos yeux, dans les flancs de la terre,
En rubis enflammés tu transformes la pierre;
Tu donnes en secret leurs couleurs aux métaux,
Au diamant ses feux, et leur lustre aux cristaux.
Au sein d'Antiparos tu filtres, goutte à goutte,
Tous les glaçons d'albâtre, ornement de sa voûte,
Edifice brillant, qui dans ce noir séjour,
Attend que son éclat brille à l'éclat du jour:
Tantôt, nous étalant la pompe éblouissante,
Pour colorer l'arbuste, et la fleur, et la plante,
D'or, de pourpre et d'azur tu trempes tes pinceaux.
C'est toi qui dessinas ces jeunes arbrisseaux,
Ces élégans tilleuls et ces platanes sombres
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres.
Dans le monde animé qui ne sent tes faveurs!
L'insecte dans la fange est fier de ses couleurs.
Ta main du paon superbe étoila le plumage;
D'un souffle tu créas le papillon volage:
Toi-même, au tigre horrible, au lion indompté,
Donnas leur menaçante et sombre majesté.
Tu départis aux cerfs la souplesse et la grace;
Tu te plus à parer ce coursier plein d'audace,
Qui, relevant sa tête et cadençant ses pas,
Vole, et cherche les prés, l'amour et les combats.
A l'aigle, au moucheron, tu donnas leur parure;
Mais tu traitas en roi le roi de la nature:
L'homme seul eut de toi ce front majestueux,
Ce regard tendre et fier, noble, voluptueux,
Du sourire et des pleurs l'intéressant langage,
Et sa compagne enfin fut ton plus bel ouvrage.

Pour elle tu choisis les trésors les plus doux,
Cette aimable pudeur qui les embellit tous,
Tout ce qui porte au cœur, l'attendrit et l'enflamme;
Et les graces du corps, et la douceur de l'ame.
L'homme seul contemplait ces globes radieux:
Sa compagne parut; elle éclipsa les cieux;
Toi-même l'applaudis en la voyant éclore;
Dans le reste on t'admire, et dans elle on t'adore.
Que dis-je? cet éclat des formes, des couleurs,
O beauté! ne sont pas tes plus nobles faveurs;
Non, ton chef-d'œuvre illustre est une ame sublime:
C'est Lhôpital si pur, dans le règne du crime;
C'est Molé, du coup-d'œil de l'homme vertueux,
Calmant d'un peuple ému les flots impétueux;
C'est Bayard, dans les bras d'une mère plaintive,
Sans tache et sans rançon remettant sa captive;
C'est Crillon, c'est Sully, c'est toi, divin Caton,
Tenant entre les mains un poignard et Platon,
Parlant et combattant, et mourant en grand homme,
Et seul, resté debout sur les débris de Rome.

Par le C. DELILLE.

VERS

gravés sur le tombeau de TURENNE, *déposé au Muséum.*

Le temps a respecté ces débris d'un grand homme
Frappé du coup mortel en combattant pour nous:
Héros de la Grèce et de Rome,
Turenne eût mérité de naître parmi vous.

Par le C. PALISSOT.

ROMANCE.

Sur son rosier, va fleurir jeune rose ;
Légers zéphyrs voltigent à l'entour,
Mais sur son sein le plus tendre dépose
Baisers d'adieux, avec soupirs d'amour.

Zéphyr parti, survient dans le bocage
Vent orageux qui souffle avec fureur ;
Rose succombe : hélas! contre l'orage,
Comment pourrait se défendre une fleur ?

Rose arrachée à sa tige native,
Tombe et languit sans vie et sans couleur ;
Son beau feuillage est épars sur la rive,
L'aurore en vain le mouille de ses pleurs.

Rose d'amour, innocente et fidelle,
Sous son rosier doit se flétrir, hélas !
Zéphyr enfin repassera près d'elle,
Rose d'amour ne refleurira pas.

Jeune filette est comme jeune rose ;
De sa beauté qu'un méchant fasse abus,
Elle se fane avant que d'être éclose,
Son ami passe et ne la connait plus.

Par le C. Masson.

LE PLAISIR ET LA PEINE.

ALLÉGORIE.

En même temps Plaisir et Peine
Naquirent au divin séjour ;
De Cythère l'aimable reine,
A ces jumeaux donna le jour.
Le dieu qui lance le tonnerre
Leur départit des attributs ;
Il donna des ailes au frère,
Pour la sœur il n'en resta plus.

Qui me conduira sur la terre,
Dit-elle au monarque des dieux !
Sans ailes comment puis-je faire
Pour descendre du haut des cieux ?
Il lui dit : Bannis tes alarmes,
Descends sur l'aile du Plaisir ;
Les blessures que font tes armes,
Il prendra soin de les guérir.

Voilà donc la Peine et son frère
Qui viennent nous donner des lois ;
Si-tôt qu'ils ont touché la terre
Ils font usage de leurs droits.
La Peine avait caché son arme
Sous l'aile de son conducteur :

Quand l'une arrachait une larme,
L'autre accordait une faveur.

Du Plaisir si, quittant les ailes,
Peine veut seule voyager,
Le Plaisir est fêté des belles,
Peine.... aucun ne veut s'en charger.
Elle vient malgré sa colère
Le reprendre pour protecteur,
Et celui qui loge le frère,
Doit avec lui loger la sœur.

Par le C. MILLEVOYE.

LES BALAYEURS.

FABLE.

SOUVENT les *balayeurs*, à la fin d'un orage,
Pour grossir les ruisseaux en arrêtent le cours;
Puis, d'un pont chancelant nous offrent le secours,
Et nous font payer le passage.
Des *balayeurs*, par-tout, il faut subir la loi;
Jusques dans nos bureaux on peut en reconnaître.
Sans les embarras qu'ils font naître,
Que de gens seraient sans emploi!

Par le C. FABIEN PILLET.

LA PARURE.

ÉLÉGIE.

A quoi bon chaque jour nous déguiser tes traits
Sous une parure nouvelle ?
Pourquoi tant de soins, tant de frais,
Pour farder la nature et te rendre moins belle ?
Est-ce pour nous montrer Vénus en cheveux blancs
Que des tiens tu blanchis l'ébène ?
Ces plumes, ces flots de rubans
Qui surchargent ton front d'une richesse vaine,
Du vulgaire profane éblouiront les yeux :
Mais ce peuple galant qui vole sur tes traces,
Jette sur ces atours un regard dédaigneux
Et ne contemple que tes graces.
Est-ce, dis-moi, l'éclat du diamant
Qui nous émeut, qui nous inspire
Ces transports, cet heureux délire
Que l'on éprouve en te voyant ?
Dans l'or de ton collier la perle ambitieuse
En vain fait briller son émail ;
Je la veux voir dans le corail,
Et j'attends un souris de ta bouche amoureuse.
Quand je vois cet épais satin
Dont la trame ingrate et rebelle,
Sous ton écharpe s'amoncèle,
Et n'ose approcher de ton sein,

Que je regrette alors la batiste légère
Qui, sans nous dérober sa forme et ses contours,
N'en voile que l'albâtre et rappelle aux amours
L'oreiller qu'ils pressaient dans les bras de leur mère !
Vois la terre s'orner de ses propres couleurs ;
De l'inculte arboisier vois la grace sauvage.
Le tilleul au lilas n'emprunte pas des fleurs
Pour en décorer son feuillage.
Cet indolent ruisseau qui promène au hasard
De vallons en vallons son onde indépendante,
Ne doit rien au secours de l'art,
Et son caprice nous enchante :
Mais que s'emparant de son cours,
Un canal fastueux l'enlève à la prairie,
On ne verra plus les Amours
Egarer sur ses bords leur douce rêverie.
C'est vainement que l'art prétend nous décevoir :
Ce qu'on doit à son imposture
Ne fait que mieux appercevoir
Ce qu'a refusé la nature.
Mais toi, riche de ses bienfaits,
Veux-tu ravir la pomme offerte à la plus belle ;
Imite la beauté que ce prix nous rappelle,
Et de leurs vains atours dégage tes attraits.
Laisse l'inutile étalage
De ces appas d'emprunt à nos tristes Junons.
De Vénus, héritière orne-toi de ses dons,
Et triomphe comme elle en sortant du nuage.

Par le C. DUAULT.

A ZULNY,

qui me proposait ironiquement de valser ave

ZULNY, recevez mes excuses;
Avec vous je ne puis valser :
Mon refus ne peut vous blesser,
Je ne danse qu'avec les Muses.

Jadis le vieillard de Théos,
Anacréon chéri des Graces,
De l'âge ignorant les disgraces,
Les suivait aux bals de Paphos.

On voyait un essaim de belles,
Heureuses de le préférer,
Près de lui venir folâtrer
Pour qu'il les rendit immortelles.

Mais si quelque vaine beauté
Sans pudeur raillait le poète,
Sa lyre tout-à-coup muette
La privait d'immortalité.

Malgré la vieillesse pesante
Il se créait d'heureux printemps.

ROMANCE.

JEUNES amans, cueillez la fleur nouvelle,
Demain, peut-etre, elle va se flétrir.
Heureux époux, cultivez l'immortelle,
Soignez la fleur qui ne doit pas périr.

Rien n'est stérile au sein de la nature ;
Elle a des fleurs pour toutes les saisons :
Si le printemps se couvre de verdure,
On en retrouve encor sous les glaçons.

Ce bel enfant que guide la folie,
Par la raison souvent calomnié,
S'appelle Amour au printemps de la vie,
Et dans l'automne il se nomme amitié.

Dans la nature il faut que tout repose ;
Sur les gazons les plaisirs ont leurs lits :
Zéphyr s'endort sur le sein de la rosé,
L'hymen seul veille au milieu des soucis.

Heureux l'époux qui, dans un bon ménage,
S'endort tranquille auprès de sa moitié,
Et trouve encore au déclin de son âge,
Une pensée au sein de l'amitié.

Par Madame BOURDIC-VIOT.

HERCULE AU MONT ŒTA.

POÈME DYTHIRAMBIQUE.

Sic itur ad Astra. VIRG.

Au sommet de l'Œta, sur ces roches sauvages,
Voûte du noir Tartare, et colonnes des cieux,
Hercule, remonté des ténébreux rivages,
Offrait une hécatombe au puissant roi des Dieux;
Et là, ce héros invincible,
Qui dompta les tyrans, les monstres et la mort,
Triompha de Junon, et fatigua le sort,
Respirant du fardeau de leur haine inflexible,
Parle, et sa voix tonnante, aux lambris immortels,
Monte avec les parfums exhalés des autels.
« Dieu, que le ciel, Dieu, que la terre encense,
» Reçois Alcide en ton sein glorieux!
» Mes longs exploits attestent ma naissance;
» Ma renommée égale ta puissance,
» Je suis enfin, je suis digne des cieux!
» A l'Univers qu'importe ma présence?
» Monstres, brigands, sont détruits en tous lieux.
» Par-tout en paix respire l'innocence,
» La terre est libre, et sa reconnaissance,
» Par ses autels me croit digne des cieux.
» En vain du sort l'aveugle complaisance;
» M'a fait subir ton joug impérieux,

» Fière Junon ! ma longue obéissance,
» De ton courroux a prouvé l'impuissance,
» Et ton vainqueur se croit digne des cieux ».
Arrête ! en quels discours s'égare ta pensée ?
Arrête ! crains le sort ! crains Junon offensée !
Que dis-je ? elle a prévu tes superbes mépris.
Tes vœux sont exaucés, tu sauras à quel prix.
Fier du laurier qui te décore
Vante moins tes faits glorieux :
Par des faits plus rares encore,
L'homme doit conquérir les cieux.
Les revers seuls éprouvent l'ame ;
Ainsi l'or, du sein de la flamme,
Coule plus brillant et plus pur ;
Et, brisant sa tombe grossière,
La chrysalide prisonnière,
S'élance aux plaines de l'azur.
A la voix de Junon, déjà la renommée
A frappé d'un vain bruit Déjanire alarmée :
Et lui peignant Hercule infidèle et vainqueur,
Déjà d'un trait jaloux a déchiré son cœur :
Mais, d'un charme puissant la vertu prompte et sûre
Bientôt lui rend la paix et ferme sa blessure :
Elle envoie au héros ce don ensanglanté,
Par Nessus expirant à ses mains présenté.
Qu'as-tu fait ? d'un époux, ta tendresse inhumaine,
Hâte le dernier jour.
Fit-on jamais servir les présens de la haine,
A rallumer l'amour ?
Ah ! loin de ramener Alcide dans ta chaîne,

Tu le perds sans retour !
Et toi, rejette au loin la tunique fatale,
Que t'apporte Lychas !
Dans ses plis, teints d'un sang que nul poison n'égale,
Est caché le trépas :
Vois Nessus qui sourit sur la rive infernale !
Il t'attend sur ses pas.
C'en est fait; l'imprudent Alcide,
Du tissu venimeux s'est déjà revêtu.
Déjà, du poison homicide,
Opère sourdement la terrible vertu :
Le mal développe sa rage;
Le héros étonné s'indigne de souffrir :
La douleur croît, et son courage
Sous un front assuré, sait long-temps la couvrir;
La fureur du venin s'allume,
Alors Hercule, en proie aux tourmens des enfers,
Vaincu du feu qui le consume
Brise l'autel, et pousse un long cri dans les airs.

Trois fois l'écho gronde
Au bruit de sa voix,
Et, du sein de l'onde,
Au sommet des bois,
La terre profonde
Lui répond trois fois.

Des champs qu'il ravage,
Le lion sanglant,
Et l'aigle sauvage,

De son roc brûlant,
Le long du rivage,
S'enfuit en tremblant.

Pour éloigner la flamme en ses veines cachée,
Alcide lutte en vain.
La tunique, ô douleur! ne peut être arrachée
Sans déchirer son sein :
C'est une chair nouvelle, à sa chair attachée,
Qui résiste à sa main.

Tel qu'un tigre farouche, atteint d'un trait rapide
Qu'un chasseur fugitif a laissé dans son flanc ;
En vain, pour le trouver, promène un œil avide,
S'irrite, mord le fer, abreuvé de son sang;
Convertit en fureur son impuissant courage;
De ses horribles cris épouvante les airs,
Et traverse, emportant sa blessure et sa rage,
Les sables embrasés et les rochers déserts :
Tel Alcide, que brûle une flamme invisible,
Veut en vain échapper à ses traits dévorans,
Il croit fuir la douleur, la douleur inflexible
S'attache à sa victime, et suit ses pas errans.
Tantôt, désespéré, le front dans la poussière,
Il mord la terre aride, en blasphémant les cieux!
Tantôt, des bois, des monts franchissant la barrière,
Il lasse de ses cris l'écho tumultueux.
En vain, croit-il dans une onde glacée,
Eteindre du poison la dévorante ardeur,
Dans le fleuve, avec lui, cette ardeur s'est glissée,

Et de ses eaux a vaincu la froideur.
Déjà le flot frémit, bouillonne, fume,
De brûlantes vapeurs inonde tout son corps,
Mêle de nouveaux feux au feu qui le consume,
Et, de son lit, le chasse sur ses bords.

Là, tout entier en proie à sa rage profonde,
Poursuivi sur la terre, et repoussé par l'onde,
Le héros misérable, élevant vers les Dieux
Sa voix désespérée, et son œil furieux:
« Oui, triomphe, a-t-il dit, déesse impitoyable!
» Repais de mes tourmens ta haine insatiable!
» Tu l'emportes!... Mais, non! Ces tourmens plus qu'humains
» Barbare! ils ne sont pas l'ouvrage de tes mains:
» Tu ne m'as pas donné ce poison qui me dompte,
» Et, s'il fait mon supplice, il fait aussi ta honte.
» Une faible mortelle a pu, dans un moment,
» Ce que n'a pu jamais ton long ressentiment.

» O ciel! quel horrible incendie
» Dévore mon sein palpitant!
» Je sens, dans sa plaie agrandie,
» La douleur croître à chaque instant.
» Le Phlégéton roule en mes veines;
» Mille vautours rongent mon cœur:
» O mort! viens abréger mes peines,
» O mort! viens frapper ton vainqueur!
» Mais la mort, mais Junon sourit à mon supplice:
» Eh bien! de leurs fureurs si tu n'es pas complice,
» Jupiter, arme-toi! J'implore ton secours:

» Arme-toi ! De mes maux termine enfin le cours !
» De tes dons paternels je ne veux que la foudre,
» Et je bénis ton bras, s'il me réduit en poudre !
» Tonne, frappe, et finis ces retards inhumains !
» Frappe donc ! Quoi ! ta foudre est oisive en tes mains !
» Non, tu n'es pas un Dieu, non, tu n'es point mon père,
» Ce bras va me servir, au défaut du tonnerre «.

Il dit, et d'une main que la rage conduit,
Ressaisissant la tunique brûlante,
Il l'arrache, et l'entraîne, avec la chair sanglante,
Qui, par lambeaux, se déchire et la suit.
Bientôt son vaste corps n'est qu'une plaie horrible
Qui montre au jour ses larges ossemens,
Et ses nerfs desséchés, et ses muscles fumans,
Que du poison ronge la dent terrible.

Dans l'œil du héros
La rage étincelle.
De son large dos
Sous sa main cruelle,
Par-tout à longs flots,
Un sang noir ruisselle.
C'est peu ; dans ses os
Le feu se recèle,
Et là, sans repos,
Le mal le harcèle.

Sa raison cède enfin à des tourmens si longs ;
Et, comme ses tourmens, sa fureur est extrême.

Tour-à-tour, il rugit, il écume, il blasphème.
Sur les monts escarpés, dans le creux des vallons,
Il attaque, déchire, étouffe les lions :
Sous l'effort de son bras, les pins arrachés roulent ;
En immenses débris les rocs brisés s'écroulent,
Et des champs effrayés vont couvrir les sillons.

Mais qu'a-t-il vu ? Lychas, qui, fuyant sa colère,
Se cachait au creux d'un rocher.
Vain abri ? Le héros, dans ce lieu tutélaire
S'élance, et l'en vient arracher.
Il saisit d'une main sanglante,
Sa victime pâle et tremblante ;
Et d'un bras plus prompt que l'éclair,
Comme un plomb chassé par la fronde,
Lychas, au loin lancé dans l'air,
Retombe, et s'engloutit dans l'onde.

A ce trait inhumain, s'arrêtent ses transports :
Le héros, par degrés, sent expirer sa rage,
Son corps est affaibli ; mais ses nombreux efforts
Ont lassé sa vigueur, et non pas son courage.
D'abord, son œil surpris, errant de toutes parts,
Contemple de son bras les effrayans prodiges,
Ces vieux pins abattus, ces grands rochers épars,
De sa noire fureur incroyables vestiges ;
Sur lui-même bientôt ramenant ses regards :

« Dieux ! suis-je bien Alcide ! O changement extrême !
» Dit-il : Où sont ces bras, vengeurs de l'univers,

» Ces bras, l'appui des cieux, et l'effroi des enfers !
» Je ne retrouve en moi que l'ombre de moi-même.

» C'est peu ; j'ai succombé sous l'empire du sort ;
» J'ai vu par les douleurs ma grande âme asservie :
» Quoi ! j'immortalisai tous les jours de ma vie,
» Pour en flétrir la gloire à l'heure de ma mort !

» Non, comme j'ai vécu, je quitterai la terre :
» Dans le sein de la mort, je vaincrai les douleurs ;
» Mais n'est-il plus, hélas ! un ami, dont les pleurs
» Accompagnent du moins mon trépas solitaire !

» Que vois-je ? Philoctète ! O sort inespéré !
» Philoctète, est-ce toi, fidèle ami d'Alcide ?
» Approche ! Qu'ai-je dit ? Fuis mon souffle homicide !
» Fuis ces membres sanglans, fuis ce sein ulcéré ?

» Il est temps de finir ces tourmens exécrables !
» Ce que j'ai de mortel va descendre au tombeau :
» Epargne-moi ces pleurs, ces discours !... Un flambeau,
» C'est tout ce que j'attends de tes mains secourables ».

Il a dit, et des pins, dispersés en tous lieux
Sous ses mains un bûcher s'apprête ;
Bientôt, d'un pas tranquille, et le front vers les cieux,
Hercule y monte, et Philoctète
Frémit, pleure, et l'allume, en détournant les yeux.

C'en est fait, et déjà, la flamme pétillante

Etincelle, s'étend, et monte dans les airs :
Déjà, de sa lueur brillante,
Elle éclaire et les monts, et les bois et les mers.
Alcide, souriant au feu qui l'environne,
En suit d'un œil serein le cours impétueux ;
Et le bûcher paraît un trône,
Où brille du héros le front majestueux.

Bientôt Vulcain détruit l'enveloppe grossière
Qui l'attache à l'humanité ;
Le ciel ouvert attend une divinité ;
Le fils d'Alcmène est en poussière,
Le fils de Jupiter dans l'Olympe est monté.

Soudain, précédé du tonnerre,
Et, le front ceint de mille éclairs,
Hercule plane sur la terre,
Assis sur le trône des airs :
Et tandis qu'au travers de la flamme homicide,
Philoctète éploré cherche en vain le héros,
Du haut des cieux, la voix du grand Alcide
Perce la nue, et lui parle en ces mots :
Reconnais l'ami que tu pleures ;
Je n'ai point vu le sombre bord,
Pour vivre aux célestes demeures
D'un héros j'ai rempli le sort :
C'est peu que sa vertu guerrière
Durant sa mortelle carrière
De mille exploits marque ses pas :
A l'univers qui le contemple,

Il doit offrir un autre exemple,
Et cet exemple est le trépas.

Par le C. THÉVENEAU.

SUR L'HOMME.

SONNET IRRÉGULIER.

OBJET digne à-la-fois de pitié, de colère,
Dont la bassesse étonne, ainsi que la grandeur;
Tyran de la nature, esclave de l'erreur,
Qui joins l'orgueil extrême à l'extrême misère!

O toi qu'en se jouant la main du créateur,
Pour régner, pour servir a jeté sur la terre;
Comment te définir? Ton être est un mystère
Qui toujours se dérobe à l'œil observateur.

Je te vois tour-à-tour (contraste bien étrange),
Planant au haut des cieux ou plongé dans la fange,
Ou brillant de vertus, ou hideux de forfaits.

O lumière! ô nuage! ô profondeur extrême!
J'ai voulu tout connaître et m'ignorais moi-même.
Confus, désabusé, je doute... et je me tais.

POLICHINEL.

FABLE.

Au milieu d'un cercle d'enfans,
Polichinel, et ses propos plaisans,
Dame Gigogne, et sa longue lignée
Avaient bien réjoui la troupe fortunée.
Depuis long-temps, monsieur Bienfait
N'avait produit si grand effet;
On n'avait pas cessé de rire.
La toile tombe, il faut qu'on se retire.
Un enfant en prend de l'humeur.
Eh! qui peut renoncer au plaisir sans douleur!
Son cœur se gonfle, se déchire,
Il éclate en des cris perçans.
La Bonne rit d'abord, puis de tons menaçans
Elle accompagne un mauvais geste,
Elle eût frappé, car sa main était leste;
Un sage par bonheur vient arrêter ses coups.
Modérez votre grand courroux,
Dit-il à la Bonne en furie,
Certes, vous avez un amant,
Car vous êtes jeune et jolie;
Quand il vous quitte, mon enfant,
Si quelqu'un gourmandait votre cœur en souffrance.
Dans vos leçons, mettez un peu de miel,
Pour le faible d'autrui, montrons de l'indulgence,
Chacun a son polichinel.

Par le C. DUTREMBI

A AURORE D***,

FILLE DU MARÉCHAL DE SAXE.

Paris, le premier janvier 1785.

Tandis que les fades madrigaux pleuvent impitoyablement aujourd'hui sur la belle Aurore,

Moi, loin de l'arsenal vulgaire
Où se forgent maints froids couplets,
Fidèle amant de vos attraits
Je lis les fastes de Cythère,
Cherchant quelque chanson légère
Qu'Amour lui-même ait faite exprès,
Et qui soit digne de vous plaire.

Je m'arrête au *Livre des Destins*, chapitre III des *Horoscopes*. N'en déplaise à Moyse, ce livre pourrait bien être plus ancien que la Genèse, de quelques cents mille années ; car il est daté de l'an premier du monde. Gravé en caractères magiques, les initiés seuls en ont la clef. La poésie est le langage des Dieux ; le livre mystérieux du destin est donc écrit en vers ;

Mais ces vers n'ont rien de mortel.
On ne voit qu'ici-bas les rimeurs à la glace ;
Dans leurs moindres croquis, les poètes du ciel
Unissent, comme vous, la noblesse à la grace.

Voici quelques fragmens traduits de l'original. Le désordre et les négligences qui déparent la copie, ne les attribuez qu'aux distractions du traducteur : à dix-sept ans, croyez-moi, on sent bien mieux qu'on ne s'exprime, quand c'est pour vous qu'on écrit.

« Quel monstre a déchaîné les cruels léopards ?
L'air au loin retentit, frappé d'un cri sauvage.
Albion, à ce cri de rage,
A déployé soudain ses sanglans étendards.
Voyez-vous ces brigands courir de toutes parts,
Affamés d'or et de pillage ?
Déjà, du Français calme au sein de ses remparts
Leurs vœux ont dévoré le brillant héritage.

» Mais tremble, insolente Albion !
Le Dieu menaçant de la guerre,
Pour châtier ta folle ambition,
Descend du séjour du tonnerre.
Sous l'image d'un fier Saxon,
Le Dieu se cache : aux regards de la terre,
Mars n'est plus qu'un mortel, et MAURICE est son nom.

» FONTENOY ! dans tes champs ennoblis par la gloire,
Tu le verras, ce Dieu, sur un char de victoire,
Portant la mort de rangs en rangs.
CUMBERLAND fugitif suit les débris errrans
De ses phalanges terrassées,
Leurs chefs dans la poudre expirans
Pleurant l'orgueil de leurs pensées,

Et sur leurs cadavres sanglans
Couverts de leurs armes brisées,
Les vents balancent les trophées
Elevés aux lys triomphans.

» Alors près de Vénus, fatigué de carnage;
Mars viendra reposer son superbe courage,
Et, languissant d'amour, tenter entre ses bras
Des jeux moins effrayans et de plus doux combats.
De ce nouvel hymen naitra l'aimable AURORE.
Fille des Dieux, Minerve et Flore
Revivront à-la-fois dans tes jeunes appas.
L'Amour se plaira sur tes traces;
Tes yeux peindront la volupté;
Sur ton beau front Vénus mettra ses graces,
Et Mars lui-même un peu de sa fierté......

» Froide Sagesse, ah! crains sa voix douce et sonore.
Ajoutez, Arts brillans, aux charmes de ses jours...
Qui l'entendra, voudra l'entendre encore;
Qui la verra, voudra la voir toujours ».

J'allais poursuivre ma traduction, lorsque le livre s'est fermé tout-à-coup de lui-même. Sachant que vous aimez la poésie un peu plus que les pompons, j'ai chargé le Mystère de glisser sur votre toilette, ces vers enfans de ma rêverie. Parmi les fleurs du Parnasse, il croît peu d'immortelles; mais sans être vaines, mes rimes négligées, si vous daignez leur sourire, espèrent vivre plus long-temps qu'un bouquet.

La beauté, d'un attrait vainqueur,
Pare à son gré la moindre chose :
Pour lui plaire, le jeune auteur
Offre les chansons qu'il compose ;
Le tendre amant donne son cœur,
Ou bien sa fleur à peine éclose ;
Et de ces dons le prix le plus flatteur,
C'est le souris d'une bouche de rose,
Ou son baiser plein de douceur.

Par le C. DEGUERLE.

ÉPIGRAMME.

MAINT parfumeur si mécontent
De la baisse de ses recettes,
Demain ne se plaindrait pas tant
Si les lois, trop long-temps muettes
Par l'influence des brigands,
Condamnaient à porter des gants
Tous ceux qui n'ont pas les mains nettes.

Par le C. PONS (de Verdun).

FRAGMENT

D'UNE IMITATION DE TACITE.

Opus aggredior opimum casibus, etc.
Historiarum, lib. I.

J'ENTREPRENDS une histoire en prodiges féconde
Où sont tracés les maux et les crimes du monde ;
Assemblage effrayant de meurtres, de forfaits,
D'une discorde affreuse et d'une horrible paix.
Quatre empereurs trahis ; trois guerres intestines ;
Des combats au-dehors, au-dedans des ruines ;
Bellone en Orient couronnant nos guerriers,
En Occident bientôt flétrissant leurs lauriers ;
Les Gaulois ébranlés ; le trouble en Illyrie ;
La Bretagne perdue aussi-tôt qu'envahie ;
Le Suève, pour nous vaincre, aux Sarmates uni ;
De mutuels revers le Dace enorgueilli ;
Jouets d'un faux Néron (1) les Parthes sous les armes ;
L'Italie arrosée et de sang et de larmes ;
La Campanie en deuil déplorant ses cités
Et ses fertiles champs par le feu dévastés ;

(1) Des imposteurs, vers l'an 80 de l'ère vulgaire, usurpèrent le nom de Néron. Celui dont il est ici question, se nommoit *Terentius maximus* (Note de l'auteur,)

La flamme jusqu'à Rome étendant ses ravages;
Les temples, qui des ans défiaient les outrages,
Incendiés, détruits; les chef-d'œuvres des arts,
Trésors chers et sacrés! fumans de toutes parts;
Des citoyens portant, dans leur fureur extrême,
Un brandon sacrilége au capitole même;
L'adultère ennobli; les autels profanés;
Sénateurs, plébéïens proscrits, assassinés,
Ou traînés sans pitié sur des mers ignorées;
Les îles aux brigands, aux meurtriers livrées;
Rome courbant son front sous les plus vils tyrans;
Les dignités, les biens, la naissance, les rangs,
La conduite publique et l'obscurité même,
Dans Rome tout est crime... hors le crime lui-même;
Tout est dénaturé, perverti, confondu;
La vertu devient vice et le vice vertu;
Le lâche délateur qu'ont enrichi ses crimes,
De son char tout sanglant insulte à ses victimes;
L'un, qui siégeait naguère au milieu des bourreaux,
Du consul qu'il proscrit usurpe les faisceaux;
L'autre, portant au loin sa haine et sa furie,
Egorge tout un peuple au nom de la patrie;
L'esclave, l'affranchi trahissent sans pudeur
Leur maître et leur patron; et, pour comble d'horreur,
Au défaut d'ennemi de son trépas avide,
L'ami meurt.... immolé par un ami perfide!

Mais ce siècle pervers, ces temps si corrompus
Ne furent pourtant pas sans gloire, sans vertus;
On vit plus d'une fois des épouses, des mères
Suivre un époux, un fils aux rives étrangères;

Des amis généreux ; d'intrépides parens ;
L'esclave inébranlable au milieu des tourmens :
On vit plus d'un Romain, digne du premier âge,
Porter, quitter la vie avec même courage.
etc. etc.

Par le C. ROGER.

COUPLET

Fait sur les bords de la fontaine de Vauclùse, et demandé par des femmes qui étaient de la partie.

Air : *Du vaudeville des Visitandines.*

DE Pétrarque j'entends la lyre ;
Mais sa Laure ne le suit pas.
De nos Belles dans son empire,
Elle redoute les appas.
Toi, qui d'une amour éternelle
Peignis si bien les tendres feux,
Pétrarque, évite leurs beaux yeux,
Car tu deviendrais infidèle.

Par le C. SABATIER (de Cavaillon).

PETITE ÉPITRE

A quelques Auteurs de grandes Satires.

La paix a déserté l'asyle
Où se cantonnait Apollon :
La guerre intestine et civile
Est sur le moderne Hélicon.
En prose, en vers, on se déchire ;
On immole, on est immolé :
On flagelle, on est flagellé
Du fouet sanglant de la satire.
Il nous éclot, chaque matin,
Un Gilbert, un Perse, un Horace,
Et nous comptons sur le Parnasse
Trente Boileau pour un Cotin.
Par les neuf chastes Immortelles,
Pourquoi ce scandale et ces cris?
Que nous importent vos libelles,
Et que prouvez-vous, mes amis!
— *Parbleu ! du goût la décadence*,
Et la sottise des écrits,
De nos artistes l'ignorance,
Et celle de nos beaux-esprits.
L'apostrophe est assez bannale :
Cent fois on a dit tout cela.
Notre siècle est un peu vandale :
On le soupçonnait bien déjà,
A voir les vers de quelques autres ;

Mais personne n'en doutera
Si-tôt qu'on aura lu les vôtres.
Mais non : je ne crois pas du tout
A cette ardeur et noble et belle,
Qui du dieu des arts et du goût
Vous fait épouser la querelle.
Vous concevez un autre espoir,
Et vous vous bornez à vouloir
Faire au public la confidence
De votre modeste existence
Qu'il ne pouvait appercevoir.
En vain votre métromanie
Se consumait en jolis vers ;
Vous promeniez dans l'univers
Votre imperceptible génie.
A petit bruit, et sans écho,
Vos muses n'étaient encensées
Que dans ces commodes lycées,
Où l'on s'illustre incognito,
Et des beautés de vos poëmes
Admirateurs, dans vos journaux,
Vous étiez à-la-fois vous-mêmes
Vos trompettes et vos héros ;
Mais, par un singulier délire,
Le reste de la terre, hélas!
S'obstinait à ne point vous lire,
Même à ne vous connaître pas.
Tenez, soyez vrais : Je parie
Que cet oubli contemporain
Tourmenta parfois votre vie,

Et que le diable de l'envie
Seul vous mit la plume à la main.
Allons, puisque rien ne seconde
Nos transports de gloire jaloux,
Injurions, pensâtes-vous,
Ceux dont on parle dans le monde,
Pour que l'on parle aussi de nous.

Ainsi, d'une ardeur peu commune,
Vous voulez détruire, fripons,
Quinze ou vingt réputations
Pour pouvoir en attraper une.
Par ma foi! vous faites déjà
Assez joliment vos affaires,
Et, grace au ciel, enfin, mes frères,
On a su que vous étiez là.

Tel, de l'industrieuse abeille
Rival envieux et mutin,
Pour troubler la paix du jardin,
Le frélon en grondant s'éveille,
Frappe un instant l'air d'un vain bruit,
Existe, et nous en avertit
En bourdonnant à notre oreille.

A l'Institut, par un cartel,
Vous avez déclaré la guerre;
Vous voulez, dans votre colère,
Précipiter de son autel,
Et du satirique tonnerre
Pulvériser maint immortel.
Oh! tenez; vous avez beau feindre
De fiers et superbes dédains,

Vous trouvez trop verds les raisins
Auxquels vous ne pouvez atteindre.
Mais Hercule est-il outragé
Par un mirmidon en furie ?
Sur vos vers on vous apprécie,
Et l'Institut est trop vengé.
Piron railla l'académie ;
Mais avec art il maniait
L'arme de la plaisanterie ;
Du trait piquant qu'il employait
La pointe était fine et jolie.
Pardon : mais, entre nous soit dit,
Je vous trouve, dans la critique,
Un peu sobres de sel attique,
Et très-économes d'esprit.
Vos gaités sont tristes et dures,
Votre ton sans honnêteté :
Vous croyez avoir plaisanté
Quand vous avez dit des injures.
Vous n'êtes pas du tout galans ;
Vous avez outragé les dames,
Et de Piron singes pesans,
Vous avez assommé les gens
Du marteau de vos épigrammes.
Rassurez-vous. Nous avons ri.
Le trait que la malice lance,
Bon ou mauvais, est applaudi ;
On aime à s'égayer en France,
Il n'importe aux dépens de qui.
Mais quoi ! sur un monde frivole

Bien insensé qui se fiera!
Ce dont un instant il raffole,
L'instant d'après l'excèdera.
On est aujourd'hui son idole;
Demain il vous immolera.
A le fatiguer de vos rimes,
Messieurs, vous commencez déjà:
Après avoir ri des victimes,
Des persécuteurs il rira.
Une revanche assez piquante
Serait, Messieurs, de vous nommer:
Mais une autre, bien plus sanglante,
Serait de vous réimprimer.

Par le C. ARMAND CHARLEMAGNE.

A MADAME DE BEAUHARNAIS,

lisant le Système de la Nature.

EH! quoi? tu lis ce livre dangereux
Qu'approuve le bon sens et proscrit la Sorbonne?
Crains ses docteurs, car ils sont vieux,
Et damnent sans pitié la Beauté qui raisonne.
Quoi qu'il en soit, le vrai brille à nos yeux:
Plus de foudres vengeurs, plus d'enfer qu'on redoute.
De son dédale ténébreux
La nature éclaircit la route...
Que dis-je, un Dieu doit exister:
Qui t'adore, lui rend hommage;
Tes beaux yeux en offrent l'image,
Et, qui connaît ton cœur, n'ose plus en douter.

Par feu DORAT.

L'ABANDON.

ROMANCE.

Air : *Comment goûter quelque repos.*

VALSAIN, tu peux donc me trahir!
Je sens redoubler ma tristesse
En songeant aux momens d'ivresse
Qu'un autre amour vient me ravir.
Comme moi je te crus sincère;
Mais en partageant mon ardeur,
Tu sus accroître ma douleur,
Rendre ma perte plus amère.

Toi qui formas mes jeunes ans,
O ma mère! ombre vertueuse,
A celle qu'il doit rendre heureuse
Unis-le par de doux sermens.
Cédant à ta voix qui m'appelle,
Précipite au tombeau mes pas;
Si l'on aime après le trépas,
Mon cœur lui restera fidelle.

O mon ami, sans ton amour,
Qu'ai-je besoin de l'existence;
En me privant de ta présence,
Tu voulus me priver du jour.
Au sort de ta mourante amie
Puisses-tu ne penser jamais!
Non, je ne veux pas tes regrets;
Des regrets troubleraient ta vie.

Par le C. DELANDINE.

SUR LA DURÉE DES OUVRAGES DU GÉNIE.

Le temps sur la matière exerce sa puissance.
Les temples, les palais, les chef-d'œuvres des arts,
Les cités, les états tombent en décadence,
La poussière a couvert le trône des Césars.
Superbe Babylone, on cherche tes remparts.
Athènes, Carthage et Numance,
On ne retrouve plus vos décombres épars.
Célèbres écrivains, vos immortels ouvrages
Planent sur l'océan des âges.
Sur sa base affaissée un jour s'écroulera
La grande pyramide
Qu'aux siècles à venir un tyran consacra,
Sur laquelle en nos jours *Bonaparte* arbora
Le drapeau révéré du Français intrépide.
O! chantre d'*Ilion!* peintre de l'*Enéïde!*
Plus que ce monument votre gloire est solide :
Autant que l'univers elle subsistera.

Par le C. Croiszetière.

SUR LA GAITE.

D'APRÈS ses goûts chacun voit le bonheur.
Sur des monts d'or tel assigne sa place ;
Tel le poursuit dans des flots de liqueur ;
Cléon au bal, et Damis à la chasse,
Vous soutiendront qu'il est à leurs côtés ;
Près d'un essaim de commodes beautés
Valmont le cherche ; et suivant moi plus sage,
Linval le trouve au sein de son ménage.
Sur ce point-là, soit raison, soit erreur,
De son voisin chacun de nous diffère ;
Il est pourtant un don du créateur
Qui n'admet point de suffrage arbitraire,
Et qu'on a vu, sans distinguer les lieux,
Dans tous les temps réunir tous les vœux :
Santé propice, à qui n'es-tu pas chère ?....
A-t-on connu quelque homme singulier,
Tant parût-il et bizarre et maussade,
Tant se plût-il à tout contrarier,
Qui trouvât bon d'être parfois malade ?
Sans la santé que devient le plaisir ?
Sur le duvet entendez-vous gémir
Ce Lucullus abandonné par elle,
Quand, sous le chaume ombragé de son aile,
Cet artisan, vif, dispos et joyeux,
Chante toujours et s'en porte encor mieux ?
Ainsi le rang, la superbe opulence,

D'un froid dégoût ne se sauveront pas ;
De la nature ils suivront la balance ;
Ainsi voulut la bonne providence
Que des bienfaits qui naissent sous nos pas
Le plus charmant fût de tous les états.

Avec ce don que tout mortel réclame,
S'en offre un autre, un peu moins souhaité,
Mais non moins doux : c'est la santé de l'ame ;
C'est cette aimable et fidèle gaité,
Que l'ame doit à sa tranquillité ;
Qui, ne craignant ni reproche ni blâme,
S'épanouit, sans cet air affecté,
Par le méchant trop souvent emprunté !
C'est en un mot, cette gaité riante,
Dont nos aïeux suivaient la loi constante,
Quand le refrein, par le plaisir dicté,
Par le plaisir circulait répété,
Sans que jamais une morgue gênante
Interposât sa triste gravité.

Je ne veux point dans ces rimes légères
Calomnier mon siècle et mon pays.
Il est certain qu'en ses arrêts sévères
Le ton du jour épouvante les ris ;
J'en suis fâché.... Mais de ses loix austères
N'est-il donc pas d'aimables infracteurs ?
Osons chercher, au milieu de la ville,
A la gaité quelque joyeux asyle :
Les esprits gais annoncent les bons cœurs ;
Et si j'avais le choix d'un domicile,
Je le voudrais entouré de rieurs.

C 2

Eh bien..... voyez la *bonne compagnie* :
C'est-là, dit-on, que triomphent l'esprit,
Les mots légers, la piquante saillie....
—Fort bien, mais...—Quoi? —Pour m'en donner l'envie,
Me diriez-vous, Monsieur, si l'on y rit? —
Mon merveilleux, dédaignant de répondre,
En me quittant croit assez me confondre;
Il disparait : au cercle sémillant
Il va fournir un petit personnage
Bien vain, bien faux. Le babil élégant
Qui ne dit rien, le fade persifflage,
Vont tour-à-tour exercer son talent;
Et tout cela convient peu, franchement,
A la gaîté dont j'ai tracé l'image.
Où me sauver?... Ici règnent par-tout
Le dur sarcasme et la froide ironie;
Et du railleur l'épigramme impunie
Semble y fixer la haine et le dégoût.
Est-ce donc-là cette plaisanterie
Qui, toujours vague en ses traits innocens,
Des bonnes gens doit exciter le rire?
Plaisante-t-il, celui qui me déchire?
Comment nommer la gaîté des méchans?
Mais écartons une affligeante idée.
Moins indigné, je vois en d'autres lieux
Que sans malice on peut être ennuyeux.
Prévention constante et décidée,
Apprêts, recherche, esprit sentencieux,
A la gaîté bientôt intimidée
Offrent déjà des écueils trop nombreux.

Il est ailleurs une joie assommante,
Qui lourdement, dans sa crise bruyante,
Fait tout céder à ses grossiers éclats,
A ses transports qu'on croirait des menaces....
Elle est sincère, elle fuit les grimaces;
Mais sans égards, prodigue de fracas,
Dans sa franchise elle a blessé les graces;
Excusons-la, mais ne l'imitons pas.
Ce narrateur disert, brillant, facile,
Qui réunit l'esprit à l'enjoûment,
Dans ses récits pleins d'art et d'agrément,
Plairait toujours.... Mais le cher Théophile,
S'il narre bien, narre trop longuement.
Par plus d'un trait ingénieux, charmant,
Il pique en vain l'attention lassée;
En vain par-tout il place adroitement
L'expression fidelle à sa pensée;
En vain de fleurs il sème son discours,
Sans que jamais sa langue embarrassée
D'un mot tardif attende le secours;
De son sujet il passe la mesure,
Et chaque instant c'est un détail nouveau
Que l'esprit fit, mais qu'il devait exclure;
En voulant trop enrichir la bordure,
On ôte ainsi tout l'effet du tableau.
Du *premier rôle* évitons le délire.
Ce Floricourt, que d'ailleurs on chérit,
Quand sur sa langue il obtient quelque empire,
Dès qu'il paraît lestement semble dire:
Attendez-vous, Messieurs, à de l'esprit.

Forçant bientôt son naturel aimable,
S'il est souffert il se croit adorable :
Gai, par instinct il était amusant,
Il n'est plus gai s'il veut être plaisant ;
De s'arrêter on ne le voit plus maître :
Il fait sentir, contre son intérêt,
Tout à-la-fois l'ennui de ce qu'il est,
Et le regret de ce qu'il pouvait être.

N'accusez pas, Amis, l'intention
De ces portraits : ils ont plus d'un modèle.
Ah ! loin de moi l'injure personnelle
Qu'on croit sauver en effaçant le nom !
J'ai vu l'abus ; mais à mes loix fidelle,
En le peignant, je laisse à tel ou telle
Le faux plaisir de l'application.

Douce gaîté ! tu remplis mon attente :
Loin des méchans, des sots et *du loto*,
J'ai découvert ta demeure charmante....
La voyez-vous s'y rendre *incognito ?*
Pleins d'une ivresse active et renaissante,
Là, tous les cœurs comblés de ses bienfaits
Savent jouir sans s'épuiser jamais.
Là, de l'esprit l'essor libre et modeste
Plaît sans éclat, charme sans éblouir ;
De ses écarts on n'a point à rougir ;
On rit de tout, sur rien on ne conteste ;
On ne veut pas poliment se trahir ;
On est ensemble, on se connaît, on s'aime ;
C'est le grand point ; il saura maintenir
Le droit heureux d'être toujours soi-même.

Point de détours, point de souris malin,
Point de secrets.... Qu'aurait-on à se taire?
Sans envieux chacun est sûr de plaire,
Et s'applaudit des bons mots du voisin.
Je n'attends pas qu'une esquisse première
Puisse, excitant la curiosité,
Grossir bientôt mon joyeux comité,
Qui franchement, ne le desire guère.
Bien moins heureux s'il était plus cité,
Il abandonne à maint cercle vanté
Le tourbillon d'une vaine fumée;
Et, garanti par son obscurité,
Il aime mieux jouir sans renommée
Que s'ennuyer avec célébrité.

Par le C. Raboteau.

SUR QUELQUES LIBELLES.

Des Champcenets et des Bouville,
Singes moins malins que méchans,
Qui dans vos almanachs tranchans
Frondez chaque auteur de la ville,
Nul de nous ne peut s'indigner
De votre ton froid, sec et lâche;
Comment voulez-vous qu'on se fâche
Avec qui ne sait pas signer?

Par le C. Piis.

Il cueille à pleines mains les fleurs de la victoire.
Clio même prend son burin
Pour graver ses hauts faits au temple de mémoire.
Pauvre Myrtil, tu triomphes en vain,
Pour subjuguer les cœurs Bellone n'est pas faite.
Veux-tu trouver un terme à ton chagrin ?
Il te faut une autre recette.

Mais, dit-il, si j'étudiais,
Mille agrémens nouveaux embelliraient ma vie;
Les sciences, dit-on, recèlent mille attraits.
Voilà que Myrtil étudie,
Il lit le jour, il lit la nuit;
Mais rien ne peut calmer le mal qui le poursuit:
Pour rendre aux cœurs la paix, Minerve n'est pas faite.
Tu pensais autrement, mais c'était une erreur.
Veux-tu guérir de ta langueur ?
Il te faut une autre recette.

Un jour, il trouve en son chemin
La jeune Rose, au délié corsage,
Fraiche, enjouée, et l'œil un peu malin,
Par-dessus tout, dix-sept ans en partage.
Il l'aime, en est aimé. Quel changement soudain!
La nature à ses yeux prend un front plus serein,
Et d'exister enfin il connaît l'avantage.
Ainsi Myrtil a trouvé le bonheur.
Mes chers amis, contre votre douleur
L'amour vous fournira la meilleure recette.

Par le C. Regnault-Beaucaron.

A M. DE TRESSAN,

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Billet d'invitation.

Janvier 1781.

DEMAIN chez moi j'ai les trois Graces,
Je les attends à déjeûner ;
Mais à ma table j'ai cinq places,
Et la cinquième est à donner,
Acceptez-la ;...... les trois déesses
Vous y verront avec plaisir.
Voudriez-vous ne pas saisir
L'instant de revoir vos maîtresses ?
Elles aimaient Anacréon,
Et souriaient à son grand âge :
Il savait, dans une chanson,
Philosopher sans bavardage,
Et joindre, avec discrétion,
Le sérieux au badinage :
Son talisman fut... la raison.
Vous avez le même avantage,
Car on vous dit fils d'Apollon,
Et vous n'en êtes pas moins sage.

Venez réveiller l'appétit
Des trois charmantes Immortelles :
Venez vous asseoir auprès d'elles,
Vous y serez seul en crédit,

Vous les verrez, quoique timides,
Vous prévenir.... vous présenter
Les pommes d'or des Hespérides,
Qu'un nouvel an vient d'apporter;
Ou la boisson très-pectorale
D'un moka, fait pour vous tenter
Par la douce odeur qu'il exhale;
Et, dans le cristal qu'il ternit,
Le flot de l'onde blanchissante
Où l'amande rafraîchissante
Laisse son baume et son esprit.

A qui sert Phébus et Bellone,
Et chante, en vers si bien tournés,
Cypris et l'amant d'Erigone,
Que les honneurs soient décernés!.....
Venez, Tressan; c'est moi qui donne
Tout ce qu'il faut pour la couronne
Dont vos cheveux seront ornés.

Par le C. FÉLIX NOGARET.

ÉPIGRAMME.

QUE faites-vous donc-là ? — Je traduis du latin.
— Hier c'était du grec; que ferez-vous demain ?
— Demain.... je traduirai les épîtres de Pope,
Car, entre nous, je suis fou de l'anglais.
— Fort bien : mais si toujours vous traduisez, Procope,
On ne vous traduira jamais.

Par le C. H. VERNERY.

FRAGMENT D'UN POËME.

O ! dans ces lieux que d'objets enchantés
A ses regards s'offrent de tous côtés!
Pour les chanter quelle céleste lyre
Aura jamais des sons assez flatteurs !
L'astre du jour ceint de feux créateurs,
N'y brûle point, il ne fait qu'y sourire.
Ce souffle pur, ce baume qu'on respire,
Ce n'est pas l'air, c'est l'essence des fleurs.
Le cœur se fond, et de subtiles flammes
Troublent les sens, pénètrent dans les ames;
On s'abandonne à de molles langueurs;
Des champs fleuris, des nappes de verdure,
De doux coteaux, de paisibles vallons,
Des prés rians où, sous de frais buissons,
Coule et gazouille une onde toujours pure;
Des bois touffus, des bocages épars,
De loin, de près, enchantent les regards.
Plus on avance et plus ce charme augmente;
D'un sein fécond par-tout la terre enfante,
Et se revêt d'un émail gracieux.
Jamais l'hiver ne désola ces lieux:
Au doux printemps l'automne se marie,
La rose naît d'une rose cueillie,
Et le même arbre expose à l'œil surpris
Avec des fleurs, des boutons et des fruits.
Sous les trésors de sa cime arrondie
Le citronnier penche là ses rameaux.

La vigne ici se soulève et se lie
Au tronc noueux des robustes ormeaux.
Les grappes d'or, la pomme diaprée
Le frais limon, la cerise pourprée
Naissent ensemble et chargent les coteaux.
Le chêne dur et le sapin sauvage
N'y montrent point leur lugubre feuillage;
Mais le lilas, le myrte, l'oranger,
En s'embrassant, confondent leurs ombrages,
Et de parfums inondent les bocages.
Le peuplier, plus loin, souple et léger,
Au gré des vents se balance et se plie,
Et sur les eaux d'une fontaine amie,
Jette un nuage errant et passager.
A son lever, combien la fraiche aurore
Voit sur ces bords s'épanouir de fleurs!
L'œil peut douter, en les voyant éclore,
Si c'est du jour le feu qui les colore.
Là, c'est le thym aux abeilles si cher,
Le fier pavot que la pourpre environne,
Le lys sans tache et la frêle anémone
Qui craint le jour et qu'on n'ose toucher.
Auprès fleurit l'odorante mélisse,
L'œillet marbré, le fragile narcisse,
Qui dans les eaux semble encor se chercher.
Quels doux parfums la violette exhale!
Humble sous l'herbe elle voudrait cacher
L'azur qui teint sa robe virginale;
Mais la tulippe avec orgueil étale
L'or dont sa tête aime à se panacher. etc.

L'AUTEUR MALPAYÉ.

JETER des vers sur le papier,
Est un état bien misérable !
Le terrein du Pinde est du sable :
J'ai besoin d'un sol nourricier.
J'aime les fleurs et le laurier ;
Mais le froment est préférable ;
Car *poète* est comme *rentier*,
Synonyme de *pauvre diable*.
Certain jour, las d'expédier
D'alexandrins mainte tirade,
De mon goût à versifier
Je me reprochais l'incartade,
Quand je rencontre un camarade,
Renommé comme chansonnier,
Qui m'accoste et me persuade
De m'exercer dans son métier.
Je laisse la trompette épique,
Et lutiné depuis ce jour,
Par la malice ou par l'amour,
Je prends pour instrument lyrique
Le galoubet du Troubadour.
Un des théâtres de la ville
De mes premiers airs retentit ;
L'indulgence qui me sourit
Me fait de mon travail futile,
Espérer un léger profit.

Après avoir donné deux pièces,
Je vais, pour palper les espèces,
Me présenter chez le caissier;
Mais il sait donner des promesses
Beaucoup mieux qu'il ne sait payer.
Au directeur je porte plainte;
Celui-ci feint l'étonnement,
Et pour mieux colorer sa feinte,
Me donne un mandat de paîment.
De par le maître du théâtre
Je somme le caissier rétif;
Il s'insurge, il se pique au vif,
Au refus il s'opiniâtre,
Et l'ordre, quoique positif,
Devient *un billet à la châtre*.
Directeur, caissier se jouant
D'un auteur qui les inquiète,
Le font aller comme un volant
Chassé de raquette en raquette.
Les singes autrefois, dit-on,
Payoient l'octroi par des gambades,
Et les vers de mon Apollon
Ne sont payés qu'en gasconnades.
Mais si cette monnoie a cours
Dans le commerce et les finances,
Doit-on des pauvres Troubadours
Acquitter ainsi les créances?
Ce n'est pas leur mince talent
Qui mène au temple de mémoire,
Et s'ils n'obtiennent pas de gloire,

Ils ont besoin d'un supplément.
C'est faire une sottise amère,
Que d'aller, généreux auteur,
S'offrir aux sifflets du parterre
Pour enrichir un directeur.
J'ai sans doute plus d'un confrère,
Tout aussi mal payé que moi;
Eh bien! sur ce manque de foi,
Qu'ils manifestent leur colère!
C'est la dignité des talens
Qui réclame cette justice,
Elle ordonne que l'on punisse
Quiconque vit à leurs dépens.
Je ne veux pas que l'on m'applique
Le fameux *sic vos non vobis*;
Soyez Troubadour dramatique,
Mais ne le soyez pas *gratis*.
Aussi ma voix sera muette,
Car c'est une honte complète
Que sur la scène, un chansonnier
Gagne moins qu'un ménétrier
Qui fait danser à la guinguette
L'écosseuse et le charbonnier.
Qu'un autre aux chansons s'évertue,
Qu'au bout d'un couplet, mal ou bien,
Il ajuste une pointe aigue;
Puisse-t-il exploiter son bien
Sans que sa peine soit perdue!
Moi, je retire ma charrue
D'un champ qui ne me donne rien.

CONSEILS A ROSINE.

QU'AU tendre amour votre cœur s'abandonne,
Rosine, aimez dans l'âge des amans;
Pour prévenir les regrets de l'automne,
Sachez jouir des douceurs du printemps.

Le chaste ennui qu'on voudrait vous prescrire,
Trop tôt, hélas! viendra vous consumer.
La raison vient; le plaisir se retire;
Il n'est qu'un temps pour plaire et pour aimer.

Quand on vieillit, hélas! qu'on est à plaindre!
Ce qu'on aimait, on feint de le haïr;
Ce qu'on regrette, on a l'air de le craindre,
Et, par envie, on médit du plaisir.

Mais à quinze ans, redoutant la censure,
Armer son cœur d'une austère vertu,
C'est renverser l'ordre de la nature,
Et c'est mourir avant d'avoir vécu.

Contre l'amour cessez de vous défendre;
Cédez, Rosine, au doux besoin d'aimer;
De vos amans couronnez le plus tendre;
Je tais son nom.... N'est-ce pas le nommer?

Par le C. ROGER.

LE TEMPS ET LE DESTIN.

CONTE.

Un jour le Temps vint trouver le Destin :
Seigneur, dit-il, ma charge est trop pesante,
Chacun trouve ma marche ou trop prompte ou trop lente :
Je suis injurié par tout le genre humain !
Il n'est point de courrier plus grondé que le vôtre,
Et point de plus exact, le fait est bien certain ;
Mais entendre crier du soir jusqu'au matin,
C'est par trop ennuyeux ; chargez-en donc quelqu'autre ;
Aussi bien je suis vieux ; j'ai besoin de repos,
Et je n'ai bientôt plus que la peau sur les os.
—Bon, reprit le Destin, de quoi peut-on se plaindre ?
Tu fais ton métier rondement.
—De quoi, seigneur Destin ? En vain je voudrais peindre
Des mortels contre moi l'injuste acharnement.
Si les Dieux ont quelques caprices,
Ce n'est jamais qu'à moi que le monde s'en prend ;
Je réponds de leurs injustices :
Lorsque j'arrive, on veut me renvoyer,
Lorsque je pars, on voudrait me lier ;
Les amoureux sur-tout, dans leur extravagance,
Ont mille fois lassé ma patience.
Ils m'accusent tout seul des accidens du sort.
J'apporte la froideur, la vieillesse, la mort !
Que j'aille comme un trait ou comme une tortue,

Rien ne leur plaît : ils me blâment toujours ;
Ils m'accusent enfin de tuer leurs amours,
Quand c'est avec l'amour que souvent on me tue.
Par le Styx ! c'en est trop, je n'y puis plus tenir.
Leur déraison épuise ma constance,
Ainsi, seigneur, imposez-leur silence,
Ou bien je cesse de courir.
Lorsqu'il eut fini sa prière,
Le Destin dit : ainsi soit fait.
Mais ne pouvant, tout puissant qu'il était,
Parvenir à nous faire taire,
Il le rendit sourd tout-à-fait.
Depuis ce jour, le vieux Dieu sans oreille
Rit de nos cris qu'il n'entend pas.
Rien ne l'endort, rien ne l'éveille :
Il va toujours le même pas.

Par le C. L. P. SÉGUR, aîné.

ÉPIGRAMME.

QUI ne connaîtrait pas les ouvrages d'Eutrope,
Ce poète fameux, cet écrivain parfait ?
On ne peut de Paris recevoir un paquet,
Auquel ses in-quarto ne servent d'enveloppe.

Par le C. LEMAITRE-BONNIFLEAU.

PROLOGUE
D'UN CHANT DE LA CHRISTIANIDE.

LORSQUE des Dieux la fatale imprudence
Eut créé l'homme aux douleurs condamné,
Pour adoucir son sort infortuné,
Le jeune Amour, l'Hymen et la Constance
Au même instant descendirent des cieux,
Et les mortels qu'attristait l'existence,
A leur aspect pardonnèrent aux Dieux.
Tous trois s'aimaient: sans humeur, sans caprice,
Long-temps dura cette union propice.
Exempts d'orgueil, l'un pour l'autre indulgens,
De l'homme heureux ils partageaient l'encens.
Un jour enfin, l'Hymen d'un ton sévère,
Dit à l'Amour: « J'ai daigné quelquefois,
A vos desirs sacrifier mes droits,
Je les reprends; obéissez, mon frère;
Vos jeunes goûts aux miens doivent céder,
Et ma raison va seule vous guider.
— C'est librement qu'avec vous je voyage,
Et vous savez si je hais l'esclavage.
— A votre humeur il faut donc m'asservir?
Je peux céder, mais non pas obéir.
S'il est ainsi, plus d'union. — De grace,
Pensez-y bien: sans moi, que ferez-vous?
Partez, adieu. — Ma sœur, l'Hymen me chasse;
Tu dois le plaindre, et choisir entre nous ».
Le fier Hymen tourne les yeux sur elle,
Et ce regard lui disait, suis mes pas.

L'Amour en pleurs caressait l'immortelle,
Et répétait : « Ne m'abandonne pas ;
Sois ma compagne et mon guide fidèle ».
En soupirant elle suivit l'Amour.
Le couple heureux, plus uni chaque jour,
Vit chaque jour s'étendre son empire.
Mais par degrés, de ce bizarre enfant
Les goûts changeaient : tout le frappe, l'attire,
Et de la route il s'éloigne souvent.
A son retour sa compagne tranquille,
De ses écarts se plaint avec douceur.
Embrasse-moi, dit-il, ma tendre sœur ;
Et désormais à tes leçons docile.....
Un papillon vole devant ses yeux ;
Pour le saisir il part, il prend des ailes.
D'autres objets et des erreurs nouvelles
Tentent soudain ses desirs curieux :
Long-temps il court; en jouant il s'égare,
Et de sa sœur l'imprudent se sépare.
Que fait l'Hymen ? Eloigné de l'Amour,
C'est vainement qu'il s'efforce de plaire,
Il redemande et veut fléchir son frère :
Le Dieu, piqué, le repousse à son tour.
L'Amour aussi, qu'un peu d'ennui tourmente,
Et qui perdant sa compagne charmante,
De ses attraits a perdu la moitié,
Pour ressaisir sa première puissance,
Rappelle en vain et cherche la Constance :
Elle est, dit-on, auprès de l'Amitié.

Par le C. PARNY.

L'ATTELAGE.

FABLE.

Entre camarades d'école
Il faut choisir un jeu ; Victor a la parole :
Nous sommes sept, le compte est excellent,
Un char à six chevaux ; les deux petits devant,
Les grands derrière, ils iront à merveille,
Vous voilà deux de taille bien pareille ;
Moi je serai cocher, gare au cheval mutin,
Je lui donnerai sur l'oreille.
Victor a le fouet à la main,
Le harnois est chose légère,
Une ficelle en fait l'affaire,
Les six chevaux partent grand train,
Et le plaisir suit à la file.
Mais que vois-je ? un double chemin !
Lequel prendre ? c'est difficile ;
L'un veut aller tout droit, et l'autre veut tourner ;
Grande rumeur dans l'équipage,
Le cocher de s'époumoner,
Le fouet siffle, nouveau tapage,
L'humeur se met dans l'attelage,
Force cris, chacun veut mener,
Il faut cesser ce badinage,
Les ris cèdent la place aux pleurs.

Frères, amis, parens, maîtres et serviteurs,

Vous tous qui composez notre grande famille,
La discorde souvent provient d'une vétille.
Je vous le dis de bien bon cœur,
Moi je serai cheval, ou simple spectateur,
Guidez-moi seulement par une douce chaîne;
Pourvu que le char roule bien,
Que nous importe qui le mène,
Suivons le fil qui nous entraîne,
L'union fait notre soutien.

Par le C. DUTREMBLAY.

MOT DE LOUIS XIV.

A la cour de Louis-le-Grand,
Certain prédicateur emporté par son zèle,
Fit dans un sermon véhément,
Des plaisirs du monarque un tableau si fidèle,
Qu'on jugea l'orateur moins zélé que mordant.
Au sortir du sermon, sa majesté l'appelle.
Force fut d'obéir : il parut en tremblant.
Rassurez-vous, je vous fais grace,
Lui dit le monarque indulgent;
Je veux bien pardonner un tel excès d'audace;
Mais pour ne plus tomber, mon père, en cet écart,
Sachez que d'un sermon j'aime à prendre ma part,
Et ne veux point qu'on me la fasse.

Par le C. AGNIEL.

ÉPITRE AU CITOYEN LORMIAN,

SUR SES TROIS MOTS.

Je les ai lus ces vers pleins de feu, d'harmonie,
Où l'esprit est joint au génie,
Le goût à la sévérité;
Où l'éloge est sans flatterie,
La critique sans calomnie
Et le trait sans causticité.
Vos premiers pas dans la noble carrière
Ont rencontré l'écueil et le danger :
Que votre muse et plus belle et plus fière
Par de nouveaux succès apprenne à s'en venger.
Les torts de nos rivaux n'excusent point les nôtres;
Et l'avenir oubliant ces travers,
Ne vous jugera point sur les écrits des autres,
Mais sur vos mœurs et sur vos vers.
Contre leurs traits, qu'un juste orgueil oppose
Un courage plus affermi :
L'honneur seroit bien peu de chose
S'il dépendoit d'un ennemi.
Fuyez de vains excès et des combats stériles
Dont le funeste prix est d'affliger un cœur.
Ne prenez plus pour moi, ces armes inutiles;
J'ai besoin d'un ami, mais non d'un défenseur.
Trop au-dessus de la vengeance,
Et loin de tout dédain suspect,

J'ai su prouver par mon silence
Qu'un grand talent (1) commande un grand respect.
Ah ! croyez-en l'amitié qui m'inspire :
(Cette amitié jamais ne vous trompa.)
Quittez le fouet de la satyre
Pour la harpe de *Malvina.*
Redites-nous ces chants tendres, mélancoliques ;
Peignez des nuits le calme et la splendeur,
Et ces effets et touchans et magiques
Qui de vos vers ont passé dans mon cœur.
Suivez tout-à-la-fois Thalie et Melpomène.
D'*Anthiocus* enrichissez la scène.
Du nom français encore étonnez l'univers.
Un nouveau siècle veut une gloire nouvelle ;
Favoris du Parnasse, Apollon vous appelle.
Unissez-vous, volez, les sentiers sont ouverts ;
Mais ne vous heurtez point dans la route pénible :
La chûte d'un rival vous fait-elle avancer ?
Vous perdrez à le repousser
Et la force et le temps qu'il eût été possible
D'employer à le dépasser,
Il est plus d'un laurier, il est plus d'une rose ;
Ne les effeuillez point en vos débats jaloux :
Si pour votre rival une fleur est éclose,
Un bouton va s'ouvrir pour vous.
On vit presqu'à la fois s'élancer vers la gloire
L'auteur de *Marius*, celui de *Fénélon* ;
Et le superbe *Agamemnon*

(1) Le citoyen Lebrun.

Ne bannit point *Abel* du temple de Mémoire.
Les dessins de Picard nuisent-ils aux tableaux
Du Lafontaine de la scène ?
De V.... les charmans pinceaux
N'ont-ils pas égalé sans peine
Les chefs-d'œuvre de ses rivaux ?
Et Marsollier en ses rians travaux
Fut-il moins heureux que Sédaine ?
O vous, formés pour la gloire et les arts,
Dont les jeunes essais brillent de toutes parts,
Abjurez la haine pénible.
Un revers partagé s'adoucit de moitié,
Et le triomphe en devient plus sensible,
Quand on peut réunir la gloire à l'amitié.
De talent, d'union vous voyez les images,
L'aimable Pipelet, la tendre Dufrénois,
Bourdic possédant à-la-fois
Tous les tons et tous les suffrages;
Emules sans rivalité
Et poètes sans jalousie,
Loin de voir à regret les succès d'une amie,
Chacune en tire vanité,
Et vous prouve, en fuyant l'envie et les cabales,
Que les Muses sont sœurs et ne sont point rivales.

Par Madame D'HAUTPOUL, ci-devant DE BEAUFORT.

IMITATION DE PÉTRONE.

Ou sont ces beaux cheveux dont ton front s'ombrageait?
A travers leurs flots d'or le zéphyr voltigeait.
Les graces avec eux ont quitté ton visage :
Tel, l'arbuste en hiver, privé de son feuillage,
Languit seul à l'écart et dans ses rameaux nuds
Appelle, mais en vain, le printemps qui n'est plus.
Sort cruel! en naissant, voués à la vieillesse,
Nous mourons chaque jour : la fleur de la jeunesse
Compte peu de matins, comme la fleur des champs,
Et les premiers à fuir sont nos premiers beaux ans!
Rival du dieu du jour et conquérant des belles,
Tu défiais hier l'orgueil des plus cruelles :
Leur vengeance aujourd'hui montre au doigt ta laideur,
Et de leur pas léger le bruit seul te fait peur.
Cache de ses attraits ta tête dépouillée!
La rose, par l'orage une fois effeuillée,
N'a qu'un moment à vivre, et la pâle Atropos
Sur le fil de tes jours a levé ses ciseaux.

Par le C. DEGUERLE.

SUR LA VÉNUS DE MÉDICIS,

ET L'APOLLON DU BELVÉDÈRE.

Il faudrait, pour créer des êtres beaux comme eux,
Tous deux les animer, et les unir tous deux.

Par le C. FAYOLLE.

LE PROSPECTUS.

Dialogue entre VIGILO, homme d'esprit, et DUVAL, Capitaliste, qui n'est pas bête.

DUVAL.

QUE voulez-vous de moi!

VIGILO.

Vous avez, Citoyen,
Quelques fonds à placer, m'a-t-on dit.

DUVAL.

J'en convien.

VIGILO.

Je viens vous proposer une affaire assez bonne.

DUVAL.

Et vous êtes courtier, à ce que je soupçonne.

VIGILO.

Mon nom est Vigilo; j'ai lu deux ou trois fois
Le Contrat social, et j'écris sur les lois.
J'imprimai dans le temps de petites brochures,
Et de piquans pamphlets suivant les conjonctures.
Mon nom, dans l'univers, ne fait pas un grand bruit;
Mais vous saurez par moi que j'ai beaucoup d'esprit.

DUVAL.

Il ne s'agit donc pas de quelque marchandise.

VIGILO.

J'écris pour les Journaux : mon fort est l'*Analyse*.
Je fais tous les matins mon petit numéro :
Mais j'ai, jusqu'à ce jour, gardé l'*incognito*.
De ma feuille gazette un imprimeur-libraire
A le gain et l'honneur : je n'ai qu'un honoraire :
Or je veux que mon nom désormais soit cité,
Et je vous associe à ma célébrité.
Je projette un journal que nous ferons ensemble.

DUVAL.

Qui, moi, faire un journal! Ce travail, il me semble,
Doit être difficile.

VIGILO.

Il ne l'est pas du tout.
On met un peu du sien, et l'on cite beaucoup
Les nouvelles du Nord, de Londres, d'Italie,
Les débats aux conseils, tout cela se copie.
En réserve toujours on a de petits vers,
Pour remplir au besoin la page et son revers.
Et, quand on est à sec, il reste pour ressource
L'annonce des Romans, et le cours de la Bourse.

DUVAL.

Mon cher Concitoyen, vous me faites honneur
En daignant me choisir pour collaborateur.

Un journal vaut son prix : il a ses avantages,
Et j'en connais de bons qui sont de bons ouvrages.
Je fais cas d'un auteur qui, sans prétentions,
Me soumet ses avis, et ses réflexions,
Qui m'amuse et m'instruit; dont la feuille légère
Est mon correspondant avec toute la terre;
Sur-tout, quand ne cherchant qu'un but d'utilité,
Il prêche la justice avec l'humanité,
Et que, toujours exempt de fiel et d'amertume,
Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume.
Mais je ne puis souffrir ces ouvriers d'écrits,
Que le déclin du jour voit éclore à Paris,
Gazetiers ignorans, quelquefois infidèles,
Pour gagner un écu transcrivant des nouvelles;
Ces diplomates nains, pédans régulateurs,
Aveugles obstinés qui jugent des couleurs;
Ce sot, juge des arts, des auteurs qu'il déprime,
Ridicule Aristarque, et Zoïle anonyme;
Cet autre qui m'apprend dans son petit fatras
Sa petite existence et ses petits débats,
Et qui, pour proclamer ses succès qu'on ignore,
S'écrit et se répond, et se réplique encore;
Bref, tous ces étourneaux, écrivains par métier,
Noircissant à jour fixe un innocent papier,
Usant à penser creux leurs inutiles veilles,
Et fatigant la presse autant que nos oreilles;
Et je voue au mépris que pour eux je conçois
Tous ces profanateurs du plus saint de nos droits,
Qui, pour éterniser des haines criminelles,
Périodiquement font crier des libelles.

VIGILO.

Ma plume est vierge encore en personnalité :
Je suis pour l'union et la fraternité.
Ma feuille inspirera cet esprit pacifique,
Et son titre sera : *l'Anodin politique.*
Ce titre est neuf, sonore : il m'a fallu rêver
Une décade entière avant de le trouver.

DUVAL.

Brisons sur ce discours, Je suis capitaliste;
Je ne suis pas de force à faire un *Publiciste.*
Vous vouliez de mes fonds me procurer l'emploi.

VIGILO.

Le plus avantageux.

DUVAL.

Oh! oh!

VIGILO.

Ecoutez-moi.
Je vais donc entreprendre une feuille nouvelle,
Dont le succès est sûr, puisqu'enfin je m'en mêle.
Au premier apperçu que le public aura,
Au bureau de recette en foule on souscrira :
Nous avons quinze cents abonnés pour étrenne :
Nous en avons dix mille au bout de la semaine.
Vous êtes de moitié; je veux vous enrichir :
Mais il faut, Citoyen, semer pour recueillir.

A quelque frais d'avance il faudra satisfaire :
Un petit déboursé deviendra nécessaire ;
Et, pour aller au fait, prêtez-moi mille écus,
Je vous rédigerai ce soir un *Prospectus*.

DUVAL.

La proposition est séduisante et belle ;
Néanmoins je hasarde un argument contre elle.
J'ai vu des gens d'esprit, comme vous, Citoyen,
Comme vous spéculer, en raisonnant fort bien.
Leur succès était sûr, leur fortune était faite ;
Mais ce rêve charmant fut celui de *Perrette*.
Le malheureux public, qui ne s'y connaît pas,
De leurs rares écrits fit assez peu de cas.
Lisez-moi, lisez-moi, se tuaient-ils à dire :
On s'obstina toujours à ne savoir pas lire ;
Et de leur bel espoir cruellement déçus,
Ils n'ont pas recouvré les frais du *Prospectus*.

VIGILIO.

C'est que tous ces gens-là n'avaient point de génie :
Mais moi, nourri des sucs de la philosophie,
Je joins à l'art d'écrire, à l'érudition
Un talent distingué pour la rédaction.

DUVAL.

Eh ! quel écrivailleur, charmé de son mérite,
N'est pas, à son avis, un *Lycurgue*, un *Tacite* ?
Lisez les prospectus des gazetins divers,

Pour l'an qui va courir promis à l'Univers,
En superbes placards affichés dans les rues,
Avec les biens à vendre et les montres perdues.
La même main, je crois, traça ces écriteaux :
C'est la selle bannale allant à vingt chevaux.
« Personne n'a d'esprit : je l'ai tout en partage.
» Je vous promets beaucoup : je tiendrai davantage.
» Vous serez satisfaits : souscrivez seulement.
» Il n'en coûte pas cher pour un abonnement ».
Ils ont aux charlatans volé cette formule :
L'amorce ne prend pas : elle est trop ridicule :
Chacun de ces jongleurs, murmure-t-on tout bas,
En veut à mon argent ; mais il ne l'aura pas.

VIGILO.

Est-ce à moi, Citoyen, que le propos s'adresse ?

DUVAL.

Pour vous injurier j'ai trop de politesse.

VIGILO.

Ce trait qu'à bout portant vous semblez décocher....

DUVAL.

Quand on se sent morveux, on n'a qu'à se moucher.

VIGILO.

Vous ne croyez donc pas au succès de ma feuille ?

DUVAL.

Trois mois, par aventure, il se peut qu'on l'accueille.

VIGILO.

Et le second trimestre, elle va succomber!

DUVAL.

Tout ce qu'on nomme feuille est sujet à tomber.

VIGILO.

Au moins, sur ma parole, avancez-moi la somme.

DUVAL.

Il faut, m'avez-vous dit, et d'après un grand homme,
Semer pour recueillir; mais, mon cher Citoyen,
A semer sur le sable on ne récolte rien.

VIGILO.

Vous tenez à l'argent!

DUVAL.

Moins qu'un autre peut-être,
Mais je n'en ai jamais jeté par la fenêtre.
Vous avez de l'esprit : sur cet article-là
Aucun bailleur de fonds jamais ne spécula.
Il peut s'évaporer en feuilles trop légères,
Et nous voulons du poids, nous autres gens d'affaires.
Nous spéculons pourtant parfois sur le papier,
Mais quand il est signé par quelque bon banquier,

Et nous préférons tous, dans notre erreur étrange,
A tout l'esprit du monde une lettre de change.
Je garde mon argent, et c'est mon dernier mot.

VIGILO, *à part, et en s'en allant.*

Cet homme a trop d'esprit : allons trouver un sot.

A FEU THOMAS,

lors de sa nomination à l'Académie Française.

Nos Corneilles, nos Bossuets
Près d'eux vous offrent une place ;
Les héritiers de Platon et d'Horace,
Pour s'honorer honorent vos succès.
Etonnez-nous toujours par de nouveaux miracles :
Pour rendre ses divins oracles,
Minerve a choisi votre voix.
Vous allez soutenir cette même balance
Que votre mâle et sublime éloquence
Sut faire pencher tant de fois ;
Du haut de votre rang suprême,
Vers nous de temps en temps tournez encor les yeux :
Sur le trône des arts assis au rang des Dieux,
N'oubliez pas que je vous aime.

Par le C. Bessin.

L'INSOMNIE DE L'AMOUR.

ROMANCE ALLÉGORIQUE.

Air : *À voyager pendant sa vie.*

DANS les annales d'Italie,
Mes amis, j'ai lu que l'Amour,
Par une cruelle insomnie,
Se vit près de perdre le jour :
Ce récit n'est pas vraisemblable,
Mais il n'en est pas moins réel ;
Car quoi que nous dise la fable,
Non, l'Amour n'est pas immortel.

Dans son ardeur impatiente,
Il s'épuisait en mille efforts,
Et d'une fièvre dévorante
Il éprouvait tous les transports :
Jusques sur le sein de sa mère
Il était sans cesse agité ;
On sait que l'Amour ne dort guère
Entre les bras de la beauté !

On crut que le jus de la treille
Pourrait lui servir de pavots :
Bacchus d'abord promit merveille ;

Mais pour l'Amour point de repos ;
En vain, courant de fête en fête,
Il avait le cerveau troublé ;
En perdant tout-à-fait la tête,
Il n'était que plus éveillé.

Un jour aux leçons de Minerve
Quelques dieux s'étaient endormis :
Aussi-tôt Vénus qui l'observe
Songe aux souffrances de son fils ;
A l'école de la sagesse
On l'envoya pour l'assoupir :
Le pauvre enfant bâillait sans cesse,
Mais jamais il ne put dormir.

Enfin le mal qui le dévore
Peut-être eût terminé ses jours,
Lorsqu'auprès du dieu d'Epidaure
Vénus implora du secours :
Pour cette douleur obstinée
Le Dieu ne donna qu'un conseil,
Et dans le lit de l'Hyménée
L'Amour rencontra le Sommeil.

LE VILLAGEOIS ET SON ANE.

FABLE.

ATTENDS, mignon, mon camarade,
Laisse-moi faire deux fagots;
Quand tu les auras sur le dos,
Tu n'en seras pas plus malade.
Ainsi parlait un villageois
A son baudet bien chargé de litière,
En retournant à sa chaumière
Par un chemin qui traversait un bois.
Les fagots achevés et chargés sur la bête,
On se remet en route. Au bout de trente pas,
Au villageois il vient en tête
De couper quelques échalas
Dont sa vigne a besoin. Holà! mignon, arrête;
Pour si peu tu n'en mourras pas;
Et si-tôt que la botte est faite
Et bien-liée à tour de bras,
Sur le dos du baudet. Va donc; et non sans peine
Mignon marche, ou plutôt se traîne.
Le villageois s'applaudissant
D'avoir, comme l'on dit, fait deux coups d'une pierre,
Bâton en main, chassait l'âne devant,
Et sans pitié sifflait en le suivant;
Tel à-peu-près chez nous, de la même manière,
Messire Jean Chouart, autrefois en chantant,

Suivait son mort au cimetière.
Cependant la fatigue et le soleil aussi
Font tellement suer notre homme,
Qu'il ôte son habit, puis l'ajoute à la somme
Du baudet en disant : Certes ! cette fois-ci,
Tu ne diras pas qu'on t'assomme !
Mais enfin le pauvre mignon
N'en pouvant plus, quelques efforts qu'il fasse,
Chancelle, tombe et reste sur la place.
Le voyant mort, son compagnon
Loin de siffler, fait piteuse grimace,
Prend son habit, jette au loin son bâton,
Et tristement, tout seul, regagne la maison.

Les maux de ce baudet me rappellent les nôtres ;
Chacun d'eux pris à part peut se souffrir encor ;
Mais le moindre de tous à la suite des autres
Est celui qui donne la mort.

QUATRAIN.

L'AN dernier j'adorais Glicère,
Elle a depuis cessé de me charmer.
Je ne sais trop comment elle avait su me plaire ;
Je ne sais trop pourquoi j'ai cessé de l'aimer.

Par le C. GIRAUD.

LES CHATAIGNIERS.

Beaux arbres, dont l'épais feuillage
De Phébus amortit les traits,
Je ne viens point chercher le frais
Que répand ici votre ombrage;
Je ne viens point sous vos berceaux,
Aimé de Lise ou de Sylvie,
Chanter le bonheur de ma vie,
Ou, délaissé, pleurer mes maux.
Dans leurs idylles doucereuses
Que de pauvres amans transis
Viennent en rimes langoureuses
Exhaler leurs tendres soucis;
Moi, de mes voluptés passées
Je viens, cherchant le souvenir,
Amuser encor mes pensées
De mes voluptés à venir.
Comme autour de vous l'atmosphère
S'imprègne des sucs de vos fleurs!
Je crois, à leurs douces odeurs,
Errer dans les bois de Cythère.
Je dis : Peut-être en cet instant
Un Actéon fléchit Diane;
Bacchus console une Ariane;
J'y rêve, et pense en faire autant.
Dans l'illusion qui m'abuse,
Souvent je crois qu'en ses roseaux,

Mes yeux vont surprendre Aréthuse
De son urne épanchant les eaux ;
Je crois tenir ce fourbe insigne
A qui toute vertu céda ,
Et qui, sous les plumes d'un cygne ,
Se glissait au sein de Léda.
Mais , par quelle heureuse aventure ,
Arbres chéris , vous trouvez-vous
Les seuls de toute la nature
Doués de ce charme si doux ?
Au dieu d'Amour , à sa magie ,
Oui , vous devez ce don charmant ;
Et je le prouve en un moment ,
Moi , docteur en Mythologie.

Au plus éclopé des époux
A peine Vénus fut livrée
Que de son outrage ulcérée ,
Elle dit tout bas : Vengeons-nous !
Un Dieu plaisait à l'Immortelle ;
C'était Mars , le dieu de sa cour ,
Qui, parlant le mieux bagatelle ,
Badinait le moins en amour.
Voir et vaincre était sa coutume ;
Il vainquit : Ce dieu des guerriers
Offrit pour sofa des lauriers ,
Quand Vulcain n'offrait qu'une enclume.
Un jour , qu'à l'abri d'un buisson
Mars traitait Vénus en bergère ,
Et qu'il la tenait sans façon

Sur un simple lit de fougère,
Lit charmant, lit voluptueux,
Qui pour dais avait la verdure
D'un châtaignier officieux
Dont la flottante chevelure
En rideaux descendait sur eux;
Des tours que lui jouait la belle
Le rusé Vulcain se doutant,
Allait boitant, allait boitant
Par-tout chercher son infidelle;
Il regardait, il écoutait,
Sans jamais rien voir, rien entendre:
A chaque pas, bronchait, pestait,
Et, dans son dépit, souhaitait
D'être mortel pour s'aller pendre.
Comme il n'était plus qu'à deux pas
Du perfide objet de sa peine,
Il allait retourner bien las,
Bien honteux de sa course vaine,
Tout pantelant, n'ayant d'haleine
Que pour fournir à ses hélas!
Quand Zéphir sortant du feuillage
Qui couvrait le couple fripon,
En passant auprès du barbon,
L'avertit de leur voisinage.
Chacun sait comme il les surprit
Perdus dans un muet délire,
Et comme, appelé pour en rire,
De bon cœur tout l'Olympe en rit:
Mais je tiens d'un auteur fidèle

Que Vénus, pour favoriser
Ceux qui pourraient, au bois, comme elle,
Donner au Zéphyr à jaser,
Résolut que l'arbre propice
Aux feux qu'il a déjà servis,
Des jaloux accrût le supplice
En leur donnant de faux avis.
Soudain la belle Cythérée,
Des flèches de l'Amour vainqueur
Choisissant la plus acérée,
En perce l'arbre jusqu'au cœur,
Et dans sa profonde blessure
Elle introduit habilement
Un brin d'herbe, qui justement,
Dans un des plis de sa ceinture,
Se trouvait je ne sais comment.
A peine l'effet du prestige
Avec la sève circula,
Qu'en le recevant de la tige
Chacune des fleurs l'exhala;
Puis un prompt et secret message
Enjoint aux amans d'alentour
D'aller sous un autre feuillage
Accomplir le vœu de l'Amour.

Telle est, beaux arbres, l'origine
Du pouvoir que vous exercez;
Des cœurs à s'unir empressés
Secondez l'ardeur clandestine;
Mais les servir n'est point assez;

A plus d'honneurs je vous destine
Pour vos bons offices passés.
Laissez au front de la victoire
Le laurier servir d'ornement ;
Du myrte partagez la gloire,
Et couronnez l'heureux amant
Dont l'adresse toujours active,
Sur des coussins ou sur des fleurs
Sait dérober quelques faveurs
A l'occasion fugitive.

Par le C. DUAULT.

AZYRPHÉ-AMÉLIE,

qui paraissait craindre que je ne montrasse son portrait.

DISSIPE tes vaines alarmes ;
J'ai soin de cacher ces beaux yeux,
Ce doux souris, ces traits heureux
Qui porteraient le trouble au cœur même des Dieux....
Jamais on ne verra l'image de tes charmes,
Ils me feraient trop d'envieux.
Être heureux et discret, c'est bien la chose rare :
Pour l'être toutefois il me faut peu d'efforts :
Dans mon bonheur je ressemble à l'avare,
Il craint toujours de montrer ses trésors.

Par le C. D. BONNAUD.

ÉLÉGIE.

TENDRE habitant de ce lieu solitaire,
Echo, sois désormais insensible à ma voix ;
Pourquoi me répéter un nom qui sût me plaire ?
Echo ! je te l'ai dit pour la dernière fois.

Antre secret, mystérieux bocage,
Témoins et confidens de mes plaisirs passés,
Quand vous me rappelez une amante volage,
Pourquoi m'offrir encor nos chiffres enlacés ?

Claire fontaine, onde pure et tranquille
Dont le flot tant de fois caressa ses attraits,
Ne me présente plus ton miroir immobile,
Troubles-en le cristal, je crains d'y voir ses traits.

Lit de gazon, douce et molle verdure
Où l'Amour conduisait nos pas irrésolus,
Dépouillez maintenant une vaine parure ;
Desséchez-vous ! son pied ne vous pressera plus.

Et vous, cyprès, dont l'ombre fraternelle
Entoure le tombeau qui dût nous réunir,
Séparez votre tige amoureuse et fidelle,
Pour moi seul aujourd'hui ce tombeau va s'ouvrir.

Par le C. VIGÉE.

SUR LES GRANDS MODÈLES,

dont l'étude est négligée aujourd'hui.

A notre siècle, épris de beautés fantastiques,
Rappelons un instant les modèles antiques.
Homère le premier arrête nos regards :
C'est un soleil levé sur la route des Arts.
Virgile, d'ornemens prodigue avec réserve,
Tient toujours dans ses mains le flambeau de Minerve.
Joignant la pureté de l'ensemble et du trait,
Térence offre des mœurs un fidèle portrait.
Horace, nous donnant le précepte et l'exemple,
Guidé par Apollon nous conduit dans son temple.
Tacite charge encor ses tableaux rembrunis :
Quand il peint les tyrans, ils sont déjà punis.

Mais à l'Antiquité restant toujours fidèles,
Nous pouvons parmi nous suivre d'autres Modèles.
Par le même génie ils ont été poussés,
Et les anciens par eux sont souvent surpassés.
Le Sophocle français, notre premier grand homme,
Elève à sa hauteur Pompée, Auguste et Rome.
Racine, qu'Euripide eût nommé son vainqueur,
Seul a su pénétrer tous les secrets du cœur.
La raison et le goût, par le moderne Horace
En vers législateurs sont gravés au Parnasse.
Molière, successeur du Ménandre romain,
D'un regard plus profond sonde le cœur humain,

Et couvrant la raison d'un voile diaphane,
Joint le goût de Térence au sel d'Aristophane.
Inspiré par la grace et par le sentiment,
Ce La Fontaine, au sein d'un abandon charmant,
Semble même ignorer les trésors qu'il fait naître:
C'est Psyché caressant l'Amour sans le connaître.

Par le C. FAYOLLE.

AVIS AU BEAU SEXE,

SUR CERTAINES MODES.

SEXE charmant, pour vous la mode a ses dangers.
De vos plus doux appas vous perdez le mérite,
Lorsque vous adoptez dans vos goûts passagers
Ces vêtemens si clairs, ces tissus si légers,
Qu'ils ne laissent rien voir de plus quand on les quitte.
Pour nous plaire toujours et pour votre intérêt,
De l'aimable pudeur respectez la limite.
Songez que son plus sûr attrait
Est de se dérober au desir qu'elle excite.
Le véritable Amour est timide et discret.
Tant qu'il espère, il vole à votre suite.
Si vous lui dévoilez trop tôt votre secret,
Son feu s'éteint, il prend la fuite.

Par le C. CROISZETIÈRE.

ÉPITRE
A M. DE MERARD-SAINT-JUST.
1777.

DANS tes vers légers et coulans,
Où l'oreille sent peu la lime,
Où la tendre amitié s'exprime,
Et t'exagère mes talens,
Tu me nommes *roi du Parnasse*;
Mais à cette sublime place,
Ami, cesse de me porter;
Et laisse-moi la renommée
Dont j'avais su me contenter!
Un peu plus ou moins de fumée
Est-ce de quoi se tourmenter?
D'un rimeur froid jamais sublime,
Je n'ai point la correction;
Melpomène, Erato, m'estime;
Je suis cher au dieu de la rime;
Mais faute de protection
Sur mes rivaux en vain je prime:
Ces faux grands de la double cime
Eux seuls fixent l'attention.
Eh! connais-je ce secret rare,
Employé par plus d'un ignare,
Pour enchaîner l'opinion!
Il est des qualités requises;
Il faut d'éclatantes sottises,

Des ridicules avérés
Et des impudences notoires,
Quelques arrêts diffamatoires
Pour des extraits peu mesurés.
Sans esclandres et sans scandale,
Le moyen d'avoir un grand nom!
Le ruisseau dans sa marche égale,
Fuyant à travers un vallon,
A-t-il un cours qui le signale,
Comme le torrent vagabond
Dont la chute, souvent fatale,
Détruit l'espoir de la moisson?
Eh! depuis près de trente années
Qu'au monde lettré je naquis,
Quelles scènes ai-je données
Par mes mœurs et par mes écrits?
Pour des maximes erronées
Mes vers ont-ils été proscrits?
Par des critiques partiales,
Trop aveuglément irrité,
M'a-t-on vu répondre aux cigales
Dont l'Hélicon est infecté;
Et du poète au ton des halles
Faire descendre la fierté?
Sous une exclusive bannière,
Privilégié, bel-esprit,
Ai-je signé le formulaire
Chez les cabales en crédit?
Pour de littéraires fredaines,
Le gouvernement en courroux,

M'a-t-il retenu dans les chaines
Et fait maudire les verroux
De la Bastille ou de Vincennes ?
Ou pour de plus graves sujets,
Essuyant de justes outrages,
Le Mai de la cour du Palais
A-t-il vu flamber mes ouvrages ?
Cent fois, peut-être, on t'a cité
Ce célèbre fou d'Erostrate ?
Las de son existence ingrate
Et de souffrir l'obscurité,
Il se munit fort à son aise
D'un brevet d'immortalité
En brûlant le temple d'Ephèse.
En vain un arrêt prononcé
Ordonna qu'à jamais on taise
Le nom d'un pareil insensé;
A l'univers ce secret pèse.
Au public il n'importe point
Par quelle voie on s'accrédite;
L'occuper, voilà le grand point;
On vous *blâme*, mais on vous cite.
Vous vous multipliez alors,
Et vous vivez dans la mémoire;
Tout le bruit qu'on fait par ses torts
Est l'équivalent de la gloire.
C'est à ce public, à genoux
Devant ceux mêmes qu'il méprise,
Que l'on doit ce fond de sottise,
Toujours en valeur parmi nous.

Quant à moi que jamais n'entête
L'odeur d'un encens avili,
Qui ne fais cas que de l'honnête,
Dut-il ne mener qu'à l'oubli;
C'est sans nul regret que je m'ôte
Plus d'un moyen d'être cité,
Et que je demeure à mi-côte
Du mont de la célébrité.
Merard, tu le sais; je ne tire
Dans notre littéraire empire
Mon renom que de mes succès:
Si quelquefois tu veux me lire,
Ami, si toujours je te plais,
C'est le seul triomphe où j'aspire.
Il est tant d'esprit de travers!
Je renonce en sage qui pense,
Aux lauriers d'épines couverts,
Qu'aux auteurs, pour prix de leurs vers,
Le public sottement dispense:
J'ai dans ton goût ma récompense,
Tu me vaux seul tout l'univers.

Par feu LEMIÈRE.

ÉPIGRAMME
CONTRE MADAME DE MAINTENON

A voir cette prude cat......
Gouverner si mal cet empire,
On pourrait en mourir de rire
Si l'on n'en mourait pas de faim.

Par feu RACINE, père.

LETTRE

d'un Français établi en Hollande, à un de ses amis qui l'avait exhorté à revenir à la cour de France.

Je vois régner sur ce rivage
L'innocence et la liberté;
Que d'objets dans ce paysage
M'étonnent par leur assemblage!
Abondance et frugalité,
Autorité sans esclavage,
Richesse sans libertinage,
Charges, noblesse sans fierté,
Mon choix est fait: ce voisinage
Détermine ma volonté.
Bienfaisante Divinité,
Ajoutez-y votre suffrage.
Disciple de la vérité,
Je viens faire dans ce village,
Le volontaire apprentissage
D'une tardive oisiveté;
Car aussi bien de mon bel âge
J'apperçois l'instabilité.
J'ai déjà, de compte arrêté,
Quarante fois vu le feuillage
Par les zéphyrs ressuscité,
Du printemps j'ai mal profité,
J'en ai regret; et de l'été
Je veux faire un meilleur usage.

J'apporte dans mon hermitage
Un cœur dès long-temps rebuté
Du prompt et funeste esclavage
Que fait la folle vanité.
Paysan sans rusticité,
Hermite sans pélerinage,
Mon but est la tranquillité.
Je veux pour unique partage
La paix d'un cœur qui se dégage
Des filets de la volupté.
L'incorruptible probité
A la cour ne m'a point quitté.
Libre et franc sans être sauvage,
Du courtisan faible et volage
L'exemple ne m'a point gâté.
L'infatigable activité
Reste d'un utile naufrage,
Mes études, mon jardinage,
Un repas sans art apprêté,
D'une épouse économe et sage
La belle humeur, le bon ménage
Vont faire ma félicité.
C'est en ce port qu'en sûreté
Ma barque ne craint point l'orage.
Qu'un autre à son tour emp orté
Au gré de sa cupidité,
Sur le sein de l'humide plage,
Des vents ose affronter la rage,
Je ris de sa témérité,
Et lui souhaite un bon voyage.

Je réserve ma fermeté
Pour un plus important passage,
Et je m'approche avec courage
Des portes de l'éternité.
Je sais que la mortalité
Du genre humain est l'apanage.
Pourquoi seul serais-je excepté?
La vie est un pélerinage.
De son cours la rapidité
Loin de m'alarmer me soulage;
Sa fin, lorsque j'en envisage
L'infaillible nécessité,
Ne peut ébranler mon courage.
Brûlez de l'or empaqueté
Il n'en périt que l'emballage.

Par feu SAINT-AULAIRE.

AU CITOYEN JOLY DE FLEURY,

ancien Ministre, qui avait envoyé à l'auteur les vers précédens.

Aux marais de la Batavie,
Bornant des vœux qu'il sut régler,
Saint-Aulaire n'eut d'autre envie
Que de voir ses jours s'écouler
Entre l'espoir de cette vie,
Qui de tout doit nous consoler,
Et le bonheur que son amie,

En attendaut, faisait couler
Dans son ame toujours ravie.
Un peu loin de ses jeunes ans
Il en appréciait l'usage ;
Dégagé des chaînes des sens,
Il se disait : « Je fus peu sage,
» J'ai mal occupé mon printemps,
» Que mon été me dédommage » !
Il tint parole, et son été,
Mûrissant des fruits pour l'automme,
Lui donna la félicité,
Sœur de la paix, de la santé :
Même aux richesses de Pomone
Il ne s'en tint pas, nous dit-on ;
Et dans son arrière-saison,
Qui, pour lui, n'avait point de glaces,
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Il sut faire jouer les Graces
Qui souriaient à sa chanson.
O vous ! dont la paix de la vie
Fait l'éloge de son emploi ;
Vous, qui sûtes malgré l'envie
Ne faire parler que la loi,
Vous avez, comme Saint-Aulaire,
Cet esprit qui ne vieillit pas,
Et cette sagesse exemplaire
Qui n'exclut point l'humeur légère,
Brillante fleur de nos climats.
Comme lui, dans un bon ménage,
Vous trouvez la félicité,

Et cette douce urbanité
Dont s'embellit votre hermitage:
Mais sur ce vieillard si vanté
Je vous connais un avantage;
Pour trouver la félicité
Il cherchait un autre rivage:
Votre destin est bien plus doux;
Le bonheur vint exprés chez vous
Pour vous épargner le voyage.

Par le C. CORIOLIS.

CROMWEL A CHRISTINE,

REINE DE SUÈDE,

en lui envoyant son portrait.

VERS TRADUITS DE MILTON.

ASTRE brillant du nord, intrépide amazone,
L'exemple de ton sexe et la gloire du trône,
Tu vois comme ce casque, au déclin de mes ans,
D'un front déjà ridé couvre les cheveux blancs.
A travers cent périls, dans des routes sans trace,
Les destins triomphans ont conduit mon audace.
Un peuple entier remit ses droits entre mes mains:
Jaloux d'exécuter ses ordres souverains,
C'est pour lui que j'ai pris, que je garde les armes.
Mais rassure ton cœur; l'auteur de tant d'alarmes,
Cromwel, dans ce tableau, se soumet à tes lois:
Ce front n'est pas toujours l'épouvante des rois.

Par le C. DELILLE.

LE REFUS D'UN BAISER.

ROMANCE.

De ce refus pénétrez-vous la cause ?
Vous êtes belle et j'ai quatre-vingts ans ;
Par un baiser je fanerais la rose,
Et ce serait un outrage au printemps.

Je dois laisser à la vive jeunesse
Ces biens si doux, elle a droit d'en jouir ;
De vos plaisirs il reste à ma vieillesse,
Moins un regret qu'un heureux souvenir.

Pour un refus, ne croyez pas, bergère,
Que l'âge rende un cœur indifférent ;
Mais un baiser pourrait-il satisfaire,
Ne causant plus le plaisir que l'on sent ?

Je m'en souviens, j'avais une maîtresse,
Belle, modeste, et fraîche comme vous ;
Elle eut vos traits, j'avais votre jeunesse,
Et c'est alors que les baisers sont doux.

Par Madame D'HAUTPOUL, ci-devant
Madame DE BEAUFORT.

ÉLÉGIE.

ELLE n'est plus mon aimable maîtresse!
Destin cruel, jouis de mes malheurs.
J'ai tout perdu, desirs, amours, tendresse,
Ah! pour jamais coulez, coulez, mes pleurs.

J'ai vu mourir cette flamme sacrée
Où pleins d'amour s'épuraient nos deux cœurs;
Je comptais trop, hélas! sur sa durée,
Et j'ignorais encor le temps des pleurs.

Que dis-je? eh quoi! toujours remplis d'alarmes,
Craignant des Dieux les jalouses fureurs,
De l'amitié savourant les doux charmes,
N'avons-nous pas souvent versé des pleurs?

De la misère, ô ma sensible amie,
Souvent, hélas! contemplant les horreurs;
Tu te livrais à la mélancolie.....
C'est en pleurant que j'essuyais tes pleurs.

De sa pitié l'on osait tout attendre.
Vous qui souvent bénites ses faveurs;
Sa tombe est là, venez tous, à sa cendre,
O mes amis, venez mêler vos pleurs.

Charmans oiseaux, quittez ces verds bocages,
Zéphyrs badins, respectez mes douleurs;
Ruisseaux, fuyez, fuyez, Amours volages,
Je ne dois plus que répandre des pleurs.

Saules témoins de ma tristesse amère,
Et vous aussi, peupliers enchanteurs,
Où j'ai gravé le nom de ma bergère,
Ah! ne vivez que nourris de mes pleurs.

Toi, dont on craint la noire perfidie,
O mort, fais-moi jouir de tes douceurs;
Devais-tu donc, en frappant Mélanie,
Me condamner à vivre dans les pleurs?

Je l'ai perdue, et mon ame sensible
Soir et matin gémit de ses rigueurs;
Dis, seras-tu pour moi seul inflexible?
O mort, tu vois, tu vois couler mes pleurs.

Mais quoi! les Dieux m'en ont fait la promesse!
Du sort bientôt bravant les coups vengeurs,
Ah! pour toujours, mon aimable maîtresse,
Nous confondrons nos soupirs et nos pleurs.

Par le C. BOINVILLIERS.

CANIUS ET PYTHIUS,

OU

LA VENTE FRAUDULEUSE.

Anecdote romaine, tirée des Offices de Cicéron, liv. III.

DANS ce beau livre où Cicéron
Trace les règles de la vie,
Il cite une supercherie,
Qui peut nous servir de leçon.

Un chevalier romain (Canius est son nom),
Homme instruit, jovial, de bonne compagnie,
D'Archimède voulut visiter la patrie.
Sa seule affaire était d'y trouver du plaisir.
Las de Rome, bientôt Syracuse l'ennuie :
Changeant d'objet sans cesse, il montre le desir
D'acheter un jardin, où, sans cérémonie,
Loin des fâcheux, au sein d'une troupe choisie,
Se croyant ignoré de l'univers entier,
Il puisse en liberté mener joyeuse vie.
Son projet se répand. Pythius, gros banquier,
Se présente, et lui dit : « J'ai trouvé votre affaire,
» Et ma maison des champs pourra, je crois, vous plaire.
» Pour en faire l'essai, venez-y dès demain.
» Encor que ce ne soit mon dessein de la vendre,
» Vous en pourrez jouir comme de votre bien ».

Le jour pris, il prévient des pêcheurs de s'y rendre,
Distribue à chacun les postes, les emplois;
Les ordres d'un Crésus sont comme autant de lois.
Notre homme au rendez-vous ne se fait pas attendre.
Tout était prêt d'avance; un splendide festin,
Les mets les plus friands, grande chère et bon vin.
Au sortir de la table, on descend au rivage;
Des barques, des filets couvraient toute la plage.
Des poissons monstrueux, comme autant de tributs,
Venaient se déposer aux pieds de Pythius.
Le chevalier romain, tout hors de lui, s'écrie:
«Quel spectacle charmant! dites-moi, je vous prie,
» Quel est donc ce concours de barques, de pêcheurs?
— » N'en soyez point surpris, dit le banquier habile,
» Ce lieu-ci, de poisson, fournit toute la ville;
» C'en est le réservoir: on ne prend rien ailleurs.
» Les gens que vous voyez sont dans ma dépendance».
Canius cachant mal sa vive impatience;
«Votre maison m'enchante, ô mon cher Pythius!
» Je serai trop heureux, si vous la voulez vendre».
Celui-ci fait d'abord semblant de s'en défendre;
L'autre le presse; il cède après de longs refus.
Vous jugez, sur le prix, qu'on ne disputa guère:
Le marché se conclut, on termine l'affaire.

L'acquéreur, à son tour, invite au lendemain
Ses amis à venir admirer son jardin.
Il s'y rend des premiers, court d'abord à la rive,
Fort étonné de voir que personne n'arrive.
Enfin il apperçoit un villageois voisin.
«Dites-moi, mon ami, chomme-t-on quelque fête?

» Point de pêcheurs ici ! qu'est-ce qui les arrête ?
— » Ma foi, je n'en sais rien ; mais il n'en vient jamais,
» Répond le villageois, en secouant la tête.
» Hier, j'étais surpris de ce que je voyais ».
Canius d'enrager, de se mettre en colère :
Mais il fallut souffrir ; car, que pouvait-il faire ?
On n'avait point encor, par une sage loi,
Mis un frein salutaire à la mauvaise foi.

Par le C. KERIVALANT.

AU CITOYEN...

à l'occasion de son mariage à son retour de l'armée.

CESSE d'affronter les hasards,
Couvert de lauriers et de gloire,
Loin des sanglans drapeaux de Mars,
Jouis enfin de la victoire.
L'hymen te sourit à son tour,
Pour Vénus renonce à Bellone ;
Et désormais laisse à l'Amour
Le soin de tresser ta couronne.

Par le C. CHAS.

FRAGMENT

*d'un Poëme sur l'*IMAGINATION.

PÉNÉTREZ de Newton l'auguste sanctuaire :
Loin du monde frivole et de son vain fracas,
De tous les vils pensers qui rampent ici-bas,
Dans cette vaste mer de feux étincelante,
Devant qui notre esprit recule d'épouvante,
Newton plonge : il poursuit, il atteint ces grands corps,
Qui jusqu'à lui, sans loix, sans règles, sans accords,
Roulaient désordonnés sous ces voûtes profondes.
De ces brillans chaos Newton a fait les mondes :
Atlas de tous ces cieux qui reposent sur lui,
Il les fait l'un de l'autre et la règle et l'appui ;
Calcule leurs grandeurs, leurs masses, leurs distances.
C'est en vain qu'égarée en ces déserts immenses,
La comète espérait échapper à ses yeux ;
Fixes ou vagabonds il poursuit tous ces feux,
Qui, suivant de leurs cours l'incroyable vîtesse,
Sans cesse s'attirant, se repoussent sans cesse ;
Et par deux mouvemens, mais par la même loi,
Roulent tous l'un sur l'autre et chacun d'eux sur soi.
O pouvoir du génie et d'une main divine !
Ce que Dieu seul a fait, Newton seul l'imagine ;
Et chaque astre répète en proclamant leur nom,
Gloire au Dieu qui créa les mondes et Newton !

Par le C. DELILLE.

UN TROUBADOUR A UN JOURNALISTE,

sur les Poésies légères.

DANS un journal il faut souvent
Joindre l'agréable à l'utile ;
Le bluet, auprès du froment,
Croît dans le champ le plus fertile.
Quand on a fixé, dans les cieux,
La tête d'un chêne superbe,
On aime à reposer ses yeux
Sur une fleur qui naît sous l'herbe.
Aux bons avis, aux beaux discours,
Nous cédons les premières places ;
Mais, d'un journal, faut-il toujours
Chasser les Muses et les Graces ?
A ces écrits permettez-nous
De mêler des chansons nouvelles :
Il est des fruits pour tous les goûts
Et des fleurs pour toutes les belles.
Au compas de l'utilité
Vous voulez que tout se mesure :
Il faut de la diversité,
Imitons la sage nature.
Le botaniste dans les champs,
A chaque pas voit mille choses.
Le ciel est ouvert aux savans,
Pour les bergers naissent les roses.

Les vers sont un délassement
Pour les plus robustes cervelles.
Chacun sait que le grand Armand (1)
S'amusait à ces bagatelles.
Ecrits badins sortaient parfois,
Des simarres et des soutanes;
Et l'auteur de l'Esprit des lois
Composa les Lettres persannes.
Rimer n'est point un temps perdu;
Travail et plaisir tout s'accorde.
Amis, quand l'arc est trop tendu,
Il faut un peu lâcher la corde.
Vous, messieurs, gens de cabinet,
Vous auriez un air plus aimable
Si vous faisiez quelque couplet
Pour les belles et pour la table.
Tel est l'avis d'un Troubadour
Qui, comme vous, sait être grave;
Il fait des vers, chante l'amour,
Et de ses devoirs est esclave.
Ne blâmez point ses doux loisirs,
Adoptez plutôt sa manière,
Alliez l'étude au plaisir,
Servez la patrie et Glycère.

Par le C. CROISZETIÈRE.

---

(1) Armand de Richelieu, cardinal et ministre, fondateur de l'Académie Française.

ÉPISODE

d'un Essai didactique, intitulé LE POTAGER.

NAGUÈRE dans ces jours et de sang et de larmes,
Où les fils d'Apollon, de Mars et de Plutus
Montaient sur l'échafaud, coupables de vertus;
Où l'amitié timide, à regret infidelle,
Avant d'oser pleurer, regardait autour d'elle;
Affranchi du poignard, l'infortuné Selmour,
Avait caché sa vie en un obscur séjour.
Sa fille, sans desirs et sans expérience,
Rose ne connaissait encor que l'innocence:
Compagne de son père et son unique espoir,
Elle suivait son cœur, en suivant son devoir.
Telle que, du Tropique, une fleur transplantée,
S'ouvre dans nos climats sous la serre abritée,
Et croit revoir encor le ciel qui lui sourit:
Telle dans cet asyle, où sa beauté fleurit,
Chaque jour se parant d'une grace nouvelle,
Rose croissait en paix sous l'aile paternelle.
Selmour, à la fatigue endurcissant ses mains,
Au sein de la nature oubliait les humains.
Secondé par leurs soins, un potager fertile
Fournissait à tous deux l'agréable et l'utile.
Selmour poussait la bèche ou trainait les râteaux:
Plus faible, sur les fleurs Rose épanchait les eaux;
Soignait les jeunes lys, emblême de son âge;

Sous le jasmin fleuri préparait un ombrage;
Fixait d'un nœud d'osier, les œillets chancelans,
Et d'un père adoré baisait les cheveux blancs.
C'est ainsi qu'ignorés dans ce doux exercice,
Ils laissaient s'écouler ce torrent d'injustice;
Et lorsqu'enfin le sang, du haut des échafauds
Cessa de ruisseler sous le fer des bourreaux;
Qu'à travers le nuage, un rayon d'espérance
Fut venu ranimer les restes de la France;
Lorsque dans sa retraite on apprit à Selmour,
Qu'après des jours d'orage allait luire un beau jour;
Aux amis dont la foule autour de lui s'empresse,
Montrant son potager, sa fille et sa richesse:
« Mes amis (disait-il d'ivresse transporté),
» Laissez-moi mon bonheur et mon obscurité ».
Tant la campagne plaît au sage qui l'habite! etc.

Par le C. LALANNE.

VERS

écrits près d'une fontaine, où Madame D'EGMONT *s'était arrêtée.*

D'EGMONT partit; sur cette rive
Une image de sa beauté
Se réfléchit dans cette eau fugitive:
L'image a fui, l'amour seul est resté.

Par feu RHULIÈRES.

MON RETOUR EN LANGUEDOC.

ÉLÉGIE.

CIEL azuré de la Septimanie,
Lieux inspirans, si chers à mon génie,
Bords où mon cœur connut le tendre amour,
Sources dont l'urne arrose ce séjour,
Grottes, berceaux qu'habite l'innocence,
Témoins rians des jeux de mon enfance,
Champs fortunés, prés, vallons, bois fleuris,
Salut: et vous dont mes yeux attendris
Cherchaient la vue, ô ma sœur! ô ma mère!
Que dans vos bras j'attends un sort prospère!
Trop vain espoir! à vos foyers rendu,
Oui, le bonheur m'est encor défendu!
Là m'élevaient les soins d'un père tendre!
Je n'y dois plus retrouver que sa cendre;
J'y dois pleurer: du moins, aux mêmes lieux,
Ma mère vit et console mes yeux;
Mais la vieillesse a brisé son courage;
C'est moi sur-tout qu'afflige son grand âge.
Pour toi, ma sœur, qui, par un doux retour,
Récompensais mon fraternel amour,
Réponds, réponds à ma crainte jalouse!
Changeant de nom, pour devenir épouse,
Des droits du sang trahis-tu la douceur?
Je ne suis plus seul ami de ma sœur!

De la nature, ô douloureux mystère !
A chaque instant tout change sur la terre!
Que vois-je, hélas ! ce limpide ruisseau
Dont le murmure égayait mon berceau,
Les saules verds qui bordaient la prairie,
Ce bosquet sombre où, dans ma rêverie,
D'un noble espoir je faisais mon bonheur,
Tout a péri; tout, excepté mon cœur:
Il veut en vain aux lieux qui m'ont vu naître
Se r'attacher : n'ont-ils pas cessé d'être?
Qu'est devenu cet antique cyprès
Qui, s'entourant de verdure et de frais,
Et, sur mon toit portant sa tête altière,
Disait au loin ma porte hospitalière?
Du sort commun il a subi la loi !
Mes souvenirs restent seuls avec moi.
Près de l'asyle où je vis la lumière
Des pleurs d'amour ont voilé ma paupière:
Flots inconstans, et vous, enfans du Nord,
Vents mutinés, vous épargnez ce bord
Où s'arrêtant, dans sa course écumante,
Devant le toit de ma première amante,
Le Rhône offrit un miroir argenté
Qui répétait l'éclat de sa beauté.
Combien de fois, sur cette rive heureuse,
Je lui chantai ma romance amoureuse!
Dès que le jour dorait le firmament,
Combien de fois j'attendis le moment
Qui, sur le seuil où je m'arrête encore,
Me la montrait plus belle que l'aurore!

Combien de fois, sur ce chêne prochain,
Son nom chéri fut tracé de ma main!
Puis-je revoir ces brûlans caractères?
Oui; chêne heureux, écorces tutélaires,
Vous conservez ces tendres monumens:
Respecte-les dans tes débordemens,
O fleuve immense! ô fleuve redoutable,
A ma jeunesse autrefois favorable!
Ton lit protège et soumet la pudeur:
L'astre des nuits, propice à mon ardeur,
Te ramenait ma maîtresse si tendre;
Je crois la voir; je crois encor l'entendre
Mêler sa voix au bruit des flots confus:
Et je jouis d'un bonheur qui n'est plus!
Mais je renonce à ces erreurs nouvelles:
Le temps m'instruit, emportant sur ses ailes,
Ou de sa faulx retranchant nos plaisirs.
Mon cœur se ferme à de nouveaux desirs.
Un seul me reste; un seul, mon vœu suprême:
C'est de ne point survivre à ceux que j'aime.

Par le C. PINIÈRE.

ÉPITAPHE.

CI-GIT Broc qui, toute sa vie,
Eut tant d'aversion pour l'eau,
Que du sein des morts il vous crie:
Ne pleurez pas sur mon tombeau.

LE VRAI BONHEUR.

TRADUCTION DE MARTIAL.

VEUX-TU savoir ce qui nous rend heureux ?
Un champ fertile, et qu'on tient de ses pères ;
La paix du cœur, un corps sain, vigoureux ;
Peu d'étiquette ; encore moins d'affaires.
Point de procès sur-tout, ni de soucis ;
De la prudence exempte d'artifice ;
De bons voisins, des égaux pour amis :
Des mets sans art, des convives choisis,
Aisés à vivre, aimables sans caprice :
Des nuits sans trouble, et dont par ses bienfaits,
Un doux sommeil abrège la durée ;
Des voluptés sans langueur, sans excès,
Dans tous ses vœux, une ame modérée,
Qui se soumet gaîment aux loix du sort,
Sans desirer et sans craindre la mort.

Par le C. KERIVALANT.

QUATRAIN.

CONSACRER dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,
Voilà des jours dignes d'envie.
Être chéri vaut mieux qu'être vanté.

Par feu WATELET.

DIALOGUE

ENTRE GLAUCUS ET SCYLLA.

Vous soupirez, Nymphe charmante.
— Jeune Etranger, vous soupirez.
— D'une inquiète ardeur mes sens sont dévorés.
— La même inquiétude en secret me tourmente.
— Je ne dors plus. — Ni moi. — Je viens rêver ici.
J'y desire quelqu'un, j'y suis seul, je soupire.
— Je rêve comme vous, et je desire aussi
Sans savoir ce que je desire.
— Moi qui n'aurais pu voir même un oiseau souffrir,
Qui du mal redoutais jusques à l'apparence,
Croyez-vous qu'aujourd'hui mon unique plaisir
Serait de voir quelqu'un partager ma souffrance ?
— Ah ! n'en rougissez pas ; vous me feriez rougir ;
Car, je vous l'avoûrai, j'ai le même desir.
— De mes lèvres de feu quelles lèvres brûlantes
Viendront respirer les ardeurs ?
— Quels soupirs sècheront les pleurs
De mes paupières languissantes ?
— J'en jure par l'Amour, belle Nymphe, c'est moi
Qui vais mettre un terme à vos peines.
— Secourable Etranger, dans votre état, je croi
Que l'on a bien assez des siennes.
— Eh bien ! échangeons-les. — Eh ! qu'y gagnerons-n[ous ?]
— Qui sait ? — Notre fardeau sera toujours le mê[me]

—Non ; des peines de ceux qu'on aime
Le partage est, dit-on, plus doux.
—Vous croyez ?—Essayons.—Hélas!—Votre main tremble.
— La vôtre tremble aussi. — Notre mal se ressemble.
—Asseyez-vous. — Reposez-vous.

Par le C. DE MOUSTIER.

LES DIVORCÉS RAPATRIÉS.

MON Ami, la bonne nouvelle!
Le croiras-tu? la volage Isabelle,
Qui l'an passé divorça bravement,
Qui d'un époux encor dernièrement,
A tout venant disait rage,
Avec lui, cette nuit, a couché galamment.
De chez ce bon mari je sors présentement,
Et j'ai vu leur rapatriage.
— Je ne suis point surpris de cet événement.
Va, mon cher, cette fantaisie,
A mon avis, certainement,
De femme grosse est une envie.

Par le C. REGNAULT-BEAUCARON.

LA CONFIANCE.

CHANSON.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver, etc.*

CONFIANCE ! ô nom tendre et doux !
S'il s'élève un léger nuage,
Amans, un rayon luit pour vous :
Je vous attends après l'orage.
L'Amour qui veut fuir éperdu
Est ramené par l'espérance ;
Le cœur encor n'a rien perdu,
Tant qu'il garde la confiance.

O souvenir, ô jours heureux
De la simple et vive jeunesse !
A vingt ans, c'est un crime affreux
D'oser soupçonner sa maîtresse.
Si je vois Fanny tout le jour,
Le matin j'y songe d'avance ;
Je suis tourmenté par l'Amour,
Rassuré par la confiance.

Un fâcheux lui fait-il la cour ?
Moi, je demande avec franchise :
« Aurais-tu pour lui de l'amour » ?
— Non. — Que ce seul mot me suffise.
Loin de moi tout transport jaloux ;
Me faut-il une autre assurance ?

Je te crois!... Qu'ils sont purs et doux
Les baisers de la confiance!

Jusques dans le sombre avenir
Qui suivra le jour qui m'éclaire,
J'emporterai le souvenir
De la beauté qui me fut chère :
Son ame est simple et sans détour,
Aimer, voilà mon existence;
Il faudrait m'ôter mon amour,
Pour me ravir ma confiance.

Que je plains le sort d'un amant
Qui semble haïr quand il aime,
Qui par le soupçon déchirant
Empoisonne le plaisir même!
Oui, ma Fanny, tout mon bonheur
C'est de rêver à ta constance;
Et, ne fût-elle qu'une erreur,
Ne m'ôte point ma confiance.

Dans son cours, sans nous refroidir,
Qu'ici le temps marque sa trace,
Comme le souffle du zéphyr,
Des eaux effleurant la surface :
L'aurore et le soir d'un beau jour,
Ont d'heureux traits de ressemblance;
Le temps retranche de l'amour,
Il ajoute à la confiance.

Par le C. LE PREVOST-D'IRAY.

INVITATION A THAÏS.

DÉJA le char des Heures
Touche au sommet des Cieux;
Le Lion furieux
Sur nos frêles demeures
Verse un torrent de feux.
Le bocage t'appelle:
Honneur de mon jardin,
Sous son ombre fidelle
En tout temps il recèle
La fraîcheur du matin.
Un ruisseau pur l'arrose,
Et de ses petits flots
Le petit bruit dispose
Aux douceurs du repos.
Sur la branche touffue
S'est caché le Pinson;
Il échappe à ma vue,
Mais j'entends sa chanson.
Viens: l'encens de la rose
S'élève du buisson;
Près de la fleur éclose
Est la fleur en bouton.
Là, sous la main badine,
L'oranger jeune encor
Avec mollesse incline
Et sa fleur argentine

Et ses fruits brillans d'or.
Là, pour la lèvre ardente
Qu'embrase le Midi,
Mûrissent à l'envi
La framboise odorante,
Fille d'un doux abri;
La groseille pendante
En longs bouquets pourprés;
Et la fraise rampante,
Et ses parfums ambrés.
Laisse l'éclat du marbre
Et l'orgueil des palais;
Vaudront-ils donc jamais
L'ombrage du jeune arbre
Où l'on repose en paix;
La grotte où l'innocence
Vient chercher le silence,
Le sommeil et le frais;
L'onde au loin fugitive,
Où la beauté craintive
Peut baigner ses attraits;
Le tertre solitaire
Où, le soir d'un beau jour,
Le cri de ta colère
Mourut en cri d'amour?....
Ah, viens! vive et légère,
La corbeille à la main,
En chapeau de bergère,
En corset du matin.
Soigneuse de te plaire,

Flore, en ta pannetière,
S'apprête à mélanger
Les roses du parterre
Et les fruits du verger.
Le myrte et l'immortelle,
A ma voix vont s'unir,
Et sur ton front courir
En guirlande nouvelle.
Œillets de feu, jasmin
Au panache d'albâtre,
Venez parer le sein
Cher au baiser folâtre!
Prodiguez vos odeurs,
Suaves tubéreuses;
Tulipes fastueuses,
Déployez vos couleurs!
Galante marjolaine,
Lauriers dus aux vainqueurs,
Et toi, lys, roi des fleurs
Dont la rose est la reine (1):

---

(1) On me rappelle en ce moment que, dans son poëme des *Paysages*, le C. Boisjolin a dit en parlant du lys,

Il est le roi des fleurs dont la rose est la reine.

Je ne me tiens pas pour convaincu de réminiscence; mais je cède de bonne grace le droit d'aînesse au poète dont le style est toujours pur, et le coloris toujours frais. On connaît aussi les vers charmans des Citoyens Fontanes et Campenon, sur les fleurs; ils ont été recueillis dans l'Almanach des Muses de l'an VIII. (*Note de l'Auteur.*)

Brillans fruits du plaisir,
Vous qu'Amour fit éclore
Des baisers du zéphyr
Et des pleurs de l'aurore,
Tombez! allez mourir
Aux pieds d'une autre Flore :
Sur vos débris charmans,
Vénus réserve encore
Un trône à deux amans.

Par le C. DEGUERLE.

LE FIDÈLE GARDIEN.

CONTE.

UN maître escroc, dans une métairie,
S'était loué pour garder les brebis.
Dès le matin, loin de la bergerie
Il les emmène et gagne le pays.
Ne le voyant revenir de la plaine,
On cherche, on court, on le joint, non sans peine.
Comme on s'apprête à l'étriller, « Tout beau!
» Dit le coquin à la gent campagnarde.
» On m'a permis de garder ce troupeau;
» Moi, bonnement je le prends.... et le garde ».

Par le C. NOEL.

LES CHAMPIGNONS
ET LES PLANTES MARINES.
Fragment d'un Poëme.

Gnomes de ces lieux frais, Sylphes des verts rameaux,
Quittez vos souterrains, descendez des ormeaux;
Vous, petits dieux des airs, à l'aile transparente,
Qui versez du matin la rosée odorante,
Des nuages légers conducteurs vagabonds,
Déjà l'ombre croissante obscurcit les vallons,
Hâtez-vous de venir dans les forêts paisibles
Semer des Champignons les germes invisibles.
Sous ses voiles mouillés la nuit dérobe aux yeux
Et le travail magique et les folâtres Dieux;
Mais le jour en naissant révèle tout l'ouvrage.
De jeunes rejetons, sans fleur et sans feuillage,
Debout, le front couvert de brillans chapiteaux,
Par leur pompe soudaine étonnent les coteaux.
Les uns en divers lieux habitent solitaires;
D'autres sont rapprochés, comme il sied à des frères,
Et l'œil se plait à voir au pied des troncs moussus
Leur aimable union et leurs groupes confus.
Déjà plus d'un insecte a déroulé sa vrille
Pour loger dans leur sein sa rongeante famille:
Prévenons ce ravage, et courons nous saisir
De ceux que Bulliard nous apprit à choisir.
Le seps épais et doux, sous sa robe enfumée,
Nous offre de sa chair la douceur parfumée.

Là, croît ce Champignon, délice des festins,
Que l'art fait chaque jour naître dans nos jardins;
Ici, le mousseron pullule sous les herbes,
Et l'oronge a dressé ses pavillons superbes.
Chère au fils de Sémèle, odieuse à Cérès,
La fougère à son tour fleurit dans les guérets.
Je vous découvrirais ses semences cachées,
Dans des plis amoureux sous la feuille attachées;
Mais un bruit redoutable éclate dans les airs:
Les autans déchaînés ont soulevé les mers;
L'abîme au loin mugit, et les vagues fumantes
Battent avec fracas leurs rives écumantes.
Approchons, c'est l'instant où sur ses vastes bords
Le terrible Océan répand tous ses trésors.
Qui pourrait pénétrer la voûte de ses ondes,
Qui jamais atteindrait ses merveilles profondes,
Si des champs de Neptune, interdits à nos pas,
La main de l'ouragan ne les arrachait pas?
Autant on voit de fleurs embellir nos vallées,
Autant il en éclot dans les plaines salées.
Le jour où la nature en ces profonds bassins
Forma les animaux sur de nouveaux dessins,
Elle voulut aussi que la plante marine
Se nourrît par la tige et vécût sans racine.
Mais le varec privé des solides pivots
Que plongent dans nos champs les autres végétaux,
Reçut, pour s'attacher, la glu qui l'environne,
Et du pied de sa tige aux rochers se cramponne.
Tout berceau lui convient. Il naît sur les débris;
Téthys le voit germer autour de ses lambris;

Il lève sur le toît du brillant coquillage,
Et parcourt les écueils sur le dos qu'il ombrage.
D'autres, sans nul secours, fendant les flots amers,
Couvrent de verts tapis la surface des mers;
Tels les bancs de gazon qui bordent les Açores,
Sombre et bruyant séjour des tempêtes sonores.
A l'éclat des fucus les Dieux ont ajouté
Le don cher ou fatal de l'immortalité.
Arrachés et rompus par les courans rapides,
Long-temps ensevelis sous des sables arides,
Si le flot les atteint, vous voyez leurs rameaux,
Tout-à-coup ranimés, soulever leurs tombeaux,
Et la plante, déjà boutonnée ou fleurie,
Rejoindre dans les eaux sa famille chérie.

Par le C. CASTEL.

ÉPIGRAMME.

Du poète Lânus on connaît la manie.
Ses écrits sont l'objet de tous ses entretiens.
Je lui lisais mes vers, il écoutait les siens;
Puis sortant de sa rêverie,
— Mon bon ami, dit-il, je te parie
Que ces vers du public n'auront que le dédain.
Il disait vrai; le lendemain
Paris siffla sa comédie.

Par le C

SUR UN BAISER

qu'une femme honnête, un peu vive, avait subitement donné à l'Auteur, pour l'assurer de son estime.

Est-ce Minerve, est-ce Vénus
Dont l'aimable voix me caresse ?
Dont la bouche.... Quel feu ! quel trouble ! quelle ivresse !
Quels plaisirs vifs et purs, de moi trop peu connus !
Et mes sens et mon cœur, d'un baiser sont émus !
C'est le baiser de la sagesse ;
Mais c'est la bouche de Vénus.

Par le C. Drobecq.

A UN HOMME CÉLÈBRE

ATTAQUÉ DANS PLUSIEURS SATYRES.

Traduction de quatre vers grecs du C. Doricka.

Que l'envie en courroux t'insulte par ses cris,
De ses vaines clameurs tu ne t'alarmes guères;
C'est sur l'arbre chargé de fruits,
Que les enfans jettent des pierres.

Par le C. Gudin.

LE PHILOSOPHE ET LE BERGER.

FABLE.

NE vantons pas notre savoir ;
Par longue étude, on apprend peu de chose,
Et de ce peu, pour bonne cause,
Il ne faut pas se prévaloir.

De certain berger la sagesse
Avait acquis un grand renom ;
Au rang des sages de la Grèce
Il était mis dans le canton.
Ce n'était pas qu'il eût fait grande enquéte
Dans les écrits de nos savans ;
Mais quatre-vingts hivers, en argentant sa tête,
L'avaient doué d'un très-grand sens.
De sa morale singulière
Un philosophe entend parler ;
Il s'en étonne, et veut aller
Voir le berger dans sa chaumière :
Il part.... L'aurore à peine annonçait la lumière,
Qu'il le trouve au coin d'un buisson,
Avec son chien, sa pannetière,
Philosophant à sa façon.
D'où vous vient, lui dit-il, si grande renommée —
Votre ame s'est-elle enflammée
Dans les écrits du grand Platon ?

Ou, comme Ulysse, un sort contraire
Déployant sur vous ses fureurs,
Vous a-t-il fait sonder les mœurs
Des divers peuples de là terre ?
Non, répond-il modestement.
Des livres je n'ai point l'usage,
Et, grace au ciel, très-constamment
Je suis resté dans mon village.
A voyager qu'aurais-je appris ?
L'homme est fourbe, il masque son être.
Nous courons loin pour être instruits,
Et nous ne pouvons nous connaître.
La Nature fut mon seul maître.
L'abeille, forma mon printemps
Au travail, à l'obéissance;
Et la fourmi, pour mes vieux ans,
M'instruisit à la prévoyance.
J'ai vu la poule avec ardeur
Couvrir ses petits de son aile,
Combattre l'oiseau ravisseur
En bravant sa serre cruelle,
Et de tendresse paternelle
J'ai senti palpiter mon cœur.
A la plaintive tourterelle
Je dois ma sensibilité;
Dans sa tendre fidélité,
Mon chien m'a servi de modèle.
Le ciel fait plus en sa bonté :
Sa main habile et bienfaisante,
Dans le tableau de l'univers,

Me trace l'image vivante,
Et des vices, et des travers.
Le paon, trop fier d'un vain plumage,
Me fait dédaigner ses atours.
Honnis, détestés, les vautours
M'inspirent l'horreur du pillage.
Pour chérir la discrétion
Il suffit d'entendre la pie;
Le serpent, dardant son poison,
Me fait haïr la calomnie.
Le philosophe, admirait du pasteur
Le sentiment, le bon sens, la candeur.
Sage berger! c'est ainsi qu'on te nomme,
S'écria-t-il! on te doit cet honneur.
Trop semblables à leur auteur,
Les livres trompent, comme l'homme;
Mais est cru sage, avec raison,
Celui qui sans art ni culture,
De sagesse n'a pris leçon,
Qu'au grand livre de la Nature.

Par le C. DU TREMBLAY.

ÉPIGRAMME.

On dit Clitandre un pauvre sire,
Mais je n'ose le répéter;
Pour s'en convaincre, il faut le lire....
Et j'aime encor mieux en douter.

A UN INFIDÈLE.

ROMANCE.

POURQUOI troubler dans mon ame attendrie,
De mon espoir la tranquille douceur?
Lorsque de toi je ne suis plus chérie,
Quels droits encor gardes-tu sur mon cœur?

Des jours heureux d'une trop douce ivresse,
Tout, malgré moi, m'offre le souvenir;
De tant d'amour, ingrat, de ma faiblesse,
Etait-ce toi qui devais me punir?

Souvent au gré de ta flamme inconstante,
D'autres beautés dans leurs fers t'ont surpris:
Un mot, un seul appaisait ton amante;
Reviens : je peux pardonner à ce prix.

Mais non; ton cœur est fait pour le parjure;
Avec le mien rends-moi ma liberté :
J'ai trop long-temps de l'ardeur la plus pure
Payé l'outrage et l'infidélité.

Par le C. COUPIGNY.

LA ROSE ET L'ANÉMONE.

FABLE.

L'Anémone étalait les plus vives couleurs ;
La Rose en laissait voir de plus vives encore.
Mais dans les jardins comme ailleurs
Il n'est si bel objet que le Temps ne dévore :
Le Temps détruisit ces deux fleurs.
L'Anémone sur-tout éprouva ses rigueurs,
Elle périt, dit-on, sans laisser après elle
Aucun de ses adorateurs.
Je n'en suis pas surpris, elle n'était que belle :
Même avant son déclin tous avaient déserté.
A la Rose, au contraire, il en était resté
Lorsqu'elle avait cessé d'être rose nouvelle;
C'est que la Rose avait plus que de la beauté :
Son parfum qui charmait l'abeille et le zéphyr,
Semblait défendre au Temps d'éclipser ses appas.
Enfin (et c'est ici sur-tout que je l'admire),
Ce parfum, recueilli par des gens délicats,
De la Rose, après son trépas,
Sur le plus fin des sens éternisa l'empire.
De l'altière Anémone il en fut autrement :
A peine descendue aux rives du Cocyte,
D'elle et de son éclat son plus sincère amant
Ne se souvint pas seulement.

Une coquette, alors que le monde la quitte
Faute des dons réels qui font que constamment
On a l'art d'entrainer tous les cœurs à sa suite,
Doit, dans sa disgrace subite,
S'appliquer cet enseignement:
La beauté n'est qu'un ornement,
Et ne fut jamais un mérite.

Par le C. L. AUBERT.

A GABRIELLE,

LE JOUR DE SA FÊTE.

D'UN ange vous avez les talens et le cœur ;
Ici finit le parallèle.
Un pur esprit n'a pas le physique enchanteur
Que l'on adore en Gabrielle.
Oh ! combien votre sort devrait être envié !
De Gabriel à vous la distance est étrange,
Et l'éloge complet d'un ange,
Du vôtre n'est que la moitié.

Par le C. HYACINTHE MOREL.

LE POÈTE A L'ÉCURIE.

HISTORIETTE.

On sait que le jeune *Valère*
Rime pour se désennuyer :
Cela s'appelle ne rien faire,
Ou bien faire un pauvre métier.
Damis à de telles misères
N'use pas un temps précieux :
Il fait quelque chose de mieux,
C'est-à-dire il fait des affaires.
Cependant Valère et Damis
Ne suivant pas même carrière,
Mais rapprochés de caractère
Vivent ensemble, et bons amis.
Or il leur prit la fantaisie
D'aller un jour de compagnie
Visiter Madame Mathieu,
Femme à Paris très-répandue;
Au faiseur de vers inconnue,
Mais que l'autre connaît un peu.
Il faut que je prenne la peine
D'exquisser cette dame-là :
Elle est riche ; l'époux qu'elle a
Prête à la petite semaine :
Madame *Angot* est sa maraine,
Et l'on ne connaît que cela.

De ces belles Paris fourmille ;
On les voyait à la Courtille,
On les rencontre à l'Opéra ;
Et ces dames, dont on admire
Le goût, la grace et le maintien,
Ont oublié d'apprendre à lire ;
Mais leurs époux comptent fort bien.
Allons au fait : chez l'*incroyable*
Repas superbe était servi,
Et, comme on se mettait à table,
Vinrent Valère et son ami.
Après sa révérence faite,
Damis connu dans la maison,
Dis : « Je viens avec mon *poète*
» Dîner avec vous sans façon ».
Or Madame, qui de sa vie
Ne sut vraiment et ne saura
Ce que poète signifie,
N'entendant citer ce mot-là
Dans son exquise compagnie,
Répondit en sa belle humeur,
Et croyant être bien polie :
Mettez un couvert pour Monsieur,
Et son poète à l'écurie.

Par le C. CHARLEMAGNE.

L'OISELEUR.

IMITATION DU GREC DE *BION.*

UN jeune Oiseleur sous l'ombrage
Prenait de timides oiseaux ;
Il en vit un dans le bocage,
Et rassembla tous ses gluaux.

Fier d'une rencontre si belle,
Ses yeux admiraient tour-à-tour
Sa grosseur, sa beauté, son aile....
Et cet oiseau, c'était l'Amour.

Il le poursuit, mais il s'échappe,
L'enfant use en vain de détour ;
Si l'Amour souvent nous attrappe,
Nous n'attrapons jamais l'Amour.

Le jeune Oiseleur plein de rage
Jette loin de lui ses gluaux ;
Au vieux berger du voisinage
Il s'en va raconter ses maux.

Il lui montre l'oiseau volage ;
Le vieillard lui dit : Pauvre enfant !
Laisse l'oiseau dans le bocage,
Il est beau, mais il est méchant.

Oh! que de tourmens il t'apprête !
Il fuit, il t'évite à présent,
Et viendra fondre sur ta tête
Quand tu ne seras plus enfant.

Par le C. CH. MILLEVOYE.

LE VIEILLARD RECONNAISSANT.

AVEC ma tant douce bergère,
Las! ne puis plus les fréquenter
Ces bosquets fleuris de Cythère,
Où sur la douillette fougère
Nos cœurs brûlans soulaient de plaisir palpiter.
Grand merci du bonheur que m'avez fait goûter,
Tendre Vénus, Amour, et vous, Graces légères;
Le sais trop bien, plus ne dois assister
A vos fêtes, à vos mystères;
Mais près du Temple encor veux les chanter.

Par le C. MICHELON.

AUX MÉDECINS.

MÉDECINS, vous êtes pour nous
Moins nécessaires que les belles :
Si nous pouvons mourir sans vous,
Nous ne pouvons vivre sans elles.

Par le C. FAYOLLE.

LE COLIN-MAILLARD.

FABLE.

J'AIME ce jeu bruyant d'adresse et de hasard,
Qui du sort des humains est l'image fidelle ;
Où la beauté timide et fuyant avec art,
Tombe enfin dans les bras qu'on étend autour d'elle,
Et par un faible cri, par un charmant soupir
Trahit sa crainte.... et son plaisir.
Combien, en la suivant, s'irrite le desir !
Quand on la saisit, quelle joie !
Toutes les ruses qu'elle emploie,
Ses pieds légers sur le parquet glissans,
Ses yeux si beaux et si perçans,
Pour la sauver sont impuissans ;
D'un simple aveugle elle est la proie.
Un aveugle souvent exerce un grand pouvoir.
Son état malheureux touche le cœur des dames ;
Et sans doute pour émouvoir
Leurs naïves et tendres ames,
Mieux vaut bien sentir que bien voir.
On dira, je le sais, que la raison sévère
Dont les yeux sont toujours ouverts
De sa vive et pure lumière,
Doit éclairer tout l'univers.
L'univers pourtant ne l'est guère ;
Et malgré les nobles regards

De la Déesse aussi sage qu'altière,
Qui préside aux vertus, à la gloire, aux beaux arts,
La Fortune et l'Amour sont deux colins-maillards
Que le Ciel a chargés de gouverner la terre.

Par le C. DUPONT (de Nemours).

POÉTIQUE DE L'ÉPIGRAMME.

L'ÉPIGRAMME est un jeu d'escrime:
L'adresse à la force s'y joint:
Qui sait mal dégager sa rime,
De la cuirasse offre le joint.
On évite aisément l'atteinte
D'un coup pesant et porté droit;
Mais comment esquiver la feinte
Que vous glisse un tireur adroit?

Par le C. LEBRUN.

QUATRAIN.

LE monde est plein de sottise et d'ennui;
On s'en éloigne, on cherche la retraite;
Mais est-on seul, bientôt on le regrette,
On ne peut vivre avec lui, ni sans lui.

FRAGMENT

du Poëme intitulé le MÉRITE DES FEMMES.

OUVRE-TOI, triste enceinte, où le soldat blessé,
Le malade indigent, et qui n'a point d'asyle,
Reçoivent un secours trop souvent inutile;
Là des femmes, portant le nom chéri de sœurs,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit long-temps dans un saint monastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre,
Et vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
O touchante pitié! ces tendres bienfaitrices,
Dans un séjour infect, où sont tous les supplices,
Surmontant les dégoûts des plus pénibles soins,
De mille êtres souffrans préviennent les besoins,
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
Et réparent ce lit témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit, dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image;
Et les infortunés, que leur bonté soulage,
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.
O femmes! c'est à tort qu'on vous nomme timides;
A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides.

1801. H

NAÏVETÉ D'UN CAMPAGNARD.

LOIN des troubles et des méchans,
Un amateur de poésie
Etait allé chercher une retraite aux champs.
Là, cultivant au sein des loisirs innocens,
La nature et les arts, délices de la vie,
Il croyait ne pouvoir mieux servir sa patrie,
Qu'en consacrant aux bonnes gens
Ses conseils, sa plume et son temps.
Un jour que le priant de lui faire un mémoire
Le docteur du pays, gras et bon villageois,
Demi manant, demi bourgeois,
A son récit mêlait plus d'une histoire :
« Expliquez-vous, s'il se peut, clairement,
» Dit notre sage ; au fait ! et point de fable !...
» Nous ne voulons pas faire un poëme, un roman. —
» Ah ! dit l'autre (croyant lui faire un compliment),
» Personne ici, Monsieur, ne vous en croit capable ».

Par le C. KÉRIVALANT.

ÉPITRE A LA CAMPAGNE,

OU LA JOURNÉE DES CHAMPS (1).

JE vous revois, délicieux asyle,
Séjour paisible où mon cœur enchanté
Au sein de la tranquillité,
Loin du tumulte de la ville
Vient respirer la liberté.
Mêlant aux charmes de l'étude
Les fleurs de la variété,
Je viens dans votre solitude
Interroger la vérité.
Ici, rien ne la défigure ;
Sur un tribunal de gazon,
Elle parle sans imposture,
Et sans attrister la nature,
Soumet le cœur à la raison.
Ces froids plaisirs que l'art invente
Pour remplir le vide du temps
Ont toujours trompé mon attente,
Phosphores légers et brillans,
Vains météores dont la flamme
Nous éblouit quelques instans,
Le plaisir effleure les sens ;
Le bonheur n'appartient qu'à l'ame ;

(1) Cette pièce avait paru sous un autre titre dans un ancien volume de ce recueil, elle a été refaite presque entièrement.

On le cherche à la ville, on le trouve au hameau,
Une chaumière est son berceau.
La méditation, les douces rêveries,
Compagnes des tendres amours,
S'égarent avec moi dans ces riches prairies;
De mes regards rien n'y borne le cours;
J'embrasse d'un coup-d'œil une vaste étendue.
Quelle immense diversité!
Tout végète, s'accroît et s'anime à ma vue;
Que de trésors! quelle fécondité!
Vous, dont le cœur flétri par l'ennui, la tristesse
N'ose s'ouvrir au sentiment,
Venez jouir d'un spectacle imposant:
Venez partager mon ivresse;
Venez tous admirer la naissance du jour.
L'air s'agite, le calme cesse,
L'horizon se colore, et des cris d'alégresse
De l'aurore vermeille annoncent le retour;
Les oiseaux diligens ont secoué leurs ailes,
De l'art d'aimer ces trop heureux modèles
Par leurs concerts mélodieux
Préludent aux tendres caresses
Qu'ils prodiguent à des maîtresses
Qui n'ont jamais trahi leurs feux.
Pressé de revoir la lumière;
Le laboureur s'arrache au néant du sommeil,
Ouvre sa modeste chaumière,
Et de l'astre du jour contemple le réveil.
De toutes parts le bruit augmente,
Des villageois la troupe vigilante

Déclare la guerre au repos;
Le dogue surveillant unit sa voix bruyante
Au bêlement des timides troupeaux,
Et le soigneux berger va compter les agneaux
Du bercail de sa jeune amante.
Déjà le coq superbe autour de ces hameaux,
De son sérail nombreux, promène les compagnes.
L'ombre fuit, le soleil sur le cristal des eaux
Dessine en réseaux d'or la cime des montagnes;
Déjà les bœufs sous le joug accouplés
Courbent une tête docile,
Et le soc dirigé par une main habile
Ouvre la terre en sillons redoublés.
Le laboureur simple et rustique
Dont l'espoir adoucit les pénibles travaux,
Des couplets négligés de la romance antique,
Fait répéter cent fois les refreins aux échos.
Quitte la ville, indolent Sybarite,
Sors de ton palais fastueux:
Est-ce sous tes lambris que le bonheur habite?
Viens respirer sous un ciel plus heureux.
Sur tes sofas la volupté sommeille,
Autour de toi, tout languit, tout est mort;
Sur nos gazons, si le plaisir s'endort,
Un nouveau desir le réveille.
Eh! qui peut résister au spectacle touchant
De la nature épanouie?
Ici l'emploi de chaque instant
Dérobe à nos regards le néant de la vie.
Regrette-t-on le temps qui fuit

Lorsqu'il ne nous enlève aucune jouissance ?
Nous allons, sans effroi, vers la mort qui s'avance,
Il faut bien que le jour fasse place à la nuit.
De ses destins l'homme se plaint sans cesse;
Eh quoi ! n'est-il donc plus dans l'hiver de nos ans
Des biens que l'amitié garde pour la sagesse ?
Le souvenir console la vieillesse,
C'est une fleur dérobée au printemps.
En poursuivant cette douce chimère,
J'ai vu s'écouler un beau jour;
Mais bientôt le soleil en achevant son tour
Va porter ses rayons sur un autre hémisphère;
Un vent frais caresse la terre,
L'air est chargé de parfums odorans,
Et des Jeux, l'escorte légère
Accourt en foule dans nos champs.
L'Amour caché sous la fougère
Prépare plus d'un piége aux timides amans.
Tircis, Palémon, Sylvantre,
La vive Eglé, l'indolente Cloris,
Des plaisirs qui leur sont promis,
Partagent déjà le délire,
Et tandis qu'en secret aux pieds d'Amarillis
Pour la première fois le jeune Hylas soupire,
Un bruit s'élève, et le son du tambour
Fait cesser à l'instant tous les propos d'amour.
A ce signal, on se presse, on s'élance
Vers un chêne connu des bergers d'alentour,
Là, sans que la pudeur s'offense,
Plus d'un couple heureux s'assortit,

L'amant sûr de la préférence,
Plaint un rival qui l'applaudit.
De ses aveux l'Amour s'honore:
Dans nos cités, d'une vive rougeur,
Un jeune front se pare-t-il encore,
Souvent la honte le colore,
Au village c'est la candeur.
Si je voulais tracer l'image du bonheur,
Je peindrais ces bergers qui semblent par leur danse
Imiter du fléau la rapide cadence;
Et ces bergères dont les bras
Mollement arrondis sans le secours des graces,
Laissent appercevoir leurs modestes appas
Aux desirs qui suivent leurs traces.
O nature ! tel est ton prestige enchanteur :
Dans ces beaux jours où notre ame innocente,
D'un premier sentiment respire la douceur,
Qu'à quinze ans la vie est riante!
Quinze ans sont le printemps du cœur.
Age heureux dont l'Amour dispose,
Vous êtes le souris de la nature en fleur;
Tout plaît alors, tout est bouton de rose.
Mais sous la treille on commence à dresser
Une table, sans art, de simple mets ornée,
Où le bon laboureur venant se délasser
Des fatigues de la journée,
Trouve sa femme environnée
De ses jeunes enfans et de ses vieux amis;
Et tandis que près d'elle assis
Il réjouit la nombreuse assemblée

Pourquoi de vils bourreaux dans l'empire thébain,
Dévouant Antigone aux horreurs de la faim,
La plongent-ils vivante en une grotte obscure ?
C'est qu'à son frère mort donnant la sépulture,
Sa main religieuse à la tombe a remis
Ces restes qu'aux vautours la haine avait promis.
Elle savait la loi qui la mène au supplice,
Mais elle ne voit rien que son cher Polinice,
Qui, sanglant, du tombeau lui demanda l'appui,
Et pour l'ensevelir, elle meurt avec lui.
Qu'a fait cette Eponine à l'échafaud conduite ?
Dans un obscur réduit, où, dérobant sa fuite,
Sabinus d'un vainqueur trompa dix ans les coups,
Elle vint partager les maux de son époux.
De l'amour conjugal, ô mémorable exemple !
Par elle, un souterrain du bonheur fut le temple.
Aux regards d'un époux, elle sut chaque jour
Embellir par ses soins le plus affreux séjour,
Des plus sombres échos lui charma la tristesse,
En les adoucissant des sons de la tendresse,
Et du roc, qui la nuit les recevait tous deux,
Fit la couche riante où l'hymen est heureux.
Que ne peut le devoir sur ces ames fidelles !

Eh! pourquoi loin de nous en chercher des modèles ?
Naguère en nos remparts, lorsque de tous côtés
Pesait des Décemvirs le sceptre ensanglanté,
N'ont-elles pas prouvé par mille traits sublimes,
Combien leurs sentimens les rendent magnanimes ?
La peur régnait par-tout; plus de cœur, plus d'ami;
Le Français du Français paraissait l'ennemi;

Chacun savait mourir, nul ne savait défendre !
Elles seules, d'un zèle ingénieux et tendre,
Pour détourner la mort qui nous menaçait tous,
Osèrent des tyrans aborder le courroux.
Celle-ci, dès l'aurore au repos arrachée,
Attendait leur présence à leur porte attachée.
Celle-là, d'un geolier, insensible à ses pleurs,
Désarmant par son or les avares fureurs,
Dans un sombre cachot, d'un époux ou d'un père,
Accourait chaque jour consoler la misère.
L'une d'un objet cher qui marchait à la mort,
Demandait avec joie à partager le sort;
L'autre cédait aux feux d'un juge sanguinaire,
Pour les jours d'un époux, vertueuse adultère;
Toutes enfin, l'appui des Français malheureux,
Parlaient, priaient, pleuraient ou s'immolaient pour eux.
Leur âme en nos dangers fut toujours secourable.
Remontons au moment où d'un règne exécrable,
Septembre ouvrit le long et vaste assassinat.
Dans le sommeil des loix, dans l'effroi du sénat,
Des monstres qu'irritaient Bacchus et les Furies,
Aux prisons en hurlant, portent leurs barbaries.
Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs;
Ils jettent morts sur morts, et mourans sur mourans;
Tout frémit!.... une fille, au printemps de son âge,
Sombreuil vient éperdue affronter le carnage :
« C'est mon père, dit-elle, arrêtez, inhumains ».
Elle tombe à leurs pieds, elle baise leurs mains;
Leurs mains teintes de sang! c'est peu; doublant d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,

Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier ;
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore ;
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment.
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère ;
Du milieu des bourreaux elle enlève son père ;
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux.
Jouis de ton triomphe, ô moderne Antigone !
Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis ;
Pour admirer ton cœur, tous les cœurs sont unis ;
Et ton zèle, à jamais cher aux partis contraires,
Est des enfans l'exemple et la gloire des pères.
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé !
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé !

Par le C. Le Gouvé.

SUR BOILEAU.

Il fut comme à la rime à la raison fidèle ;
J'aime et relis ses vers dictés par le bon goût :
Un poëte y trouve par-tout
Et son censeur et son modèle.

Par le C. Croiszetière.

LES ÉLYSÉES.

Est-il bien vrai, ma jeune amie,
Que dégagés tous deux des liens de la vie;
Nous nous réunirons pour ne plus nous quitter?
Mais savez-vous quelle patrie
Notre ame, un jour, doit habiter?
Et sur le choix d'un Élysée,
Si la bonté des Dieux daignait nous consulter,
Quel est l'heureux séjour choisi dans la pensée
Où vos goûts iraient vous porter?
Serait-ce sur ces bords dont le charme tranquille
A passé dans les vers d'Homère et de Virgile;
Où les esprits des bienheureux
Tout le jour s'en vont, deux à deux,
A l'ombre du même feuillage
Respirer l'air des mêmes cieux;
Sur les bords du même rivage
Tout admirer des mêmes yeux;
Et du même air de négligence
Se disant les mêmes fadeurs,
Sur des gazons toujours en fleurs
Promener la même indolence?
Le soir vient, et la même main
Vers le même lit que la veille
Conduit, par le même chemin,
Chaque ombre heureuse, qui sommeille
Jusqu'à l'heure où l'aube vermeille

Ramène pour le lendemain
Une félicité pareille.
Ce ciel toujours d'azur, ces bosquets toujours verds,
Finiraient, croyez-moi, par lasser votre vue;
A des plaisirs toujours offerts,
Sans en jouir on s'habitue,
Et le plus beau printemps doit son lustre aux hivers.
Les enfans d'Ossian, les guerriers Scandinaves,
Moins polis que les Grecs, plus fous, mais aussi braves,
Vont dans leur Élysée à de nouveaux combats.
Un vaste château d'or y reçoit leur courage;
Enfans, femmes, vieillards, tous ont soif de carnage,
Et le sang d'un vaincu leur offre des appas.
Là, le Barde s'élance au milieu des soldats,
Les bat, meurt, ressuscite, et va boire à la ronde,
A la santé d'Odin, dans un crâne ennemi.
Ah! nous n'environs point à Figal, à Morni,
L'épouvantable espoir où leur bonheur se fonde;
De leur félicité ne soyons point jaloux!
C'est déjà bien assez de se battre en ce monde;
Eh! que l'autre du moins ait des combats plus doux!
Parmi ces paradis dont l'espèce varie,
Il en est un sur-tout ouvert au musulman;
Celui qui respecta les dogmes du Koran,
Plein des feux du desir, même après cette vie,
Sur l'albâtre mouvant d'un sein de Circassie,
Va reposer son front dégagé du turban.
Je sens qu'en fuyant l'existence,
Il est assez doux de songer
Qu'on ne renonce point à toute jouissance;

Cet espoir à mourir pourrait encourager ;
Et si j'étais sultan, j'aimerais à me dire :
Je meurs. Mais cent beautés qui parent mon empire,
Mille esclaves, cet or, ce faste des palais,
Ces carreaux d'édredon, ces vases, ces sorbets,
Ce trône, ce sérail, l'encens que j'y respire ;
Tous ces biens me suivront ; mourons donc !... mais aussi,
Dans ce bel avenir où je vois cent maîtresses,
Mon cœur n'a pas l'espoir de trouver un ami ;
Ah ! reprends, Mahomet, tes frivoles largesses ;
Garde tes voluptés, ton sorbet, tes houris ;
Ces biens sont doux ! mais, que m'importe ?
Je ne veux point d'un paradis
Où Salomon peut être admis,
Quand Pylade reste à la porte.
Notre Élysée enfin doit être un lieu charmant ;
C'est le séjour de la volupté pure ;
Là, les heureux, par un secret penchant,
Suivent les loix que dicte la nature ;
Là, l'amitié jamais ne ment ;
Là, chaque époux est un amant
Qu'une amante suit ou devance ;
Chaque phrase est un sentiment ;
Chaque souhait, chaque espérance
Voit éclore une jouissance ;
Chaque fête, chaque plaisir
Est suivi d'un nouveau desir ;
Chaque moment de l'existence
Est un tableau du vrai bonheur,
Que l'ame recueille en silence

Et qui s'épure au fond du cœur;
Là, la jeunesse recommence;
La santé n'a jamais d'absence,
Et l'innocence est une fleur
Que la main du plaisir effeuille,
Et qui, par un charme enchanteur,
Renaît sous le doigt qui la cueille.
Si cette image vous séduit,
S'il est vrai qu'en quittant la vie
Nous puissions, quand la mort nous plonge dans sa nuit,
Voir se réaliser cette douce folie;
Ah! ne détruisez pas ce dogme consolant;
Rapprochons-nous plutôt de ce terme trop lent,
Et si, trompant notre croyance,
Les Dieux nous refusaient ce bonheur desiré,
Pendant toute notre existence,
Nous l'aurions du moins espéré;
Et n'est-ce rien que l'espérance!

Par le C. VINCENT CAMPENON.

VERS

*écrits sur le Livre d'heures de Mademoiselle ***.*

LORSQUE vous demandez au souverain des cieux
Qu'il accorde à vos vœux le bonheur de lui plaire,
Souvenez-vous d'un malheureux
Qui vous fait la même prière.

A CHARLES DESFOSSEZ,

Capitaine au Régiment de cavalerie d'Orléans, en lui donnant des bonbons.

1788.

Au plus aimable des friands,
Salut, et tendres complimens :
C'est Vert-Vert reproduit sous un autre plumage ;
Il en a tous les traits, le facile langage,
Le ton discret, et les goûts complaisans ;
Il est dévot jusques aux confitures,
Et si j'en crois mes conjectures,
D'un dortoir de quelque couvent
Il serait au besoin le zélé desservant.
Or, donc, pour le fêter en vrai fils de l'église,
D'un marron velouté,
Dans le sucre empâté,
Nous réveillons sa sainte convoitise;
Il pourra paraître indiscret
A ce fier enfant de Bellone,
Que sans respect pour son plumet,
Pour sa cocarde et sa dragonne,
Nous le traitions en perroquet,
Et même en perroquet de none.
Mais quand l'offense est si douce en effet,
Quel cœur dévot ne la pardonne?

Le texte de la loi sur ce point est précis :
« Quand l'offre d'un bonbon exquis,
» Constitue envers nous l'injure et le dommage,
» De tout chrétien, c'est le devoir parfait,
» Ce l'est aussi de tout esprit bien sage,
» De dévorer paisiblement l'outrage,
» Et de chérir encor la main qui nous l'a fait ».

Par feu CHABANON.

LE SOMMEIL DU JUGE.

A l'audience un jour dans un bailliage,
Un conseiller sur son siége ronflait.
Les avocats ayant fini leur verbiage,
Pour donner son avis le chef l'interpellait.
L'autre frottant ses yeux, répond à la demande :
Ma foi, tout bien considéré,
Qu'on le pende, messieurs; oui, messieurs, qu'on le pende.
— Y Pensez-vous, Ariste ? on plaide pour un pré.
Lors étendant ses bras à droite, à gauche :
— Faut-il tant de raison ? c'est un pré; qu'on le fauche.

Par le C. GOBET.

LA CHAUMIÈRE TRANSPORTÉE.

ANECDOTE FRANÇAISE,

TIRÉE DES MÉMOIRES DE S. SIMON.

D'UN trait singulier et nouveau
Saint-Simon nous fait la peinture :
Il peut servir de pendant au tableau
Que m'a fourni d'un romain l'aventure.

Le sieur de Charnacé, gentilhomme angevin,
Possédait un château dont la longue avenue,
Par le triste manoir d'un villageois voisin,
Dans sa direction était interrompue.
Cet objet, à ses yeux à toute heure présent,
Était pour lui sans cesse un chagrin renaissant.
Il n'eût, pour l'éloigner, plaint aucun sacrifice ;
Mais n'ayant, par son or, pu tenter le manant,
Force fut au seigneur d'employer l'artifice.
Le rustre était tailleur, habile en son métier.
On le mande au château, sous prétexte d'ouvrage,
Qu'il faut, sans déplacer, en hâte expédier.
Par mainte promesse on l'engage ;
Il sera bien payé, bien nourri, bien couché,
Même gratifié, par-dessus le marché.
Il accepte. Tandis qu'il coud en diligen[ce]
Le rusé châtelain, non moins diligem[ment]
De son hôte occupé déménage en silen[ce]

La chaumière et l'ameublement;
De chaque objet il note exactement
Les dimensions et la place,
Et transporte, à cent pas, le tout en un moment,
Sans en laisser la moindre trace.
On eût dit d'un enchantement.
Soudain, par une nuit de lune dépourvue,
On vous lâche mon homme à travers l'avenue.
Vingt fois il la parcourt, sans trouver sa maison;
Il croit avoir perdu le sens et la raison.
Toute la nuit se passe en cette inquiétude:
Le jour vient lentement, au gré de ses souhaits.
A peine pouvait-on distinguer les objets,
Qu'il croit appercevoir sa chère solitude.
Mais qui diable a si loin porté son bâtiment?
Pour son esprit troublé c'est un nouveau tourment.
Il court, sa clef en main, la tourne, ouvre la porte,
Entre, et retrouvant là chaque chose en son lieu,
Il a peur qu'à son tour Lucifer ne l'emporte.
« Non, dit-il en tremblant, ceci n'est point un jeu » !...
Il est persuadé que son mauvais génie,
Quelque sorcier, quelque lutin,
Se plut à lui jouer un tour aussi malin.
Mais grace à mainte raillerie,
Grace aux caquets officieux,
Le pauvre homme ouvre enfin les yeux,
Et reconnaît l'auteur de la sorcellerie.
Il enrage, il est furieux;
Dans son trop impuissant délire,
Il veut plaider; l'affaire fait du bruit;

Le prince même en est instruit :
Tout le monde ne fait qu'en rire.

Par le C. KERIVALANT.

A UNE DAME,

en lui envoyant les Œuvres de Frédéric, roi de Prusse.

CHARMANTE Eglé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire.
Législateurs, rois, héros, beaux-esprits,
Dans tous les temps vantèrent sa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire
Sauf en amour ; j'en excepte ce point.
Mais si jamais j'écrivais son histoire,
J'ajouterais qu'il ne vous connut point.

LA FORTUNE AUX MORTELS.

IMITATION D'OWEN.

MORTELS, contre mon pouvoir
Pourquoi tant d'injustes plaintes ?
Je donne aux riches les craintes ;
Je laisse aux pauvres l'espoir.

Par le C. LÉONCE SAINT-GÈNIEZ.

Qui règlent leurs penchans, leurs goûts et leurs humeurs?
Docte abbé, réponds-moi : la sage expérience
A depuis soixante ans raffermi ta science.
Cet air que respiraient les Déces, les Brutus,
Qui dans leurs cœurs brûlans nourrissait les vertus,
Souillé du souffle impur des cagots et des mimes,
Pourrait-il aujourd'hui n'enfanter que des crimes?
C'est le Gouvernement, les préjugés, les loix,
Qui de l'honneur à Rome ont étouffé la voix.
Oui : mais dans ces climats où règne la nature,
N'est-il plus de vertus qui bravent l'imposture?
Les Gracques, les Catons, ces esprits généreux,
Pourraient peut-être encore entrevoir des neveux;
Que dis-je? dans ces murs qu'opprime un culte avare,
Ils pourraient en trouver, même sous la tiare.
Ta mort, Ganganelli, réveille nos douleurs;
Tu revis dans l'airain, et sur-tout dans nos cœurs;
L'Anglais cherche ta cendre, et de ses pleurs l'inonde :
Un grand homme est l'ami, le citoyen du monde.

Par le C. Désorgues.

VERS

mis au bas du portrait de Mademoiselle Sophie Arnoule.

Son esprit, ses talens ont illustré son nom.
Elle a su tout charmer jusqu'à la jalousie;
Alcibiade en elle eût cru voir Aspasie,
Maurice Lecouvreur et Gourville Ninon.

Par feu Chamfort.

TRADUCTION

de la cinquième Elégie du troisième livre de Tibulle.

Les fontaines de l'Etrurie
Dont le souffle est si redouté,
Dans les jours brûlans de l'été
Appellent sur leurs bords ta présence chérie.
Quand l'aimable printemps descendra parmi nous,
Aux ondes de Baïa, donne la préférence :
Mais sur moi Proserpine étend déjà ses coups.
Déesse ! d'un jeune homme épargne l'innocence !
Je n'ai point, aux mortels profanes, curieux,
Révélé tes sacrés mystères ;
Au pied de tes autels, de sacriléges feux
Je n'ai point allumé la flamme ;
J'ai toujours honoré les Dieux ;
Nul remords ne trouble mon ame ;
Et la main tardive du temps
N'a point à mes cheveux mêlé de cheveux blancs.
Vous le savez, j'ai reçu la naissance
Le jour que deux consuls frappés du même sort,
L'un et l'autre ont reçu la mort.
Pourquoi me moissonner, quand mon printemps commence?
Grace, Dieux des enfers ! de votre cruauté
Daignez suspendre la sentence ;
Pour me faire connaître et l'onde du Léthé
Et ce dernier séjour des ombres habité,

Attendez que mon front et se ride et s'affaisse;
Que je conte aux enfans le temps de ma jeunesse ;
Que la fièvre s'éteigne en mon sang enflammé ;
Par la douce convalescence
Que je me sente ranimé.
O Naïade! que ta puissance
Epanchant de faciles eaux,
Nous inspire des vers nouveaux!

Vivez, vivez heureux sans oublier Tibulle ;
Vivez, soit qu'il respire, ou qu'il doive mourir.
A mes mânes, du moins, Amis, daignez offrir
Un espoir qui doit plaire à mon esprit crédule ;
Et d'une brebis noire honorant mon destin,
Faites couler des flots, et de lait, et de vin.

Par le C. DOIGNY.

ÉPIGRAMME.

Depuis deux jours, faute de numéraire,
Certain gascon était à jeûn....
— Quoi! sur quatre repas n'en pas attraper un,
Et c'était un gascon ?... l'on ne vous croira guère.
— Lecteur, écoute jusqu'au bout :
Le cadédis, pour se tirer d'affaire,
Avait bien fait tout ce que l'on peut faire,
Mais son accent l'avait trahi par-tout.

Par le C. H. VERNERY.

LE BOIS DE LESTRELLES.

ROMANCE.

A quoi tient votre destinée,
Cœurs liés par des nœuds d'amour ?
Une seule heure infortunée
Peut vous séparer sans retour.
S'il en faut croire un vieil adage,
Il est un Dieu pour les enfans :
A la foi du Dieu des amans
Je me livrerais davantage.

Enfin après deux ans d'absence,
Après un long siècle d'ennuis,
Le jeune Herman, la jeune Hortense
Vont être pour jamais unis.
A Fréjus l'hymen se prépare :
Fréjus d'Hortense est le séjour.
Herman veut franchir dans un jour
L'intervalle qui les sépare.

De Nice, au lever de l'aurore,
Il part tout brûlant de desirs.
Il est nuit. Celle qu'il adore
L'appelle en vain par ses soupirs.

Le lendemain autres alarmes :
Le jour baisse ; Herman ne vient pas.
Hortense murmure tout bas ;
La pudeur a voilé ses larmes.

Cependant témoin de sa peine,
Et voulant calmer tant d'ennui,
Claire, dans une vaste plaine,
Guide ses pas vers son ami.
Elles sont au mont de Lestrelles ;
Mont que couvre un bois dangereux.
Tout-à-coup d'un repaire affreux
Trois brigands s'offrent devant elles.

Claire, interdite et sans courage,
Tombe au pouvoir d'un ravisseur.
Hortense, en un combat s'engage,
Son désespoir fait sa valeur.
Un jeune homme que rien ne touche
Est prêt à lui percer le sein.
Elle voit le fer inhumain :
Le nom d'Herman sort de sa bouche.

Le jeune homme à l'instant s'élance
Sur les assassins furieux;
Le sort couronne sa vaillance,
La mort les a frappés tous deux.
Claire est libre ; Hortense affaiblie
Tombe aux pieds de l'heureux brigand.

Il se nomme : Dieux ! c'est Herman,
Herman qui menaçait sa vie.

Ce fer, cet habit ; tout l'accuse.
Il dit un mot ; tout s'éclaircit.
Herman n'a pas besoin d'excuse ;
A son courage on applaudit.
Des assassins triste victime,
La ruse vint le délivrer ;
S'il n'eût feint de le partager,
Eussent-ils expié leur crime ?

Les baisers se mêlent aux larmes.
Vous, qu'intéresse leur amour ;
Cœurs tendres, soyez sans alarmes,
A Fréjus ils sont de retour.
On les unit. Amans et Belles
Qu'un doux hymen doit engager,
S'il vous faut aussi voyager,
Évitez le bois de Lestrelles.

Par le C. Lablée.

SUR UN CONTEUR.

Ce bavard tout chargé d'histoire
Me fait maudire à tout moment
Le malheur de son jugement
Et le bonheur de sa mémoire.

LA VIE ET LA MORT.

COUPLET PHILOSOPHIQUE.

JE vois et je suis peu frappé
D'un parti qu'à bon droit je fronde,
L'époux trahi, l'amant trompé
Se presser de quitter ce monde.
A quoi bon si-tôt recourir
A ce moyen fort beau, peut-être?
Un vivant peut toujours mourir,
Un mort ne peut jamais renaître.

Mon médecin me promet fort
Que, par une vertu suprême,
Le remède qu'il cherche encore,
Fera revenir un mort même.
Ah! puisse-t-il le découvrir,
Avant qu'il soit trop tard peut-être!
Il sait si bien faire mourir,
Quand saura-t-il faire renaître?

Aux bords du Gange, un autre fou
M'a débité bien autre chose;
Et la mort, si j'en crois Vitznou,
N'est rien qu'une métamorphose.
Que ne peut-on me convertir
A ce dieu, trop menteur peut-être!
Ce serait un jeu de mourir,
Si l'on voyait quelqu'un renaître!

Par le C. C. J. L. D.

DESCRIPTION DE LA HOLLANDE.

Fragment du sixième chant d'un poëme sur la NAVIGATION.

O marais du Batave ! ô bords long-temps sauvages !
Qui changea vos destins ? quel Dieu vint sur vos plages
De la mer mugissante enchaîner les fureurs ?
Quel art d'un sol impur dissipa les vapeurs,
Et, de mille canaux affermissant la rive,
Fit circuler leur onde épurée et captive ?
Qui remplit ces déserts d'un peuple courageux ?
Qui creusa ces bassins, et, d'un limon fangeux
Où le roseau stérile osait à peine éclore,
Fit des ports à Neptune et des jardins à Flore ?
Art des Navigateurs ! Prothée ingénieux !
Seul, sous des traits divers, tu fécondes ces lieux !
C'est toi qui vas chercher, aux bornes de la terre,
Des travaux nourriciers l'aliment salutaire ;
Ta main fournit le fer au soc agriculteur ;
Le sucre, au loin jauni sous l'ardent équateur,
Transporté par tes soins sur ces rives humides,
S'épure et se blanchit dans des flammes liquides.
Etrangère autrefois dans ces champs imparfaits,
Cérès, à leurs moissons reconnaît tes bienfaits.
Le sol même y naquit de ta riche industrie :
Le Batave te doit ses vertus, sa patrie ;
Et ton puissant génie, en fondant ses remparts,
Y créa la nature et la soumit aux arts.

Il craint peu le naufrage ; en fendant l'ondé amère,
Achille voyageait sur le sein de sa mère.
Le char est déjà loin. Mais ses gestes, ses yeux
Répètent ses regrets, redisent ses adieux ;
Au rivage attaché, sur sa croupe docile,
Le Centaure se dresse, et regarde immobile,
Tant qu'il croit voir encor sur l'humide élément
Du char, qu'il ne voit plus, un vestige écumant,
Tant qu'un dernier sillon en conserve la trace,
Et n'a point disparu sous le flot qui l'efface.

Aux bords thessaliens Achille était aimé ;
De son départ le bruït à peine est-il semé,
Les bords heureux, qu'avait embellis sa présence,
Languissent attristés de sa soudaine absence.
Tempé de ses vallons perd l'éclat verdoyant ;
L'onde du Sperchius gémit en s'enfuyant ;
Pholoé, dont souvent il égaya l'ombrage,
De ses forêts en deuil rembrunit le feuillage,
De ses premiers exploits confident orgueilleux,
Le sombre Othrys élève un front plus sourcilleux ;
Echo du vieux Chiron fuit la grotte muette ;
Les Faunes, dont Achille inspirait la musette,
N'entendent plus ses chants, ont oublié les leurs,
Et dans son lit désert, plus d'une Nymphe en pleurs,
Qui s'était au héros en secret destinée,
Voit s'envoler l'espoir d'un superbe hyménée.

Par le C. LUCE DE LANCIVAL.

AU TRADUCTEUR EN VERS

DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

SAINTANGE, il est puni ce louche et dur cyclope
Qui forgea contre vous dans son antre odieux
Un hémistiche injurieux
Que déjà la rouille enveloppe.
Quelle vengeance que vos vers !
Ovide, qui jadis se plut à reproduire
Des belles et des dieux les changemens divers,
Semble sous votre nom lui-même se traduire.
Ensemble désormais nous allons vous nommer :
Seulement en un point l'un de l'autre diffère.
L'ovide des Romains fut maitre en l'art d'aimer ;
L'Ovide des Français est maître en l'art de plaire.

RÉPONSE.

TOUT est mal, tout est bien : Zoïle (1) a l'art de nuire ;
Et pour vous l'art des vers est celui de séduire.
Je dois lui pardonner ses sarcasmes amers ;
Il m'a loué par sa satire :
Elle m'honore, elle m'attire,
Et vos éloges et vos vers.
Je ne suis point Ovide, et n'ai point le travers

(1) Nom grec, dont l'équivalent en français est Gilbert. (*Note de l'auteur.*)

De vouloir que nos noms soient comparés ensemble :
Mais les Tibulles d'aujourd'hui
En vers charmans m'écrivent comme à lui ;
Et voilà le seul point par où je lui ressemble.

Par le C. DESAINTANGE.

A MADAME C.....

DÉCLARATION INDIRECTE.

CERTAIN fripon, sûr de gagner au jeu,
N'a pas long-temps m'avait fait la gageure
Qu'en prose ou vers, de l'amour la plus pure,
Point n'oserais te faire un doux aveu ;
Il a gagné, car si-tôt que m'apprête
A te parler, timidité m'arrête ;
Il a gagné !.... S'il gageait aujourd'hui
Qu'amour pour toi ne brûle pas mon ame,
Ou que le temps en éteindra la flâme,
Bien serais sûr d'être quitte envers lui !

Par le C. FABIEN PILLET.

LE SINGE ET LE PERROQUET.

FABLE.

On montrait à la foire un Singe qui parlait.
J'entends déjà d'ici s'écrier maint critique,
Dites donc, qui gesticulait;
Ou c'était, soyez véridique,
Pour berner les badauds, un homme qu'on montrait.
Non, c'était un Singe, vous dis-je.
Vous apprendrez bientôt d'où venait le prestige;
Qu'il vous suffise de savoir
Que tout Paris courait le voir.
Comme il semblait remplir parfaitement son rôle,
Maint philosophe triomphait:
« Avoir de nos pareils le geste et la parole,
» N'est-ce pas être homme parfait?
» A quoi bon se creuser la tête
» Pour admettre chez nous une ame, un pur esprit
» Qui nous distingue de la bête?
» Cet animal parle, il suffit.
» Comme nous de tout point le Singe marche, agit;
» Il ne lui manquait que la langue;
» Celui-ci nettement articule des mots
» Qui prouvent qu'au besoin, tant ils sont à propos,
» Il pourrait faire une harangue.
» Donc, entre l'homme et lui, quoi qu'en disent les sots,
» Qui nous parlent d'esprit, d'ame, d'intelligence,

» Tous êtres dont, au fond, pas un n'a le secret,
» Il n'est aucune différence ».
Mais les sots dans cette occurrence
N'étaient pas ceux que l'on pensait.
Derrière le magot était un Perroquet,
Que cachait une simple toile
Et qu'osa découvrir un manant indiscret,
En montant sur la scène et déchirant ce voile.
Le Singe incontinent se tait;
Ou plutôt mettant fin à sa brillante histoire,
D'un pareil truchement l'artifice notoire
Fit voir qu'il n'avait pas cessé d'être muet.
De honte aussi se tut le stupide auditoire,
Hormis nos sages prétendus :
(Quoique mille fois confondus,
Ces Messieurs sont vraiment trop pleins de vaine gloire
Pour jamais s'avouer vaincus).
Du Perroquet alors exaltant le langage,
Les voilà qui soudain, pour ce seul avantage,
A l'homme sans pudeur, prétendent l'égaler,
Comme si, dit Buffon, *jaser était parler*.

Je connais maint jaseur qui prend le nom de sage,
Tout exprès pour le ravaler
En dégradant du ciel le plus parfait ouvrage,
La raison : ces gens-là n'en font aucun usage.
Messieurs, au Perroquet, qui jase sans parler,
Permis à vous de ressembler.

En poésie, en éloquence,

Où pourtant aujourd'hui chacun croit exceller,
Combien de Perroquets compte aujourd'hui la France!

Par le C. L. AUBERT.

L'AVEU INVOLONTAIRE.

De l'hymen avec toi, ma Belle,
Je n'eusse pas subi les lois,
Disait Georges Dandin à sa femme Isabelle,
Si, jusqu'au mariage à mes vœux moins cruelle,
Tu m'eusses d'un époux accordé tous les droits.
Oh! je n'avais garde, dit-elle,
On ne me trompe pas deux fois.

Par le C. GOBET.

VERS

écrits sur le Recueil d'Epitaphes de feu LAPLACE.

Lisant ton recueil funéraire,
Laplace, il n'est pas de lecteur
Qui ne s'écrie avec colère:
Quand dira-t-on, ci-gît l'auteur?

Par le C. PALISSOT.

LES AMOURS DE PARIS.

CHANSON.

Si d'un nouveau Turcaret
La jeune épouse vous plait,
De Monsieur avec adresse
Vantez la table et le vin :
Avec Madame demain
A la toilette il vous laisse.
O les époux bien appris,
Que les époux de Paris !

Deux rivaux aiment Doris,
L'heureux Sainville a le prix;
Mais la guerre au loin l'appelle :
Il court présenter Merval,
Et d'un accord très-loyal
Lui lègue, en partant, sa belle.
O les amans bien appris,
Que les amans de Paris !

On dit que Glycère a pris
Par régime deux amis ;
Mais c'est une destinée :
Jamais ils n'ont pu se voir.
Elle donne à l'un le soir,
A l'autre la matinée.
O le sexe bien appris,
Que le sexe de Paris !

Par le G. C. J. L. D.

STANCES

IMITÉES D'HORACE.

Le printemps ranime à sa voix
Des zéphyrs les molles haleines;
Le gazon verdit dans les plaines,
Et le feuillage dans les bois.

L'onde, cessant d'être captive,
Suit les caprices de son cours;
Et dans ses sinueux détours
Murmure en caressant la rive.

A leurs voix mariant des chœurs,
Les Graces, les Nymphes légères
Forment des danses bocagères
Sur le tapis naissant des fleurs.

Loin l'austère philosophie
Qui veut remplir tous nos instans;
Dérobons à la faulx du Temps
Les jours d'une aimable folie.

L'aquilon cède au doux zéphyr,
Le printemps à l'été fait place;
L'automne arrive, et sur sa trace
L'hiver se presse d'accourir.

Guidant les heures enchaînées
Le roi des astres et du jour,

— Fort bien, Monsieur ! et d'une femme
Ainsi vous respectez l'honneur !
Quoi, cette nuit !.... c'est une horreur !
Vous rêviez donc ! — Pardon, Madame !
J'oubliais.... Mais vous l'avez dit :
Oui, cruelle, ce vain récit
De mon dernier rêve est l'histoire.
Mon triomphe eut un court éclat ;
Avec l'ombre a passé ma gloire ;
Je n'ai gardé de ma victoire
Que les fatigues du combat.
Jouissez bien de votre ouvrage !
Oh ! qu'avec dépit j'envisage
Votre air calme, votre fraicheur,
Tandis qu'errant sur mon visage
Votre œil insulte à ma pâleur !
Vous, dont l'amour fut un mensonge
Qui finit avec mon sommeil :
Par qui je fus heureux en songe,
Et malheureux à mon réveil :
Dont la cruelle et douce image
Me tourmente et me plaît sans fruit :
De grace, soyez donc plus sage !
Au nom du repos qui me fuit,
Un peu moins aimez-moi la nuit,
Et le jour un peu davantage.

Par le C. Deguerle.

LES ENFANS DANS UN VERGER.

FABLE.

QUE la littérature est une belle chose !
Un novice à quinze ans brûle de s'y livrer :
Dans les bosquets du Pinde il ne voit que la rose ;
Mais l'épine à ses yeux va bientôt s'y montrer.
Que dira-t-il, voyant les haines, les querelles,
Les injustices mutuelles
De tous ces demi-dieux prompts à se déchirer ?
Le pauvre enfant venait pour chérir ses modèles,
A peine pourra-t-il, hélas ! les admirer.
Et l'épigramme et la satire
De leurs cris odieux font gémir l'Hélicon.
Toujours on cherche à faire rire,
Jamais à venger la raison.
En ridicule on tourne jusqu'au nom
Du rival qu'on voudrait proscrire :
Et dans la rage de médire,
Doucement on décoche en conversation
Le trait qu'on n'oserait écrire.
De ces combats quel est le fruit ?
Tandis qu'on y dispute une indigne victoire,
Le temps s'enfuit,
Le talent s'use ; on a beaucoup produit
Pour l'humeur et rien pour la gloire.
Fuyons, fuyons l'abus de ces dons précieux !....

Mais tout prédicateur est bientôt ennuyeux :
Je vois bâiller déjà mon honnête auditoire.
Çà ! pour le réveiller racontons une histoire :
Elle sera courte.... tant mieux !

D'enfans une bande joyeuse
Se promenait près d'un verger.
Quel plaisir de le fourrager !
Mais l'attaque était périlleuse.
Un fossé profond à franchir,
Puis une haie avec art enlacée,
Par-tout d'épines hérissée....
Long-temps la place eut pu tenir.
Le maître généreux vient leur ouvrir la porte.
« Entrez, dit-il ; et que chacun emporte
» Autant de fleurs, de fruits, qu'il en pourra cueillir ».
A ces mots, on eut vu la bouillante cohorte
S'élancer et courir,
Aller et revenir,
Et chercher et ravir....
L'abeille est moins diligente,
Moins avide est la fourmi.
Ici l'enfant adroit, sur la branche affermi,
Courbe d'un haut poirier la cime frémissante.
Cet autre, moins agile, au pied d'un arbrisseau
Exerce le droit de conquête.
Le plus faible de tous, dans un coin du tableau
De quelques fleurs orne en riant sa tête.
Tous sont contens. Mais quel fléau
Trouble soudain une aussi belle fête.

Ce démon, qui jadis aux tentes d'Agramant
Vint, par l'ordre du ciel, exciter la tempête,
La Discorde farouche, aux forfaits toujours prête,
Dans le verger paisible entre furtivement.
Quel délire ! chacun oublie
Le soin d'accroitre son butin,
Et, d'un œil qu'attriste l'envie,
Convoite celui du voisin.
L'un regrette la fleur qu'il a tant dédaignée,
L'autre un fruit que vingt fois il aurait pu cueillir.
Et cet autre a l'ame indignée
De voir que, du bon goût s'écartant à plaisir,
On choisisse le fruit qu'il n'a pas su choisir.
Un prétexte léger commence la querelle;
On s'injurie, on s'attaque, on se mêle.
On donne, on reçoit mille coups.
On foule aux pieds les fleurs; à la tête on se lance
Ces fruits dont on est si jaloux :
Ces fruits si précieux, si doux,
Sont en traits meurtriers changés par la vengeance.
Du désordre averti le maître arrive enfin.
Contre ces garnemens il éclate en reproches.
Chacun de s'esquiver soudain
De plus d'une blessure emportant le chagrin,
Et, qui pis est, n'ayant rien dans ses poches.
Ah ! de cette leçon.... Mais j'entends les censeurs
Crier : Ton histoire nous lasse;
De ces mauvais sujets qu'importent les fureurs ?
Moins de sévérité, de grace !
Vous ne savez donc pas les noms de mes acteurs ?

Le maître est Apollon, le verger le Parnasse;
Et les enfans sont les Auteurs.

Par le C. EUSÈBE SALVERTE.

LES CURIEUX.

IL est des gens qu'on rencontre par-tout,
Courant Paris de l'un à l'autre bout;
Dont la figure au peuple est familière,
Comme une affiche ou quelque enseigne à bière;
Toujours oisifs, et parmi tant d'acteurs,
Tout leur emploi c'est d'être spectateurs:
Avoir des yeux est leur unique affaire;
Ils ne font rien de ce que l'on doit faire,
Ne savent rien de ce qu'on doit savoir;
Mais ils ont vu tout ce que l'on peut voir.

LES TROIS AVEUGLES.

THÉMIS, la Fortune et l'Amour
Sont tous les trois privés de la lumière,
Et sur ce terrestre séjour
Les deux derniers conduisent la première.

Par feu THIERRIAT.

LES PROGRÈS DE L'AMOUR.

ROMANCE.

Air : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie.*

DANS nos bosquets chanter l'indifférence
Faisait, hélas! le charme de mes jours;
Mais quand je vis l'adorable Clémence,
Ma voix ne sut chanter que les amours.

Clémence inspire une vive tendresse,
De ses beaux yeux on connaît le pouvoir....
Son doux sourire excita mon ivresse,
Soudain ma voix osa chanter l'espoir.

Sur une bouche à l'haleine de rose,
Un doux baiser couronna mon desir;
Depuis ce jour les vers que je compose
Sont pour ma belle et chantent le plaisir.

Bientôt Clémence a senti dans son ame
Du tendre Amour le trait toujours vainqueu
Elle a rendu ce baiser plein de flâme,
Et cette fois je chante le bonheur.

ENVOI.

Allez, mes vers, allez près de Clémence,
Et peignez-lui mes feux tou
Si mes rivaux osaient en m
Offrir leurs vœux, rappelez

Pa

SUR LA MANIE DE PARAITRE JEUNE

PLUS d'un vieillard s'efforce en vain
De rajeunir ses sens et son visage;
Eson, Titon eurent cet avantage,
On l'a dit, mais le fait est encore incertain.
Comme l'astre du jour l'homme sur son déclin
N'offre plus qu'une faible image
Des rayons dont l'éclat parait son front divin.
La vie, hélas! est un voyage.
On part toujours de grand matin;
A midi survient un orage,
Le vent des passions nous ballotte en chemin,
Mais le cocher qui nous mène grand train,
Nous fait le soir arriver au passage
Où Caron dans sa barque attend le genre humain.
Dissimuler alors son âge
Et quitter le bâton qu'on tenait à la main
Au moment de passer sur un autre rivage,
C'est être bien plus fou que sage.

Par le C. CROISZETIÈRE.

ÉPITRE

A MON SANS-CULOTTE.

Nous voilà donc, Brutus, dans mon petit manoir,
Face à face, toujours condamnés à nous voir.
De nos titres, ici, que fait la différence?
Vous, garde, moi gardé; tous les deux quand j'y pense,
Nous n'en sommes pas moins sous les mêmes verroux,
Et peut-être un peu las, vous de moi, moi de vous.

Trois mois sont écoulés, depuis que dans ma chambre,
Un homme dégoûtant des meurtres de septembre,
Avec quatre estafiers vint, au nom de la loi,
M'ordonner les arrêts, sans me dire pourquoi,
Et laissa sur ma table, avec son noir paraphe,
Un verbal fourmillant de fautes d'orthographe;
Il vous fit mon geolier; et, pour vous recevoir,
J'arrangeai de mon mieux ce lit où chaque soir
Vous dormez d'un seul œil, tandis que l'autre veille,
Et que votre suspect tranquillement sommeille.

Prompt à me tutoyer, le lendemain, mon cher,
Vous fites l'insolent, et moi, je fis le fier;
Libre dans ma prison, dédaignant de me plaindre,
Et ne vous faisant pas le plaisir de vous craindre,
Sans vous dire un seul mot, je passai quatre jours.
Le besoin de parler apprivoisa mon ours,
Et depuis le trouvant moins rogue et plus traitable,
Je t'ai fait bonne mine, et t'ai fait mettre à table.

Mon dîner, je le sais, est un dîner frugal;
Mais c'est ta faute aussi, pourquoi choisir si mal?
Et, parmi tant de gens qu'aujourd'hui l'on décrète,
De quoi t'avises-tu de garder un poète?
Un *corset*, chaque jour est le prix de tes soins.
Tel qui meurt pour l'Etat, en reçoit beaucoup moins:
C'est juste; le guerrier n'expose que sa vie,
Et l'argent, l'argent seul peut payer l'infamie.
Cependant, jusqu'ici content de ta douceur,
Je ne t'ai point lassé de ma mauvaise humeur.
Puisque je suis suspect, il faut bien qu'on me garde:
Autant vaut toi qu'un autre; et quand je te regarde,
Je crois que tu serois fâché de bonne-foi
Que l'on vînt par ma mort supprimer ton emploi.
J'ai, sans la mériter, éprouvé l'infortune.
Tu n'en es pas la cause, ainsi plus de rancune;
Et puisque te voilà, sur mon grabat assis,
Enfumant de tabac mon modeste logis,
Il me prend fantaisie aujourd'hui de t'écrire,
A toi qui parles mal, et qui ne sais pas lire.
Tu ne t'en doutes pas: n'importe, de nous d'eux
Voyons lequel sait être et libre et plus heureux.
« Comment! t'écrirais-tu si tu pouvais m'entendre;
» Au sort d'un sans-culotte osez-vous bien prétendre,
» Vous suspect, royaliste, accusé, prisonnier,
» Qui de vos jours peut-être avez vu le dernier»?
— Doucement, cher Brutus; ce torrent d'épithètes
Sent un peu l'orateur formé par les gazettes.
Je puis mourir, dis-tu? ne le savais-je pas?
Et qu'est-ce donc enfin que ce sanglant trépas?

Une porte de plus pour sortir de la vie :
Voilà tout. Eh! dis-moi, la fièvre, la phthisie,
L'amour, le point d'honneur, les plaisirs, le canon,
Et la tuile qui pend au toit d'une maison,
Tous ces coups imprévus que le hasard amène
Ne menacent-ils pas et ma vie et la tienne ?
Quand tu sables mon vin, je vois de loin le jour,
Où la goutte viendra t'enchaîner à son tour.
Je vois tes reins chargés d'une craie épaissie,
Le funeste caillou déchirant ta vessie,
Et l'affreux lithotome, encor plus dangereux,
Te portant par la brèche un secours douloureux.
Voyons tes yeux : le sang en grossit chaque veine ;
Sur son pivot trop court, ta tête tourne à peine :
C'est une apoplexie, hélas! que je prévoi ;
Etouffé, foudroyé, tu mourras avec moi.
Mais qu'importe ? demain me fut-elle ravie,
C'est l'emploi qu'on en fait qui prolonge la vie.
Hâtons-nous, me dirais-je, et jouissons encor :
Ne cessons pas de vivre avant que d'être mort.
Il est dans les dangers et dans la solitude,
Deux grands consolateurs ; le courage et l'étude.
L'une adoucit le poids et l'ennui de mes fers,
L'autre pourra sauver ces jours qui te sont chers.
Si je puis, d'un instant, prévoir l'arrêt funeste,
De ma bourse, en fuyant, je t'offrirai le reste :
Alors, mon cher Brutus, faites le scrupuleux,
Et des débris d'un siége armant un bras nerveux,
J'assomme l'alguazil pour sauver la victime.
J'en aurai du regret, mais je le puis sans crime ;

Epargnez-m'en la peine, et si vous m'y forcez,
Songez qu'avant les miens vos jours sont menacés:
Tous deux, en attendant, jouissons de la vie.
Qui de nous deux est libre? est-ce toi, je te prie?
Toi qui, dès le matin, contraint de t'éveiller,
Te lèves en bâillant, pour me voir travailler!
Toi qui, le long du jour, sifflant des ariettes,
Ou d'un Homère grec feuilletant les vignettes,
Achètes tristement par sept heures d'ennui,
Le brouet qu'à ma muse on apporte à midi;
Et qui, le soir venu, plus vigilant encore
Pour guetter une rime, attends souvent l'aurore!
Non, non, tu n'es point libre; et c'est moi qui le suis.
Je ne puis pas sortir; mais ce serait bien pis
Si j'étais aux arrêts condamné par la goutte;
J'ai la douleur de moins, et c'est beaucoup sans doute.
Mon esprit libre encor parcourt tout l'univers,
Interroge, à mon gré, tous les êtres divers,
Remonte vers le temps, dans l'avenir s'élance,
Ou sur soi-même enfin se replie en silence.
Et ces filles du Ciel dont je subis la loi?
Ce démon bienfaisant, le vois-tu près de moi?
Ma muse, la vois-tu qui m'éveille et m'embrase?
C'est elle qui me plonge en une heureuse extase;
Et me fait oublier si, dans votre univers,
Il est pour les talens une mort et des fers.
Par vous, nymphes du Pinde, ô chastes Piérides,
Mes instans embellis s'écoulent plus rapides;
Vous me rendez plus chers ces jours qu'on a proscrits.
Rassemblant près de moi vos heureux favoris,

De ces hôtes charmans vous peuplez ma retraite.
L'enfer devient moins sombre aux accords du poète :
Ils chantent; et par eux mon génie excité
S'élance et croit saisir son immortalité.
Mais que fais-je ? où m'emporte un burlesque délire ?
J'ai déclamé ces vers que ma muse m'inspire ;
Et mon garde, à mes cris, s'éveille plein d'effroi.
Pardon, mon cher Brutus, je dormais comme toi.
Tu vois ; près de Rousseau, d'Horace, de Voltaire,
On n'est point malheureux, on n'est point solitaire.
Regarde autour de moi tous ces amis rangés :
Ce sage raffermit mes esprits affligés ;
Ce chantre des plaisirs près de moi les rappelle,
Des leçons du Portique interprète fidelle,
Horace en vers concis, fait parler la raison ;
Il prêche, j'en conviens, la modération ;
Les sages de nos jours ont proscrit ces maximes,
C'est pour les décrier que je les mets en rimes :
Je cause avec ces morts ; je t'oublie, et Brutus,
Dans mon réduit muet, n'est qu'un meuble de plus ;
Sur ma tête innocente, en vain gronde l'orage :
Il n'est de liberté, de paix, que pour le sage.
Mes livres, un cœur pur, un front toujours serein,
Voilà ma seule égide en ce siècle d'airain.
Une seconde fois à leur bûcher impie
Les sots voudraient livrer les travaux du génie ;
Ces farouches Omars placent la liberté
Sur un autel de fer qu'ils ont ensanglanté.
Pour eux cette déesse est un monstre livide
Prodigue de trésors, et de carnage avide,

Doutant des vertus même, et, comme les tyrans,
Dans ses soupçons jaloux dévorant ses enfans,
Elle a brisé le sceptre et règne par les armes.
Sa lâche cruauté nous défend jusqu'aux larmes,
Poursuit sous les lauriers les enfans d'Apollon,
Et par un culte impie outrage la raison.
Ah! l'on ne reconnaît, à ce portrait barbare,
Qu'un génie échappé des antres du Tartare.
Non, non, ce n'est point-là cette fille des cieux
Qu'on apprend à chérir quand on la connaît mieux.
La liberté, des arts auguste protectrice,
Pour faire des heureux, règne par la justice.
Formidable aux puissans, indulgente aux petits,
Elle reste immobile entre tous les partis,
Et respecte, sans craindre une plume insensée,
Dans l'homme courageux le droit de la pensée;
Elle chérit la paix, protège la vertu,
Sur tout ambitieux tient le fer suspendu;
Brise ces dieux mortels qui veulent des victimes;
Et n'absout point les rois en surpassant leurs crimes.
Voilà ma déité, celle de l'âge d'or:
Je la chantais déjà, tu l'ignorais encor.
Athènes, Sparte, Rome, et dix siècles de gloire,
Des noms de ses vengeurs ont rempli ma mémoire.
Jeune, je tressaillais à ces noms si fameux,
Et d'être né trop tard je me plaignais aux Dieux.
Au milieu des Romains j'ai passé mon enfance:
Je bégayais leur langue et chantais leur vaillance.
En comptant sur ses doigts, ma Minerve sans art
Choisissait dans Boudot l'épithète au hasard;

Et mariant trois fois le spondée au dactyle,
Surchargeait d'un vain mot les centons de Virgile.
Pour célébrer Caton, Régulus, Décius,
J'amplifiais encor le pompeux Livius;
Et pendant tout un an l'orateur consulaire,
Dans son livre encadré d'un verbeux commentaire,
M'enseigna ce grand art d'entraîner les esprits
Qu'exercent tant de gens qui ne l'ont point appris.
Toi qui parles au club avec tant d'assurance,
Mon Brutus, connais-tu les loix de l'éloquence,
Et l'exorde, et la preuve, et la péroraison?
Connais-tu seulement ce qu'a fait ton patron?
— Oui, sans doute, on t'a dit qu'il fut un régicide.
— Fort bien; mais ton ami, ton collègue Aristide,
Crois-tu qu'il imitât ce philosophe grec,
Qui, par sa propre voix, se déclara suspect?
Oracle ténébreux que tu crois sur parole,
Dans un antre sanglant ton maître tient école.
Exempt de préjugés, il ne croit point aux Dieux:
La tourbe des humains n'est rien devant ses yeux.
L'intérêt de ce monde est la règle première:
La mort détruit la forme et non pas la matière;
L'ame n'est qu'un vain souffle éteint avec le corps.
Que par le meurtre un champ soit engraissé de morts,
Le limon qui pensait, en chou se modifie;
Et l'un vaut l'autre, aux yeux de la philosophie.
A ce degré sublime une fois parvenu,
On nie également le vice et la vertu;
Et tu peux deviner si ton sage moderne
Se tue à rendre heureux les hommes qu'il gouverne.

Quand sur ce vil atôme il fait quelques essais,
C'est pour réaliser des rêves qu'il a faits.

Mais toi, pauvre Brutus, qu'un père misérable
Destina dès l'enfance à chausser ton semblable,
De quoi t'avises-tu d'écouter ce rêveur,
Dont l'affreuse morale a corrompu ton cœur?
Tu raisonnes déjà sur Dieu comme ton maître,
Et sans un bon décret, tu l'allais méconnaître.

Ah! crois-moi, s'il le faut, chérissons des erreurs
Qui font notre espérance et nous rendent meilleurs;
Laisse au sophiste ingrat le triste privilège,
De blasphémer en vain le Dieu qui nous protège,
De sécher dans tes yeux les pleurs de la pitié,
Et voir couler le sang sans en être effrayé.
Quel plaisir goûtes-tu depuis que ta folie,
Complice des méchans à leur crime t'allie?
Importuné des pleurs que tu ne peux tarir,
Tu frémis des complots que tu crois découvrir;
Et tu cours, comme un sot, ruinant ta boutique,
Au lieu de la chausser, dénoncer ta pratique.
Ta maîtresse te fuit, et tes amis affreux
Etendront jusqu'à toi leurs soupçons dangereux.

Et moi, proscrit, et moi, Brutus, je puis encore
Compter de vrais amis que leur courage honore.
Ici, dans ma prison l'amitié veut voler:
Pour moi, chez nos tyrans, ses pleurs osent couler;
Elle assiége, le jour, leurs horribles demeures,
Et la nuit, sur leur seuil, la voit compter ses heures.
Ah! tu ne connais pas ce bien délicieux,
Ce bonheur d'être aimé quand on est malheureux.

Je te plains ; je rends grace à mon destin contraire.
Ai-je pu trop payer une épreuve si chère ?
Dans ton petit orgueil tu peux être flatté
D'être dans ta commune un homme redouté,
De te croire l'appui, le flambeau de l'empire,
Et de juger des loix que tu ne sais pas lire.
Dans la main des méchans, instrument dangereux,
Si ton zêle t'égare, il t'absout à mes yeux.
Mais bien loin de briguer l'honneur d'un rang insigne,
Refuse les emplois dont un autre est plus digne.
Sois désintéressé, sensible, et te souvien
Que le vrai patriote est un homme de bien.
Indulgens pour autrui, pour nous soyons sévères ;
Et pour les affranchir n'enfermons point nos frères.
Puisque nous les faisons, laissons régner les lois.
Apprenons nos devoirs aussi bien que nos droits.
Faisons, en la servant, aimer la république ;
Et puissions-nous enfin, ceints du laurier civique,
Enrichir à jamais de notre liberté,
Et les fils de nos fils, et leur postérité.

Par le C. Daru.

QUATRAIN.

Ce cher Monsieur qui ne dit mot,
De sa langue a pourtant l'usage :
Si c'est un sage, il est bien sot ;
Si c'est un sot, il est bien sage.

A MADAME MORIN,

pour le jour de sa fête (l'Assomption).

En présence des Chérubins,
Des Anges et des Séraphins,
A pareil jour, votre Patrone
De ce bas-monde s'éclipsa;
Vers le Ciel bientôt s'élança,
Et vit Dieu lui-même en personne.
Un tel sort serait bien tentant:
Vous en jouirez; et pourtant,
Lorsque sans art, vous savez plaire
Par votre esprit, par vos talens,
Par des yeux comme on n'en voit guère;
Quand chacun se trouble aux accens
De votre voix tendre et légère,
Croyez-moi, ne vous pressez pas
De monter au séjour céleste:
Peu d'élus seront sur vos pas;
Vous aurez des places de reste.
En attendant, à vos amis
Songez combien vous êtes chère.
Eux-même auprès de Dieu le père
Ne sont pas pressés d'être assis:
Tant qu'ils vous verront sur la terre,
Ils se croiront en paradis.

Par le C. VIGÉE.

LE COLIN-MAILLARD.

FABLE.

Des écoliers, un jour de fête,
S'exerçaient à colin-maillard:
A ce beau jeu-là, tôt ou tard,
Colin-maillard se rompt la tète.
La place est pourtant de faveur:
Il est ainsi plus d'un honneur,
Que l'on recherche dans la vie,
Je n'en ai pas la moindre envie,
Je suis volontiers spectateur.

Parmi notre belle jeunesse,
Un enfant briguait le mouchoir,
Il le prend avec alégresse,
Toutefois, sous bonne promesse
De l'avertir du pot au noir.
Dans les mains de la providence,
Au milieu du cercle tracé,
Voici notre jeune insensé
Le colin-maillard qui s'avance.
Il va, court, revient sur ses pas,
En folâtrant on l'environne,
Il ouvre, et ferme de grands bras,
Croit tout tenir, ne tient personne,
Parcourt le cercle, et ne prend pas.

Cependant à peu de distance
Il entend un enfant qui rit;
Il veut le saisir, il s'élance,
Frappe un mur, tombe, et se meurtrit.

C'est notre image assez fidelle,
Qu'offre l'enfant qui vient de cheoir,
Nous courons, séduits par l'espoir,
Où la passion nous appelle,
Et nous trouvons.... le pot au noir.

Par le C. DU TREMBLAY.

DIALOGUE

SUR LE HÉROS DE MARENGO.

De ce héros cher aux Français,
Ça, conte-moi tous les hauts-faits,
Nous boirons un coup par victoire....
— Tudieu, modère ce transport;
Veux-tu donc rester ivre mort
A la moitié de son histoire?

Par le C. FABIEN PILLET.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

ROMANCE.

NELSON vit Lise, et l'adora;
Il fut heureux, puis infidèle:
Trop sensible, elle en soupira.
Combien Lise en pleurs était belle!
Souvent sa douleur s'épanchait
Dans le sein d'Hermance attendrie.
La douce Hermance alors chantait
En pleurant avec son amie.

Ne croyez plus au vain serment
D'une flamme éternelle et pure;
On change si facilement,
Qu'on ne craint plus d'être parjure.
Il ne serait que d'heureux jours,
S'il n'était que des cœurs fidèles;
Mais le ciel qui fit les Amours,
Leur donna, par malheur, des ailes.

De l'objet qu'on a su charmer,
L'inconstance, hélas! est amère;
Sans doute il est cruel d'aimer
Dès que l'on a cessé de plaire;
Mais des reproches superflus
Ne rappellent point la tendresse,

Et du cœur même où l'on n'est plus,
On doit respecter la faiblesse.

Quand l'Amour fuit, que l'Amitié
Console du moins notre vie;
Elle en réclame la moitié
Par elle sans cesse embellie.
De fleurs qu'un seul jour voit mourir,
L'Amour se pare, et meurt comme elles.
L'Amitié sait mieux les choisir,
Et sa couronne est d'immortelles.

Par le C. Coupigny.

ÉPITAPHE

D'UN GRAND PARLEUR.

Ce bavard obstiné qui de ses vains propos
A tant de fois lassé ma patience,
Est enfin réduit au silence;
Il dort ici dans la nuit des tombeaux.
Passant, éloigne-toi, crains qu'il ne se réveille;
Et pour son ombre, au ciel, demande le repos
Que sa mort donne à mon oreille.

Par le C. Chas.

FRAGMENT D'UN POËME.

Il (*Dieu*) dit, et sur les eaux étend sa main puissante.
Les flots ont tressailli.... du bout de l'horizon,
Un globe noir, des vents orageuse prison,
S'élève, et dans les cieux a déployé ses ombres.
L'air siffle, le jour fuit : mille nuages sombres
S'épaississent en voûte, et pèsent sur les mers.
Les fougueux aquilons ébranlent l'univers.
Le superbe Océan bouillonne, se balance,
Rassemble ses fureurs, s'ouvre en abime immense ;
Et soudain, entassant ses flots séditieux,
Se dresse en mont énorme, écume, touche aux cieux ;
Retombe en mugissant, et du fond de son onde
Répond aux longs éclats de la foudre qui gronde.
La mort est sur les eaux, la mort est dans les airs :
Et, dans l'affreuse nuit qu'enflamment mille éclairs,
Le Nautonnier, tremblant aux coups de la tempête,
Croit voir l'Olympe en feu s'écrouler sur sa tête.

Le héros, sans pâlir, tendant les mains aux cieux,
Laisse de nobles pleurs s'échapper de ses yeux.
« Dieu, maître des destins ! Dieu des vents et des ondes,
» Dit-il, quoi ! sans honneur, au sein des mers profondes,
» Faut-il que ta colère ait marqué mon tombeau !
» Ah ! si, trompant l'espoir d'un avenir si beau,
» Pour victime, le sort me refuse à la guerre ;
» Dieu ! daigne me frapper d'un coup de ton tonnerre,

C'est que vous m'enleviez encor
Jusqu'aux actes de bienfaisance.

Aux jeux d'adresse, quelquefois,
Vous vous exercez avec grace;
Une fleur se peint sous vos doigts,
Sous vos doigts, l'aiguille la trace.
Vous cultivez mille talens
Que l'on se plut à me défendre;
Vous savez tout.... et nos parens
Ne m'ont jamais rien fait apprendre.

Je suis gauche; et, de bonne foi,
Suis-je, en naissant plus mal adroite?
Vous priserait-on plus que moi,
Si vous n'aviez pas pris la droite?
Chacune a son poste arrêté,
Voilà toute la différence;
Ayant le cœur de mon côté,
Je dois emporter la balance.

Je suis bonne, et quand vous souffrez,
De grand cœur je fais votre ouvrage;
D'abord mal, et puis par degrés
Je m'habitue et m'encourage.
Sur moi, vous le savez, ma sœur,
Sans cesse l'on jase et l'on glose;
Qu'importe, si dans le malheur,
On sent que je vaux quelque chose.

Par le C. LE PREVOST D'IRAY.

DES PLAISIRS ET DES CONSOLATIONS QUE LES ARTS PROCURENT.

Vous, de qui les présens, doux prix de nos efforts,
Nous donnent des plaisirs qui n'ont point de remords,
Dernier bonheur de l'ame à la douleur livrée,
Beaux Arts, ma faible lyre aux Amours consacrée,
S'élève jusqu'à vous pour chanter vos bienfaits.
On osa des talens déplorer les progrès.
Ce fameux orateur qui parla pour l'enfance,
Tournant contre les Arts sa fougueuse éloquence,
Nous les a présentés comme autant de fléaux.
L'ingrat ! il leur a dû ses succès les plus beaux;
Sa voix même, sa voix plus sublime que sage,
Pour les calomnier, emprunta leur langage,
Et lorsqu'il les proscrit, cet immortel Rousseau,
Malgré lui leur assure un triomphe nouveau.
Comment peut-on des Arts condamner les prestiges?
L'univers n'est-il pas rempli de leurs prodiges?
Ils enchantent la terre, ils ont peuplé les cieux,
C'est par eux que l'Amour s'assied au rang des Dieux.
Eh! qui peut remplacer cette touchante ivresse,
Qu'un amant doit sentir à chanter sa maîtresse,
Et qu'éprouve une amante à chanter son amant?
Les plaisirs délicats, charme du sentiment,
Nous les devons aux Arts autant qu'à la nature.
O comme il dut goûter une volupté pure
Le premier dont la main sut au gré des Amours,
D'un modèle adoré retracer les contours,

Peindre l'aimable objet dont il portait les chaînes!
Le premier de l'absence il sut tromper les peines,
Et trouver un plaisir au sein de la douleur.
O, toi dès mon berceau l'idole de mon cœur,
Toi, dont l'affreux trépas suivi de tant d'alarmes,
Après quinze ans passés me coûte encor des larmes,
Le présent le plus cher que ton amour m'a fait,
Ce que j'aime le plus, mon père, est ton portrait;
Il me semble en mes maux un ami que j'implore,
Par lui quand tu n'es plus, je crois te voir encore;
Combien de fois tes traits par la toile rendus,
Ont ramené le calme en mes sens éperdus!
Vous qui pleurez l'amour, l'amitié, la nature,
Le sentiment pour vous a créé la peinture.
Si l'art de Raphaël par ses heureux effets,
A le don précieux d'adoucir les regrets,
Que ne devons-nous pas à l'art de Démosthène?
Regardez ce vieillard, sa fureur inhumaine,
D'un fils jeune et léger, accusant l'abandon,
Refuse à ses remords le bienfait du pardon.
Rien n'a pu de son cœur désarmer la colère,
Gerbier parle : ce fils a recouvré son père.
L'éloquence réglant de plus grands intérêts,
Ou commande la guerre, ou ramène la paix,
Et portant dans les cœurs dont elle est souveraine,
Le courage ou l'effroi, la tendresse ou la haine,
Plus forte que le glaive, et le trône et les lois,
Du haut de la tribune épouvante les rois.
La musique domptant des guerriers inflexibles,
A la douce pitié les rendit accessibles.

Plus d'un chantre fameux triomphant du vainqueur,
Endormit sa vengeance, et lui rendit un cœur.
Alexandre, écoutant des accords pleins de charmes,
Pour la première fois sentit couler ses larmes.
Bagdad vit dans ses murs le farouche Amurat,
Suspendre son courroux aux accens d'un soldat;
Contre Alfred détrôné l'Anglais même conspire,
Sa harpe lui redonne une armée, et l'empire.
Eh! qui n'est point ému de ces sons tout-puissans,
De ces voix dont l'amour soupire les accens!
Quel mortel combattant, et Gluk, et l'Harmonie,
Refuserait des pleurs, aux pleurs d'Iphigénie?
Entend-on sans sourire, à l'ombre des vergers,
Les rustiques chansons des rustiques bergers?
Quel sein en palpitant ne suit pas la cadence,
Quand il voit au théâtre un chœur ouvrir la danse,
Et la gaîté bondir sur les pas de *Coulon*,
Et l'amour folâtrer sur ceux de *Pérignon*,
Et *Vestris*, premier dieu de la scène magique,
Faire oublier les pleurs de la muse tragique?
Mais de ces arts divins qui fleurissent chez vous,
Français, il en est un qui les surpasse tous.
Homère l'enseigna dans la Grèce étonnée;
Et la tendre Sapho, de Phaon dédaignée,
Rendit son nom célèbre en chantant ses malheurs.
Didon veut que la mort termine ses douleurs,
Mais Virgile la chante, et la rend immortelle.
Infortuné toujours, et jamais infidelle,
Pétrarque, de sa Laure, éprouvant les rigueurs,
Des Muses qui l'aimaient, recueillit les faveurs.

Charmant comme l'Amour, comme l'Amour volage,
L'aimable Anacréon encor jeune au vieil âge,
Le front paré de lierre, et le verre à la main,
Au milieu des plaisirs acheva son destin.
Tibulle ne croyait chanter que sa tendresse
Quand il trouva la gloire aux pieds de sa maîtresse.
Près de Julie Ovide inventa l'art d'aimer,
Cet art, pour le lecteur, devint l'art de charmer.
Le Tasse plus hardi, dans son vol plus rapide,
Peint le ciel et l'enfer, et sait créer Armide.
L'Arioste, égayant ses magiques tableaux,
Fait marcher la beauté sur les pas des héros;
Et c'est un enchanteur qui rit de ses prodiges.
Racine enfante encor de plus nobles prestiges.
L'amour que Bérénice et Titus font gémir,
Est dans Phèdre et Roxane étonné de frémir.
Voltaire tour-à-tour, et plaisant et sublime,
Emportant notre amour, ravissant notre estime,
Chanta sur tous les tons, pour plaire à tous les goûts.
Tel cet Alcibiade, et si fier et si doux,
Cher aux héros, aux rois, aux belles, comme aux sages,
Des Grecs et des Persans captivait les hommages.
Oui, de tous ces talens charme de nos loisirs,
Celui qui sait le mieux varier nos plaisirs,
Le seul qui nous assure une gloire durable,
Le seul qui sache unir par un mélange aimable,
Et ce que l'harmonie a de plus enchanteur,
Et ce que la peinture offre de plus flatteur,
C'est l'art brillant des vers: ô grandeur! ô merveille!
L'harmonie et ses sons ne charment que l'oreille,

La peinture est muette ou ne parle qu'aux yeux,
L'auguste poésie, habitante des cieux,
Réunit de ses sœurs la palme toute entière;
Laissons Apelle, Orphée, et méditons Homère.
Heureux le jeune auteur qui, plein de ses écrits,
De son laurier jaloux et de sa gloire épris,
Par des efforts constans franchit la double cime.
Des tourmens de l'amour s'il devient la victime,
Il sait associer chaque amant à ses pleurs.
L'art qu'il a cultivé console ses douleurs;
Son luth est un ami complaisant et fidelle,
Qui vient à son secours dès que sa voix l'appelle.
Des revers du destin peut-il être effrayé?
Homère est-il moins grand pour avoir mendié?
Non, cet abaissement d'un illustre génie
Révèle seulement les torts de sa patrie,
Ah! le poète, assis dans le rang le plus bas,
A des biens plus réels que ceux des potentats.
Un roi n'est jamais sûr de garder sa couronne,
Le hasard peut ôter ce que le hasard donne;
Et quand le sceptre échappe à ses débiles mains,
Au monarque isolé triste objet de dédains,
Il ne reste plus rien de sa splendeur première,
Qu'un trop vain souvenir qui double sa misère.
Le poète au contraire, errant, persécuté,
De sa gloire en fuyant marche encore escorté.
L'ordre affreux d'un tyran dans un cachot le jette,
Il change en Hélicon cette horrible retraite.
Dans les jours de terreur, Roucher au sein des fers,
Se croyait libre encore en soupirant ses vers.

Son cœur goûtait la paix dans un séjour d'alarmes,
Et tandis que sur lui nous répandions des larmes,
Et que de son trépas l'arrêt était porté,
Il rêvait doucement son immortalité.
Charme heureux des talens, délices de l'étude,
Au sage ami des Arts et de la solitude,
Vous tenez lieu de tout, lorsqu'il a tout perdu.
Vous, que chercha long-temps mon regard éperdu,
Célèbres orateurs, Philanthropes sublimes,
D'un talent vertueux, honorables victimes,
La Rivière, *Jordan*; noble *Degerando*;
De ce cher exilé le Pilade nouveau;
Et toi, qui rejetant des offres étrangères,
Pour ton pays injuste a gardé tes lumières,
Sicard qu'ont réclamé mes pleurs infructueux,
Trouvant par-tout des sourds quand je parlais pour eux;
Vous les avez connus ces plaisirs du génie.
Quand les plus grands dangers menaçaient votre vie,
Calmes, et plus heureux que vos persécuteurs,
D'un généreux travail vous goûtiez les douceurs.
Vous poursuiviez la gloire, elle est votre partage:
Réunissez sa palme à celle du courage.
Moi, je ne puis nourrir un espoir orgueilleux,
Vous chérir, est, hélas! ce que je sais le mieux.
Mais si mon souvenir vit dans votre mémoire,
Si vous m'aimez toujours, c'est assez pour ma gloire.

Par Madame DUFRENOY.

FIN.

TABLE.

M 4

ANONYMES.

FIN DE LA TABLE.

NOTICE

DES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU L'AN HUITIÈME.

POËMES.

L'HOMME des champs, ou les Géorgiques Françaises, par Jacques Delille. Strasbourg, de l'imprimerie de Levrault; an 8—1800.

Poëme attendu avec l'impatience et la curiosité que devaient exciter le grand talent et la haute réputation de *Delille*.

Point de plan, quatre poèmes au lieu d'un, la ressource des épisodes dans un ouvrage didactique par trop négligée; quelques vers où l'on ne reconnait plus le goût si pur de l'auteur; mais des difficultés heureusement vaincues, des détails agréables ou intéressans, des tirades supérieurement versifiées; ouvrage, enfin, qui malgré les défauts qu'on peut justement lui reprocher, ne pouvait sortir que de la plume d'un très-grand poète.

La Dunciade, poëme, nouvelle et dernière édition, augmentée par l'auteur, suivie d'une anecdote et de quelques autres pièces qui expliquent aux amateurs ce qui a donné lieu à cette édition. Paris,

Lepetit, libraire, Palais-Egalité, galeries de bois, n°. 223, an 8.

Poëme dont la place est depuis long-temps marquée parmi les meilleures productions du dix-huitième siècle. On peut accuser l'auteur de partialité et même d'injustice; mais on ne peut lui refuser beaucoup d'esprit et de malice; une pureté, une élégance et une correction peu communes.

Les Helvétiens, poëme en huit chants, avec des notes historiques, par Charles-François-Philibert Masson, citoyen Français. Paris, Charles Pougens, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n°. 10, avec cette épigraphe:

> Au héros Bonaparte, au poëte Lebrun,
> La gloire et le génie ont un culte commun.

Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne au quinzième siècle, et renommé dans les combats, veut s'emparer de la Suisse, et marche contre elle, sans lui avoir déclaré la guerre, à la tête d'une armée de soixante mille hommes. Le patriotisme exalte l'ame des Suisses et leur assure la victoire. Le duc est battu à Granson, par une armée formée à la hâte, et inférieure à la sienne: il laisse son camp et ses trésors au pouvoir des vainqueurs. Sa défaite ne le déconcerte point. Il reparaît avec des forces plus considérables, et il est encore vaincu sous les murs de Morat. Le duc reprend une troisième fois les armes, lorsque les Suisses ayant reconduit en triomphe le prince de Lorraine, leur allié, portent la guerre dans ce pays. Une troisième bataille se livre près de Nancy; Charles est défait, et meurt en combattant.

Sujet qui ne s'élève pas tout-à-fait à la hauteur de l'Epopée. Des hommes à-peu-près obscurs, peu faits pour intéresser, les noms des héros Suisses d'une dureté insupportable, et par conséquent rompant l'harmonie des vers, toutes les fois que le poète les écrit; enfin du néologisme, des expressions bizarres ou hasardées; mais de la simplicité, de la sagesse dans la conduite du poëme, des épisodes heureux et touchans, quelques caractères bien dessinés, de l'énergie, de la verve, de la chaleur, de l'imagination, et parfois des morceaux entiers écrits avec force, avec grace ou sensibilité.

L'Achilléide, imitation en vers du poëme de Stace, par le C. Cournand, professeur de littérature au collége de France, et membre du jury d'instruction du département de la Seine. Paris, Buisson, libraire, rue Hautefeuille; Bernard, quai des Augustins; et Louis, rue S. Severin, broch. in-12 de 70 pages.

Le Nouveau-Monde, ou Christophe Colomb, poëme, par le C. Lesuire; nouvelle édition entièrement refondue et corrigée, avec cette épigraphe:

> Tu spiegherai, Colombo, a un novo solo
> Lontane si le fortunate antenne....
> . . . . Lunga memoria
> Di poëma degnissima e d'istoria!
> T. Tasso, *Gerus. lib. c. 15.*

Paris, l'auteur, quai ci-devant Conti, n°. 5; Louis, libraire, rue S. Severin; Mérigot jeune, quai des Augustins; Duchesne, rue des Augustins; Desenne, Palais-Ega-

lité ; Le Prieur, rue de Savoie, n°. 12 ; Deroy, rue Hautefeuille. 2 vol. in-8°. de 145 pages chacun.

Jérusalem délivrée, poëme imité du Tasse, par J. M. B. Clément (de Dijon) ; prix 4 fr. 5 déc. Paris, maison de l'auteur, rue de Vaugirard, n°. 1349 ; Desenne, libraire, Palais-Egalité ; Billois, libraire, quai des Augustins, n°. 32 ; brochure in-8°.

Imitation dans laquelle le C. Clément a cru devoir réduire beaucoup le poëme du Tasse.

Des épisodes entiers supprimés, de beaux détails infiniment trop resserrés, quelques vers négligés, un peu de monotonie ; mais souvent des tirades qui prouvent le goût pur d'un critique justement célèbre, et le talent d'un poète exercé.

Les regrets d'un Français, sur la mort de La Tour-d'Auvergne-Corret, premier grenadier de la République Française ; précédés d'une notice historique sur sa vie et ses exploits ; ou le Modèle des Guerriers, poëme adressé aux Armées Françaises, par M. D. Cubières ; prix 75 cent. ou 15 s. Paris, Hy, imprimeur, rue des Boucheries-Honoré, n°. 926 ; Lebour, Palais-Egalité, galeries de bois ; Maréchal, rue Française, n°. 2, an 8 ; brochure in-8°. de 48 pages.

De la sensibilité, une notice intéressante.

Thrasibule, poëme imité du latin de Cornelius Nepos, par M. C. D. Tavel, avec cette épigraphe :

Dubito an hunc primum omnium ponam.
CORNELIUS NEPOS, vie de Thrasibule.

prix 30 centimes ; de l'imprimerie de Crapelet. Paris, Mérigot, libraire, quai des Augustins, n°. 58, an 8 ; brochure in-18 de 16 pages.

Eloge indirect du général Bonaparte. Style facile et quelquefois trop abandonné.

L'Eté, poëme, par le C. Devineau, auteur du Printemps. Paris, chez l'auteur, rue du Four-Honoré, n°. 10 ; brochure in-8°. de 24 pages ; prix 75 cent.

La Bonapartide, poëme, avec cette épigraphe :

France, après la tempête, élève avec orgueil
Le phare qui des mers doit signaler l'écueil,
Et sur ce monument viens graver ton histoire :
C'est tracer aux nochers la route de la gloire.

Paris, Desenne, libraire, palais du Tribunat, n°. 2 ; in-8°. de 47 pages.

Les Puissances de l'Europe au Tribunal de la Vérité, poëme en trois chants, par P. Gallet ; prix 90 cent. et 1 fr. 10 c.

fr. de port. Paris, Lefort, libraire, rue du Rempart-Honoré, n°. 961.

Le Bonheur des Fous, poëme. Paris, Lefebvre, imprimeur, rue de Lille, n°. 688, près la rue des Saints-Pères; Desenne, libraire, Palais-Egalité, galeries de pierres, n°. 2, et Marchands de nouveautés; brochure in-8°. de 16 pages d'impression.

L'auteur prétend que les fous sont plus heureux que les sages, et le démontre en s'appuyant de quelques exemples heureusement trouvés. Style correct, des portraits piquans et bien dessinés.

Le Potager, essai didactique, par J.-B. Lalanne, avec cette épigraphe :

Cui pauca relicti
Jugera ruris erunt
Virg. *Géorg. liv. IV.*

Paris, Marchands de nouveautés, an 8; in-8°. de 35 pages.

Début d'un jeune poète qui promet beaucoup. Essai qu'aucun de nos poètes français n'avait encore tenté. Très-peu de défauts, un grand nombre de vers bien tournés et bien écrits.

ODES.

Ode sur les dangers de la Patrie, par le C. Lebrun. Paris, de l'imprimerie de

Ch.-Fr. Cramer, rue des Bons-Enfans, n°. 12; brochure in-8°. de 8 pages.

Du nombre, de l'harmonie, des idées heureuses, rendues en très-beaux vers. C'est avec raison qu'on a surnommé le C. Lebrun le *Pindare français*.

Chant sur la mort de Desaix, par Mellinet aîné, adjudant-général. Paris, à l'ancienne librairie de Dupont, rue de la Loi, n°. 1231, et à la librairie du théâtre Français; brochure in-8°. de 10 pages.

De l'enthousiasme et de la sensibilité.

Ode sur la reprise de la guerre civile dans les départemens insurgés, lu à l'Institut départemental de la Loire-Inférieure; prix 15 cent. Nantes, de l'imprimerie de F. Beryou, imprimeur de l'Institut départemental de la Loire-inférieure.

Le Retour de la Victoire, ode, par le C. Ed. Bignon. Paris, an 8; brochure in-8°. de 7 pages.

L'Armistice, ode, par un bon Français que la constitution de l'an III rendit républicain, qui cessa de l'être au 18 fructidor an 5, et qui l'est redevenu le 18 brumaire an 8. Paris, Dentu, rue Honoré, vis-à-vis l'église S. Roch, n°. 94; brochure in-8 . de 4 pages.

ÉPITRES.

Epître à Paul Ier, par Victor Campagne, présentée aux deux Conseils, le 19 vendémiaire an 8, avec cette épigraphe :

> Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner;
> Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
> VOLTAIRE, *troisième discours sur l'homme.*

Paris, Debray, libraire, galeries de bois, Palais-Egalité; brochure in-8°. de 15 pages.

L'auteur dans un avis placé en tête de son épître, assure qu'une satire de huit cents vers qu'il a faite, en contient *cinq cents d'une force majeure.* On ne s'en douterait pas en lisant ceux qu'il envoie à Paul premier. Voici les meilleurs :

> Paul, en nous envoyant tes brigands soudoyés,
> Pensais-tu qu'ils pourraient, forts de leur barbarie,
> Braver impunément l'habile artillerie
> Qu'avec un art profond dirigent les Français,
> Et qui sous Gribeauval savante en ses essais,
> Fit d'un triomphe sûr trente ans l'apprentissage ?

Il en est d'autres où l'auteur ne parle pas *français*, mais il s'adresse à un *Russe.*

La Solitude, adressée à un des illustres du Portique, par Eustache-Nicolas de la Pipée, à Guibray, faubourg de Domfront; ce 18 frimaire, an 8.

Petit pamphlet attribué, par *erreur sans doute*, à l'auteur des *cinq cents vers de force majeure.*

La solitude, au reste, n'a point inspiré de douces rêveries au soi-disant poète ; car il pense toujours à la ville *fangeuse* qu'il a quittée, à *l'éclipse de ses rimes*, à de ridicules *Orphées*, aux *cœurs égoïstes* et *noirs*, à la sottise qui *trompette*, etc.

Epître à Carnot, par un de ses amis qui n'est d'aucun Lycée, avec cette épigraphe :

Et mon ingrat pays est indigne de moi.
DORAT.

Amiens, an 8 ; brochure in-8°. de 15 pages.

Un amphigouri d'éloges adressés à un homme que ses malheurs avaient rendu assez intéressant pour qu'il échappât au ridicule que les vers de l'auteur pouvaient jeter sur lui.

Des flagorneries pour Bonaparte, que le héros aura sans doute méprisées.

Des injures à des Littérateurs, qui s'en seront amusés, si elles sont arrivées jusqu'à eux.

Epître à Bonaparte, par G. Beauroche, membre de la Société des Belles-Lettres de Paris, avec cette épigraphe :

O decus, atque ævi gloria magna tui.
OVIDE.

Paris, imprimerie de Didot ; Barrau, libraire, cour du Louvre, porte du cadran, et chez tous les marchands de nouveautés, an 8 ; brochure in-8°. de 8 pages.

De la franchise, de l'énergie, de la hardiesse. De beaux vers obscurcis par quelques taches que l'auteur peut faire aisément disparaître.

Epître au dix-neuvième Siècle, par le C. Desprez-Valmont. Paris, marchands de nouveautés; brochure in-8°. de 11 pages.

Du talent; des négligences.

Epître aux détracteurs des femmes, lue dans la séance publique de la Société des Belles-Lettres, le 23 fructidor an 7, par le C. Dusausoir, membre de ladite Société; suivie du Portrait de l'homme, stances. Paris, Moller, et marchands de nouveautés; brochure in-8° de 16 pages.

De l'esprit, de la facilité, des complimens aux femmes, tournés agréablement.

Epître à Virgile, sur la bataille de Maringo, avec cette épigraphe:

Je n'ai fait qu'indiquer, c'est à vous à décrire.

par M. D. Cubières, prix 25 cent. Paris, Mérigot, quai des Augustins, n°. 58, et Marchands de nouveautés; brochure in-12 de 15 pages.

De l'harmonie, des descriptions heureuses, plan un peu vague.

Epître à la Société des Sciences et Arts de

Bordeaux. Bordeaux, de l'imprimerie de Levieux, rue J'adore l'Egalité, n°. 2.

De l'élégance, de la facilité, de très-légères négligences.

SATIRES.

Le dix-huitième Siècle, satyre. Paris, Moller, imprimeur, rue des Filles S. Thomas, et Marchands de nouveautés; brochure in-8°. de 16 pages.

Quelques vers spirituels; le plus grand nombre emprunté d'auteurs connus. *Andrieux*, *Demoustier*, *Lachabeaussière*, *Lantier*, *Lebrun*, *Palissot*, *Piis*, *etc.* traités de sots et d'imbécilles.

Cette satire a été suivie de deux autres, intitulées: *La Guerre des petits Dieux* et *mon Apologie*. Celles-ci ne valaient pas la première. On les avait faussement attribuées au libraire *Colnet*, qui n'en était que l'éditeur, et les vendait pour le compte du *C. du Plaquet*, qui, sous le voile de l'anonyme, en a recueilli la gloire et le profit.

Réponse à la satire intitulée la Fin du dix-huitième Siècle, ou Conseil à un jeune Poète qui veut embrasser le genre de la satire, par le C. Dusausoir, membre de la Société des Belles-Lettres, avec cette épigraphe:

Un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

GRESSET, *comédie du Méchant*.

prix 30 cent. Paris, Surosne, libraire,

deuxième cour du Palais-Egalité, et Marchands de nouveautés, an 8; brochure in-8°. de 15 pages.

Bonsoir, je vais dormir, à l'auteur des Etrennes de l'Institut, de la Fin du dix-huitième Siècle, de la Guerre des petits Dieux, de mon Apologie, etc. etc. etc., par le C. Dusausoir, membre de la Société des Belles-Lettres. Paris, Moller, imprimeur, rue et maison des Filles S. Thomas, vis-à-vis celle Vivienne, et Marchands de nouveautés, an 8; brochure in-8°. de 20 pages.

L'auteur, dans ces deux petits ouvrages, prend la défense des auteurs attaqués dans le *dix-huitième siècle*, *etc.*

Des vers plaisans ou bien tournés, tels que ceux-ci :

Tu te fais imprimer ; mais, avant que d'écrire,
Il ne serait pas mal, mon cher, de savoir lire ;
D'étudier à fond Richelet et Restaut ;
On s'expose à tomber, lorsqu'on marche trop-tôt.
L'archet du chansonnier qui braille dans la rue,
Ses lamentables cris qui vont frapper la nue,
Agacent moins mes nerfs, font moins grincer ma dent
Que les aigres accords de ton luth discordant.
Perroquet de Gilbert, tu te prétends poète ! etc.

Les Trois Mots, satires, par Louis-François Lormian, du Lycée de Paris. Paris, Dentu, impr.-libr., Palais-Egalité, galeries de bois, n°. 240, an 8, brochure in-8°.

Des jugemens parfois injustes et souvent trop sévères ; mais des vers harmonieux, piquans, qui tous décèlent un talent très-distingué. Quelques-uns qui resteront proverbes, tels que celui-ci :

L'ennui qu'inspire un sot ne le gagne jamais.

Certaines épithètes, certaines expressions que l'auteur fera bien de supprimer dans une autre édition ; celle-ci entr'autres :

Et l'hébêté *Victor* (*Campagne*) à la mâchoire d'âne.

on les a trouvées trop *pittoresques.*

Les quatre Satires, ou la Fin du dix-huitième siècle, par Joseph Despaze. Paris, Moller, imprimeur, rue et maison des Filles S. Thomas, et Marchands de nouveautés, an 8 ; brochure in-8°. de 88 pages.

Style ferme, correct et pur. De la hardiesse, de la verve et beaucoup d'esprit. Des jugemens hasardés et même injustes dans la satire *des Arts* et dans celle *des Lettres* ; dans celle *des mœurs* et *des partis*, cette noble indignation qui décèle une ame vertueuse et un vrai patriote; début enfin qui met l'auteur, comme poète satirique, sur la ligne des *Juvénal* et des *Boileau.*

Le Siècle, satire, par C. A. B. Pinière, avec cette épigraphe :

Travaillez sans crainte, et faites tant de honte
au vice, qu'il ne reste que la vertu en France.

ANNE D'AUTRICHE *à un libraire de Paris.*

Paris, Desenne, maison Egalité, galeries de pierre, n°. 1 et 2 ; Laran, galeries de

bois, et Vente, libraire, sur le boulevard de la Comédie Italienne; de l'imprimerie de G. Munier, an 8; brochure in-8°. de 26 pages.

Un talent prononcé. La peinture du régime de la *terreur* faite de main de maître. De beaux vers, quelques endroits faibles.

Le Défenseur de la Philosophie, ou Réponse à quelques satires dirigées contre la fin du dix-huitième siècle. Satire par un ami des arts, des lettres et des mœurs, avec cette épigraphe :

Virtutem videant, intabescantque relicta.

PERSE.

Paris, Moller, imprimeur, maison des Filles S. Thomas; à son dépôt de nouveautés, Palais-Egalité, galerie de la République, vis-à-vis du café du théâtre; Desenne, libraire, même palais, galerie de pierre, an 8; brochure in-8°. de 32 pages.

Du talent, des vers bien tournés, dans lesquels on a cru reconnaître un écrivain très-distingué. On regrette seulement qu'en s'élevant contre la satire, le poète soit lui-même un auteur satirique.

Les Mœurs d'hier, satire, par le C. B. F. A. Fonvielle, de Toulouse, prix 60 cent. Paris, Moller, rue et maison des Filles

S. Thomas, et Marchands de nouveautés; brochure in-8°. de 23 pages.

POÉSIES DIVERSES.

Théâtre de Lemière, contenant les tragédies d'Hypermnestre, Idoménée, Térée, Artaxerce, Guillaume Tell, la veuve du Malabar, Barnevelt. Paris, Duchesne, libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 30; 2 vol. in-8°. brochés, 6 fr.; reliés 7 fr., et franc de port par la poste, 8 fr. 50 cent.

De ces sept tragédies trois seulement sont restées au théâtre, et y sont accueillies toutes les fois qu'on les représente. Le plus grand défaut de l'auteur était de manquer de goût. Mais il serait injuste de lui refuser du talent, de la verve, et une tête dramatique.

Mes Distractions, ou Poésies diverses, par Hyacinthe Morel, avec cette épigraphe :

Hæc mihi parva ferunt solatia musæ.
Vida poetic. lib. 1,

Paris, Charles Pougens, impr.-libr., rue S. Thomas-du-Louvre, n°. 246; à Avignon, veuve Seguin, impr.-libr., an 8.

Beaucoup de talent et de beaux vers dans l'épître à *un jeune Matérialiste*, placée en tête de ce recueil; une épître à *Zulim*, sur son luxe, qui pèche un peu par le fond; des poésies légères, des fables,

des chansons et des épigrammes, dans lesquelles on trouve des négligences, de l'esprit et de la facilité.

RECUEILS.

Contes et Opuscules en vers et en prose, suivis de poésies fugitives, par Andrieux, de l'Institut national, avec cette épigraphe :

Ubi, quid datur oti
Illudo chartis.

HORAT. sat. IV, lib. I.

Si peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Paris, Ant. Aug. Renouard, libraire, rue S. André-des-Arcs, n°. 42, an 8—1800; brochure in-8°. de 184 pages.

Des contes qui avaient été imprimés dans différens volumes de l'*Almanach des Muses*, et recueils périodiques ; des Essais en prose qui avaient aussi déjà paru avec succès.

Style facile et agréable ; de la gaîté, de l'esprit, de la philosophie ; manière qui se rapproche beaucoup de celle de Voltaire, dans un genre où ce grand homme a excellé.

La Cléopédie, ou la Théorie des réputations en Littérature, suivie du poëme des Alpes et de l'Epître à mon Sans-culotte, par Pierre Daru. Paris, Charles Pougens, impr.-libr., quai Voltaire, n°. 10, an 8 ; brochure in-8°. de 60 pages.

Talent aimable et facile. On voit que l'auteur est nourri de la lecture d'Horace et de Despréaux. *L'Epitre à mon Sans-culotte* est imprimée dans ce volume.

Romances historiques, et autres pièces en vers et en prose, de J. Lablée, nouvelle édition, corrigée et augmentée. Paris, Louis, libraire, rue S. Severin, nº. 110, an 9—1801; brochure de 192 pages.

Des romances agréables ou touchantes, des poésies fugitives écrites avec facilité et correction. Différens morceaux en prose qu'on lit avec plaisir.

Poésies de Vasselier, membre de l'Académie de Lyon, de l'imprimerie d'Egron. Paris, Louis, libraire, rue S. Severin, nº. 110; in-18 de 276 pages.

Des épitres, des contes et des poésies diverses, dans lesquels on trouve de la légéreté et de l'esprit; mais où l'on désirerait plus de poésie.

Edition très-soignée.

Imitation en vers français des odes d'Anacréon, suivie de poésies diverses, par S.-P. Mérard-Saint-Just, avec cette épigraphe :

Les longs ouvrages me font peur.
La Fontaine.

nouvelle édition. Paris, Catineau et Rat, libraires, rue du Foin-Jacques, nº. 263, an 8; brochure in-18.

Entreprise difficile.

De l'agrément, du naturel dans les poésies diverses.

Tribut de l'Amour aux Graces, par J.-F. Demore, sous-commissaire de marine, avec cette épigraphe :

> Les chastes Sœurs servent aussi l'Amour.
> *Art d'aimer de* BERNARD, *ch.* I.

Toulon, an 8. Paris, Marchands de nouveautés ; brochure in-8°. de 32 pages.

Des épitres, des chansons, dans lesquelles on trouve de l'esprit et de la délicatesse. Peu de poésie.

Voyage à Mortain, opuscule en prose et en vers, adressé à une dame, par Louis Dubois, Citoyen de Lisieux, bibliothécaire de l'Ecole centrale du département de l'Orne, et membre du Lycée des Sciences, des Lettres et des Arts, à Alençon. Alençon, veuve Malassis, faubourg Monsort, an 8 ; brochure de 12 pages.

Voyage dont la lecture est agréable.

Discours en vers, sur la Mort, lu dans la séance publique de l'Institut national, du 15 messidor an 8, par le C. François (de Neufchâteau). Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, an 8 ; brochure in-8°. de 12 pages.

Style sage et correct, de la philosophie, de la sensibilité.

Stratonice et son Peintre, ou les deux Portraits, conte qui n'en est pas un, par Deguerle; suivent Phriné devant l'Aréopage, Pradon à la comédie, ou les Sifflets, Bonaparte en Italie, etc. avec cette épigraphe :

Pictoribus atque poetis.
HORACE.

Paris, Chaigneau aîné; brochure in-8°. de 31 pages.

De l'esprit, de la gaité, des vers très-agréables. L'auteur est un de ceux qui montrent aujourd'hui le plus de talent dans le genre érotique.

L'Immortalité de l'ame, élégie tirée des Nuits d'Young, suivie de deux autres tirées des Pseaumes, avec cette épigraphe :

How brighl my prospect shines.-
HYOUNG, nuit VII.

Quel horizon brillant se découvre à mes yeux !

Paris, Marchands de nouveautés; brochure in-8°. de 13 pages.

Vers purs et faciles; mais quelquefois négligés.

Poésies latines et françaises, de Léonce-Saint-Géniez, âgé de 14 ans. Paris,

Coursier, rue Poupée, n°. 5; brochure in-8°. de 16 pages.

Début d'un très-jeune homme. Des vers latins heureusement tournés; des vers français assez agréables.

Fables de La Fontaine, mises en chansons, vaudevilles et pots-pourris, par M. Nau; nouvelle édition corrigée et augmentée, prix 1 fr. 20 cent. Paris, Duchesne, libraire, rue des Grands-Augustins.

Quelques gens aiment autant lire les fables de *La Fontaine* telles qu'il les a faites.
Ces gens assurément n'aiment pas la musique.

La Cruche d'Hypocrène, ou mes Délassemens, essais poétiques; par Pompée-Valentin Vastey. Paris, Mongie l'aîné, libraire, Palais-Egalité, galeries de bois, n°. 224.

La *cruche* d'Hypocrène! *Singulier titre.*

Essai sur l'opinion publique, fragment de poésies fugitives, dédié à Madame Bonaparte, par Caroline Wuiet, académicienne romaine; brochure in-12 de 15 pages d'impression. Paris, Desenne, libraire, Palais-Egalité, et Marchands de nouveautés.

Veillées des Muses, publiées par les Ci-

toyens Arnault, Deguerle, de Moustier, Laya, le Gouvé et Vigée ; troisième année. Paris, Demonville, imprimeur-libraire, rue Christine, nº. 12 ; douze cahiers de 100 pages chacun, 15 fr. par an, et 9 fr. pour six mois, pour Paris ; 18 fr. par an, et 10 fr. pour six mois, pour les départemens.

Recueil composé de différentes pièces en vers et en prose, d'extraits, notices et analyses d'ouvrages nouveaux, de discussions morales et littéraires, composées par les Éditeurs.

Almanach des Muses, pour l'an 8 de la République Française ; prix broché 36 s. et 48 s. fr. de port. Paris, Louis, libr. rue S. Severin ; petit in-12 de 324 pages.

Le chansonnier des Graces, avec la musique gravée des airs nouveaux. Paris, Louis, libr., rue S. Severin, nº. 110 ; petit in-18 de 212 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

On insère des poésies fugitives dans beaucoup de Journaux, notamment dans le *Journal de Paris*, la *Décade Philosophique*, le *Courrier des Spectacles*, les *Petites-Affiches*, le *Mercure*, les *Veillées des Muses*, etc. D'autres se bornent à donner des articles de politique, et l'analyse des pièces de théâtre.

THÉATRES.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE.

TRAGÉDIE REPRÉSENTÉE.

Etéocle, tragédie en 5 actes, en vers; par le cit. Legouvé, de l'Institut. 27 vendémiaire.

Etéocle, roi de Thèbes, a conservé le pouvoir suprême malgré la convention faite avec Polinice son frère, qu'ils régneraient tour-à-tour. Polinice, banni depuis deux ans, vient réclamer et ressaisir ses droits à la tête d'une armée qu'a levée pour lui le roi d'Argos, dont il a épousé la fille. Ici commence la tragédie.

Jocaste et Antigone gémissent sur les malheurs de Thèbes, menacée par Polinice, et opprimée par Etéocle. Celui-ci altier, confiant, est en vain pressé par sa mère et sa sœur, de rendre le trône à son frère. Il veut que les armes en décident.

Cependant Polinice est sous les remparts de Thèbes, il songe à Jocaste et à Antigone, il désire les voir, et paraît sous l'habit d'un soldat introduit par Hémon, l'un des principaux officiers d'Etéocle. La vue du Palais de ses pères accroît dans son cœur le regret du trône, et lui rappelle Œdipe enfermé par ses ordres et ceux de son frère.

Jocaste a reçu les embrassemens de Polinice; elle l'engage à demander une entrevue à Etéocle, il y consent..... Etéocle à cette demande faite par un héraut, hésite d'abord, et finit par accepter. L'entrevue, qui forme le troisième acte, a lieu en présence de Jocaste; mais malgré les larmes et les supplications de la mère, l'ambition des deux fils l'em-

porte, et ils se quittent pour se mettre chacun à la tête de son armée.

On se bat avec une égale fureur. Mais la foudre a frappé Ænomaüs et l'impie Capanée, qui se mesuraient l'un contre l'autre, et ce prodige a dispersé les deux armées.

Etéocle demande à Polinice une secondre entrevue; Polinice revient: Etéocle propose un combat singulier à son frère, qui l'accepte, mais à condition qu'Œdipe, enfermé dans la tour du palais, sera mis en liberté. Œdipe paroît devant ses deux fils; Polinice cherche à l'attendrir, mais en vain. Œdipe dans son ressentiment, le maudit ainsi qu'Etéocle, et s'éloigne. Les deux frères partent pour se battre.

Jocaste qui n'a point perdu l'espoir de les séparer, court pour se placer entr'eux, tandis qu'Antigone cherche à calmer Œdipe sur ses fils. Mais si Antigone parvient à faire révoquer la malédiction paternelle, Jocaste ne réussit point à pénétrer jusqu'à ses fils, elle en est empêchée par des soldats, et revient annoncer qu'Etéocle et Polinice sont aux mains. On apporte bientôt Etéocle expirant; Polinice a triomphé, mais il gémit de son succès; et vainqueur, il sollicite le pardon du vaincu. Etéocle refuse, Polinice insiste, celui-ci se jette dans les bras de son frère, qui, rassemblant ses forces, et saisissant le glaive dont il est encore armé, le plonge dans le sein de Polinice. Ils meurent tous les deux.

Ce sujet est un peu austère; mais le plan est bien fait, et rappelle toute la simplicité antique: le troisième et le quatrième acte sont du premier ordre; les caractères des deux frères sont tracés avec la plus grande force, le plus grand intérêt, et ne se démentent jamais. Le personnage aimable d'Antigone forme avec eux une heureuse opposition.

A tous ces avantages se joint le mérite si rare aujourd'hui d'un style toujours correct, vrai, précis, harmonieux et énergique.

Montmorenci, tragédie en 5 actes, en vers; par le cit. Denisas. Prairial an 8.

Montmorenci, jeune héros, preux chevalier, aussi vaillant qu'aimable, déjà célèbre par le gain de plusieurs batailles, s'est laissé entraîner dans le parti de Gaston, frère de Louis XIII; il est séduit par l'espoir d'arracher la France à l'odieuse tyrannie du cardinal de Richelieu; mais il a trop présumé de ses moyens. Il est attaqué, vaincu, fait prisonnier à Castelnaudary par le maréchal de Schomberg. Le cardinal veut en faire un exemple terrible, et, sans se laisser émouvoir par les larmes de la duchesse de Montmorenci, par celles de la princesse de Condé, sœur du coupable, par les prières de la noblesse française et de la reine elle-même, qui prend un vif intérêt à Montmorenci, le fait décapiter.

Fonds vraiment tragique, dont l'auteur n'a peut-être pas tiré assez de parti. Du vide dans l'action; des propositions révoltantes et bizarres faites par le cardinal à la reine dont il est épris; le rôle de Montmorency effacé par ceux de Richelieu, de Schomberg, et même par ceux des femmes qui sollicitent sa grace; celui de Louis XIII trop fidèle à l'histoire, et par conséquent trop nul, et cependant des scènes intéressantes; le caractère du cardinal, par momens, supérieurement tracé; un dénouement terrible et qui produit le plus grand effet. Quant au style, des négligences qui décèlent un écrivain peu exercé; mais des beautés qui annoncent beaucoup de talent.

Du succès.

TRAGÉDIE IMPRIMÉE ET NON REPRÉSENTÉE.

Coriolan chez les Volsques, tragédie en 3 actes et en vers; par Achille Goujon, de Beauvais. Paris, Goujon fils, imprimeur,

rue Taranne, n°. 737, an 8; brochure in-8°. de 53 pages.

Sujet traité pour la onzième fois. Essai d'un jeune homme qui donne des espérances.

DRAME.

Camille, ou Amitié et Imprudence, drame en 5 actes et en vers. Ventôse an 8.

Le roman connu sous le titre de *Lettres de deux Filles de ce siècle*, avait fourni à l'auteur le sujet de son drame. Les trois premiers actes avaient été assez généralement accueillis, il n'en fut pas de même des deux derniers; la sévérité du public qui n'avait point toléré les défauts en faveur des beautés, engagea l'auteur à retirer son ouvrage après la première représentation.

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

Les Précepteurs, comédie en 5 actes, en vers; par Fabre d'Eglantine. Vendémiaire an 8.

Madame Araminte est une veuve de quarante-cinq ans, crédule, superstitieuse, ayant encore des prétentions, et se laissant mener par une suivante nommée Lucrèce, qui n'a pas eu de peine à obtenir la confiance d'une femme de ce caractère. Deux précepteurs sont chez madame Araminte; Ariste, espèce de philosophe, chargé de l'éducation d'Alexis, fils de madame Araminte, et Timante, instituteur à la mode, chargé de celle de Jules, neveu de cette dame. Ariste déplait à Lucrèce qui protège Timante, et qui voudrait bien, en éloignant Ariste, lui donner

pour successeur le frère de Timante, donner même ce dernier pour époux à madame Araminte. Timante a donc écrit à son frère le plan concerté entre Lucrèce et lui. On l'attend, et cependant tous les ressorts sont mis en jeu pour faire chasser Ariste : on y a réussi ; mais la lettre de Timante tombe dans les mains d'un frère d'Araminte, ami d'Ariste, qui découvre le complot tramé contre le vertueux instituteur, et le fait rappeler auprès de son élève.

Plan fortement conçu : action très-morale ; opposition bien présentée d'une éducation austère et d'une éducation efféminée ; caractères des instituteurs et des élèves dessinés avec beaucoup d'art. Deux actes qui prouvent que l'auteur n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main à son ouvrage ; style négligé et souvent barbare ; mais, au total, pièce qui fait regretter que l'auteur, au lieu d'exercer son rare talent pour la comédie, se soit mêlé parmi des factieux qui bouleversaient la France.

L'Abbé de l'Epée, fait historique en 5 actes, en prose ; par le cit. Bouilly. Frimaire an 8.

Le fameux procès du comte de Solar, rapporté dans les Causes célèbres, paraît avoir fourni à l'auteur le sujet de sa pièce.

L'Abbé de l'Epée, instituteur des sourds-muets, en rencontre un de huit à neuf ans sous les haillons de la misère. Il s'émeut à sa vue, s'intéresse à son sort ; soupçonne, en observant sa physionomie et ses manières, qu'il appartient à une famille distinguée. Il découvre enfin que l'enfant est le fils d'un magistrat de l'une des principales villes méridionales de France. Il les parcourt avec lui, et arrive à Toulouse, où l'enfant reconnaît la maison de ses pères. L'Abbé de l'Epée songe d'abord à s'assurer d'un avocat célèbre qui prenne la défense de son pupille.

Il ne doute point que l'oncle de l'enfant ne l'ait envoyé à Paris, abandonné dans une rue pour lui ravir sa fortune. Le crime en effet a été commis. Le comte Darancour s'en est rendu coupable; mais il a des complices que le remords tourmente, il a un fils vertueux et sensible à qui le crime de son père fait horreur dès qu'il en est instruit. Après divers incidens, heureusement ménagés, le comte Darancour, pressé tour-à-tour par l'Abbé de l'Epée, par l'avocat du jeune sourd-muet, par son fils, par un valet-de-chambre qui le menace d'avouer sa complicité, reconnaît son neveu dans l'élève du vertueux instituteur, et consent à ce qu'il reprenne son nom et rentre dans ses biens.

Un très-grand intérêt. Les rôles de l'Abbé de l'Epée, de Darancour, de son fils et de l'avocat, très-bien dessinés; celui du jeune sourd-muet toujours en situation, est joué supérieurement par mademoiselle Vanhove. Une intrigue amoureuse un peu froide.

Succès brillant et mérité.

Les Tuteurs vengés, en 3 actes, en vers; par le cit. Duval. Frimaire an 8.

Dans le vieux et le nouveau répertoire de nos comédies, les Tuteurs étaient toujours dupes des amans et des valets; dans celle-ci, un Tuteur que l'on veut tromper, est heureusement prévenu des tours qu'on lui prépare, et s'amuse aux dépens de ceux qui croyaient s'amuser aux siens.

Des scènes très-comiques. Du succès.

Le Lord impromptu, comédie en 4 actes et en vers libres; par le cit..... 29 nivôse an 8.

Sujet pris dans *Cazotte*.

Représentation orageuse, qui a décidé l'auteur à retirer sa pièce.

Pinto, comédie en 5 actes, en prose; par le cit. Lemercier. Germinal an 8.

Pinto, secrétaire du duc de Bragance, veut placer son maître sur le trône de Portugal, et affranchir ce royaume de la tyrannie de Philippe, et de son ministre Vasconcellos. Le duc n'élève pas si haut ses prétentions, puisqu'heureux d'être à la chasse, il ne paraît fortement occupé que du projet de séduire une femme courtisée par son secrétaire. Cependant les conjurés et la duchesse de Bragance avec eux lui confient leurs plans et leurs moyens d'exécution, que le duc accueille très-froidement. N'importe; Pinto ne se regarde pas comme battu. Il a pour lui la duchesse, et s'entend avec elle pour empêcher le départ du duc, qu'un amiral espagnol doit emmener avec lui à la cour de Philippe. Il la décide à se prêter jusqu'à un certain point aux tendres propositions de l'amiral; il emprunte de l'argent à un juif pour faire avancer les affaires. Mais la vice-reine a été prévenue qu'une conspiration se tramait. Le duc de Bragance doit être arrêté; l'amiral est chargé d'exécuter l'ordre; son amour pour la duchesse le met en défaut, et le duc a tout le temps de prendre la fuite. Bientôt les conjurés se réunissent; ils ont quelque inquiétude; Pinto les rassure; il donne le signal convenu, et la conspiration éclate. Le succès le plus complet la couronne; la citadelle est forcée, le palais de la vice-reine envahi, Vasconcellos obligé de se cacher et de fuir, et le duc de Bragance élevé sur le trône par le zèle, le courage et la fermeté de son cher Pinto.

Sujet noble et tragique, dont l'auteur s'est amusé à faire une sorte de farce ou de Parodie. Le rôle de Pinto à-peu-près calqué sur celui des Figaro a-

Beaumarchais, celui du duc de Bragance sans intérêt, celui de la duchesse bien différent de celui qu'elle joue dans l'histoire, et presque nul; celui de l'amiral immoral et indécent; celui de la vice-reine insignifiant; celui d'un certain archevêque de Bragne ridicule; celui de Vasconcellos à peine esquissé; celui d'un gentilhomme poltron hors d'œuvre; celui d'un capitaine piquant seulement dans une scène; et cependant, malgré les défauts qu'on peut reprocher à l'ensemble, aux détails, aux caractères, des apperçus comiques, des scènes bien faites, des traits heureux balançant des trivialités. Les partisans de l'auteur ont trouvé que cette pièce prouvait un génie supérieur; ses vrais amis ont trouvé qu'elle ne prouvait qu'un abus de talent et d'esprit.

Les deux Poètes, comédie en 3 actes, en vers; par le cit. Rigaud. Messidor an 8.

M. et madame Armand ont une fille à marier. Deux poètes la recherchent; l'un, doux, honnête et modeste avec beaucoup de talent, *ce qui est très-rare;* l'autre, inconséquent, présomptueux et méchant avec un talent très-médiocre, *ce qui est fort commun.* Le père protège le premier, parce qu'il le trouve *estimable;* la mère protège le second, parce qu'elle le trouve *charmant.* Les deux rivaux ont fait chacun une pièce qui doit être représentée le soir même, et la jeune personne doit appartenir à celui qui aura réussi. La pièce de Damis, c'est le protégé du père, va aux nues. Celle de Floricourt, c'est le protégé de la mère, tombe à plat. Damis devroit épouser mademoiselle Armand, mais la mère se dédit, et prétend qu'une cabale a nui au succès de Floricourt. M. Armand paraît se rendre au vœu de sa femme, lorsque dans certain cahier de vers dérobé à Floricourt par son valet, et indiscrètement confié par ce dernier à une suivante, il trouve une

satire faite contre sa femme et lui. Floricourt est démasqué, congédié, et Damis épouse la jeune personne qu'il aime et dont il est aimé.

Fonds très-léger ; point d'action ; une ou deux scènes qui ont produit quelque effet, prises dans des ouvrages anciens et connus ; nulle intention comique ; dénouement commun et usé.

Style facile et quelquefois agréable.

Les Mœurs du jour, ou l'Ecole des jeunes Femmes, comédie en 5 actes, en vers ; par le cit. Colin-d'Harleville. Thermidor an 8.

Sophie, épouse de Dirval, jeune officier français, est restée à la campagne chez Formont son frère, tandis que son mari se bat contre les ennemis de son pays. Elle s'ennuye bientôt de la vie monotone qu'elle mène, et vient à Paris chez M. Morand, son oncle, nouvel enrichi. La société de M. Morand est fort mal composée, ce sont des jeunes gens et des femmes à la mode. Sophie s'est liée avec eux, et vole de plaisirs en plaisirs, de fêtes en fêtes ; Paris enfin lui paraît un séjour enchanteur. Dans le nombre des jeunes gens qui s'attachent à elle, est un certain Dericourt, espèce de roué, dont les graces, les airs, l'esprit ou plutôt le jargon lui plaisent beaucoup ; elle l'aime même sans s'en douter. En vain Formont son frère, homme sage, simple et franc ; en vain madame Heuler, femme estimable, que des malheurs ont réduite à donner des leçons de dessin pour subsister, essayent de garantir Sophie des piéges qu'on lui tend : une madame Verseuil, Florvelle, fils de M. Morand, et Dericourt sur-tout, ont pris sur elle un tel ascendant qu'elle n'écoute ni les prières, ni les remontrances, ni les sages conseils de son frère et de son amie. Dericourt même est sur le point d'obtenir d'elle son portrait ; mais par bonheur Formont le

surprend au moment où Sophie alloit le donner, et feint de croire qu'il a été fait pour lui. Dericourt songe aux moyens de se dédommager de la privation qu'il éprouve. Il est question d'un bal pour le soir, Sophie doit y aller, et là, d'accord avec madame Verseuil, Dericourt doit enlever Sophie et passer la nuit avec elle. Ce projet n'est pas si bien concerté que madame Heuler et Formont n'aient conçu quelques soupçons. Formont doit même aller, contre son ordinaire, trouver sa sœur au bal. Dans ces entrefaites arrive Dirval presque au moment où Florvelle a ramené sa cousine échappée au danger qui la menaçait. Sophie ouvre les yeux, elle s'apperçoit qu'elle marche sur les bords d'un précipice, elle veut retourner à la campagne, et quitter pour jamais Paris. Dericourt arrive pour se plaindre du brusque départ de Sophie; il apprend le retour de Dirval, et prend congé d'elle. Les époux sont bientôt réunis, et Sophie dans les bras de son mari, de son frère et de madame Heuler, jouit d'avance du bonheur qui l'attend dans un séjour paisible et champêtre.

Peu d'action, peu d'intérêt, mais une situation comique au troisième acte; un style aimable et facile; des détails charmans.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

Hécube, tragédie lyrique en 4 actes; par les cit. Milcent et Fontenelle. 13 floréal an 8.

Polixène aime Achille, et va s'unir avec le héros grec. Les Troyens desirent cet hymen, qui cimentera la paix avec leurs ennemis; Priam y consent; Hécube seule, ne pouvant oublier qu'Achille est le meurtrier d'Hector son fils, ne peut supporter l'idée de voir Polixène passer dans les bras de ce vainqueur barbare. Elle feint donc d'approuver l'amour de sa

fille ; mais l'engage à poignarder Achille, lorsque celui-ci la conduira à l'autel. Embarras, terreur et désespoir de Polixène. L'autel est paré, les amans vont être unis, et lorsqu'Achille prête le serment de fidélité à sa maîtresse, elle veut finir ses jours. Achille retient son bras, et c'est alors qu'on vient annoncer que par la plus affreuse trahison, les portes de Troie ont été livrées aux Grecs. Les Troyens, dans l'excès de leur rage, se jettent sur Achille et lui arrachent la vie. La mort de ce héros est bientôt vengée. Priam est assassiné, et Polixène tombe au pouvoir des Grecs ; Troie est livrée aux flammes, Hécube se tue et meurt sur le corps de son époux.

Quelqu'intérêt ; le rôle d'Hécube bien dessiné ; du spectacle. Style au moins très-négligé.

Belle musique, des réminiscences.

La Dansomanie, folie, pantomime en 2 actes ; par le cit. Gardel. Prairial an 8.

M. Duléger est fou de la danse. Un valet lui casse un déjeûner précieux ; il lui pardonne sa mal-adresse, parce que cet homme lui prouve que c'est en essayant des pas très-difficiles, qu'il exécute très-bien, que cet accident est arrivé ; il a un fils en bas-âge ; ce dont il s'occupe le plus, c'est de le bien placer sur ses jambes et de bien poser ses pieds. Sa fille est en âge d'être mariée ; elle aime un colonel, mais qu'est-ce qu'un colonel ? Celui-ci se présente à M. Duléger, qui lui demande s'il sait danser la gavotte de *Vestris*, et sur sa réponse négative, il est éconduit. On célèbre la fête de M. Duléger, ses amis, ses connaissances se sont travestis en Turcs, en Chinois et en Basques. Différentes sortes de danses sont exécutées. Le Colonel figure parmi les basques, et enchante M. Duléger, auquel il se découvre enfin, et dont il finit par épouser la fille.

Folie très-gaie, spectacle très-agréable. Représentations très-suivies.

Praxitèle, opéra en un acte; par le cit. Milcent et Madame Devismes. Messidor an 8.

Un concours est ouvert aux Statuaires de la Grèce, un prix sera décerné à celui qui aura exposé la plus belle figure. Praxitèle expose celle de Vénus, Scopas celle d'un Satyre. L'envie intrigue contre Praxitèle, et son rival est couronné. Praxitele est d'autant plus sensible à cette injustice, qu'il est épris d'Aglaé, l'une des Graces, et qu'après l'affront qu'il éprouve, il n'osera plus se présenter devant elle. Mais Vénus descend de l'Olympe: elle voit la statue de l'artiste, et pour le venger, pour le récompenser, elle lui offre de remplir le vœu qu'il aura formé. Praxitèle révèle sa passion pour Aglaé, qui accompagne Vénus; en vain l'Amour veut faire quelques représentations, un grand artiste est égal aux Dieux, Praxitèle obtient la main de sa maitresse.

Sujet pris dans un joli conte d'*Imbert*.

Poëme très-faible, une charmante décoration.

De l'esprit, de la grace dans la musique.

Pygmalion, ballet-pantomime en 2 actes; par le cit. Milon. 2 fructidor an 8.

Pygmalion aime Delphide. Il est protégé par l'Amour constant; mais l'Amour inconstant séduit le cœur de sa maitresse, et Polémon va épouser Delphide. Pygmalion se désespère. L'Amour constant prend pitié de lui, lui présente un ciseau, un maillet. et l'invite à se consoler avec les Arts, des chagrins que lui a causés l'inconstance d'une maitresse. Pygmalion suit ce conseil, il fait une statue, dans laquelle il s'admire, dont il devient amoureux, et pour laquelle il invoque la puissance des Dieux. Pygmalion n'est plus dans son atelier, il se trouve

transporté avec sa statue dans les jardins de Cythère, où se trouvent Vénus et l'Amour. La déesse anime la statue, et l'Amour la conduit dans les bras de Pygmalion, qui s'unit à elle.

De la fraîcheur dans les tableaux du premier acte. Le rôle de Pygmalion très-bien joué par le cit. *Vestris.*

TRAGÉDIE LYRIQUE IMPRIMÉE ET NON REPRÉSENTÉE.

Le triomphe de Camille, reçu par le Jury du théâtre des Arts, le 21 messidor an 8. Paris, Ballard, rue des Mathurins-S.-Jacques, n°. 328, an 8; brochure in-8°. de 31 pages.

Petit ouvrage de circonstance dans lequel le héros de *Marengo* se trouve célébré sous le nom de *Camille.*

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE NATIONAL,

RUE FAVART.

L'Actrice chez elle, en un acte; par les cit. Marsollier et Daleyrac. 5 vendémiaire an 8.

Scènes épisodiques, dans lesquelles l'auteur des paroles avait pour but de faire briller le talent charmant de madame Saint-Aubin. L'actrice, à cet effet, étant chez elle, répétait différens rôles; et, tout en étudiant, recevait différens personnages. Un jeune homme entr'autres qui avait fait une pièce, et s'y était peint dans le rôle d'un amant timide; puis arrivait le père de la jeune actrice à qui cet

amant demandait la main de sa fille, que le père accordait sans hésiter.

Succès contesté.

Ariodant, opéra en 3 actes, paroles de Hoffmann, musique de Méhul. 19 vendémiaire an 8.

Othon aimait une étrangère appelée Dalinde, qui est entrée au service d'Ina, fille d'Ecard. Il est devenu amoureux de la maîtresse, et se trouve en rivalité avec le jeune Ariodant. Pour guérir celui-ci de sa passion, il suppose qu'il est très-bien avec Ina, que même il a des rendez-vous nocturnes avec elle. Etonnement d'Ariodant; preuves offertes par Othon qui décide Dalinde à prendre les habits de sa maîtresse, à paraître voilée à son balcon, et à lui faciliter l'entrée de son appartement. La scène se passe ainsi sous les yeux d'Ariodant. Il est désespéré, il fuit, et rencontre Dalinde qu'Othon avait remise entre les mains de deux guides, avec ordre à ceux-ci de l'égorger; mais elle est sauvée par Ariodant. Cependant Ina est arrêtée. La loi veut que le crime dont elle s'est rendue coupable soit expié par la mort. On la conduit en prison. Ariodant l'en tire, et c'est Dalinde dont il a le secret qui a pris la place d'Ina. Les juges sont assemblés; Ecard doit prononcer l'arrêt de sa fille: Ina pourrait s'y soustraire en se déclarant la femme d'Othon. Ce scélérat l'avait exigé d'elle sans pouvoir l'obtenir: le mot terrible va être dit; Othon accourt, et réclame Ina comme lui appartenant. Il interpelle l'accusée de faire elle-même un aveu qui peut l'arracher au supplice; mais l'accusée levant son voile laisse voir Dalinde, et révèle les affreux projets d'Othon. Celui-ci disparaît. Un frère d'Ariodant est à sa poursuite, se bat avec lui et le tue.

Sujet attachant; beaucoup d'intérêt; très-belle musique. Grand succès.

La Maison du Marais, ou trois ans d'absence, opéra; paroles du cit. Duval, musique de Della Maria. Brumaire an 8.

M. de Valmont est absent depuis trois ans; pendant cet intervalle sa femme est devenue coquette, dissipée, et fait partager à sa fille son goût pour le luxe et la dépense. La jeune personne courant les fêtes et enivrée d'hommages, dédaigne l'amour naïf de son cousin qu'elle devait épouser, et lui préfère un jeune étourdi, pupille de son père. Les choses en sont là lorsque M. de Valmont arrive, et trouve sa maison absolument changée. Le mobilier antique et modeste est remplacé par un mobilier moderne et galant; le salon de la bibliothèque est actuellement un salon de danse, etc. M. de Valmont se fâche, s'emporte, et veut fuir pour jamais sa femme et sa fille. La frayeur gagne celles-ci; le repentir les atteint: elles font disparaître le mobilier moderne et revenir le mobilier antique, promettent de mener une vie sédentaire et réglée. M. de Valmont s'appaise, et redevient père aussi tendre que tendre époux.

Succès équivoque à la première représentation, où le grand courroux du personnage principal avait paru outré; accueil plus favorable aux représentations suivantes.

Musique agréable, mais inférieure à celle du Prisonnier.

Le Délire, ou les suites d'une Erreur, en un acte; par les cit. Saint-Cyr et Berton. 16 frimaire.

Murville entraîné par Tillemont son ami dans des maisons de jeux, y perd sa fortune. Au désespoir qui s'est emparé de lui, succède le plus affreux délire. Il voit ses enfans et sa femme dans la misère; celle-ci

a fui : il croit qu'elle s'est précipitée dans les eaux, et, plein de cette idée, il lui a fait élever un tombeau sur lequel il va la pleurer. Dans un de ses accès, il la voit, et croit ne voir que son ombre; il s'élance vers elle pour empêcher que les eaux ne l'engloutissent; mais quelle est sa situation lorsque c'est sa femme qu'il presse contre son cœur. La raison lui revient; et Tillemont, pressé par les remords, rend à son ami toute sa fortune, compromise par des billets dont il était porteur.

Représentation très-attachante; beaucoup d'effet. Succès complet.

Don Carlos, opéra en trois actes; par les cit. Léger, ..., et Deshayes. 21 nivôse.

Don Carlos, après sa conspiration contre Philippe II son père, fuit à travers les forêts : il est recueilli par Louise, jeune paysanne qui le soustrait aux yeux de son père, et du jeune Philippe son amant, inspecteur des jardins du comte de Mancenez. Cependant, d'après des ordres sévères, on est à la recherche du coupable; Louise le cache derrière des fagots, et donne de fausses indications à ceux qui étaient venus pour l'arrêter. Le jeune Philippe, l'amant de Louise, va s'enrôler sous les drapeaux du roi, et marcher contre les restes du parti rebelle, lorsque Don Carlos vient s'offrir à ses coups. Ce dévouement, cette confiance changent les dispositions de Philippe; il ne pense plus qu'à sauver celui que protège sa maîtresse, et lui indique, comme asyle assuré, au moins pour tout le jour, un pavillon du château; mais le comte de Mancenez arrive. Don Carlos ne peut plus sortir de sa retraite qu'à l'aide d'une échelle. Elle est déjà prête, lorsque le jeune Philippe, surpris par le comte, est obligé de se retirer. Le roi qui se trouve présent envoie le comte

exécuter quelque ordre : dans ce moment l'heure à laquelle Don Carlos devait sortir du pavillon a sonné, et le jeune prince appelle Philippe. Le roi surpris d'entendre prononcer son nom, prête l'oreille et reconnait la voix de son fils. La nature l'emporte sur le ressentiment ; il place lui-même l'échelle qu'attendait Don Carlos. Celui-ci qui croit ne devoir son salut qu'à l'amant de Louise, est fort étonné de le voir bientôt paraître devant lui. Se croyant découvert, il se dispose à frapper l'étranger ; mais il reconnaît son père, tombe à ses genoux et obtient son pardon.

Des situations ; de l'intérêt. Musique qui a plu généralement.

Le Voisinage, opéra en un acte ; par les cit. Pujoula, Quinebeau, Dubua, Dugazon fils, Bertaud et Pradère. 4 Pluviôse an 8.

Intrigue qui avait produit peu d'effet à la première représentation, et qui en a produit davantage à la seconde. De jolis détails.

Musique qui a réussi.

Le Rocher de Leucade, opéra ; paroles du cit. **, musique du cit. Deleyrac. Ventôse an 8.

Sujet pris dans les Opuscules de *Parny* et dans les Voyages d'*Antenor*.

Représentation très-orageuse. Marques d'improbation données au poëme. Applaudissemens donnés à la musique.

Epicure, opéra en 3 actes, en vers ; pa-

roles du cit. de Moustier, musique des cit. Méhul et Cherubini.

Epicure est aimé d'Aspasie, son élève et sa pupille; mais il croit plutôt à sa reconnaissance qu'à son amour. Il lui annonce quatre soupirans qui prétendent à sa main : le sybarite Narcisse, le stoïcien Rustau, le pleureur Héraclite, et le rieur Démocrite. Leur déclaration est mal accueillie; ils soupçonnent qu'Epicure en est la cause, et, pour s'en venger, ils vont le dénoncer à l'aréopage. Epicure est conduit en prison. Sa philosophie le soutient, et le lieu qu'il habite lui paraît un lieu enchanteur. Il s'endort, et le rêve aimable qu'il fait se réalise par l'apparition de la Sagesse qui descend du ciel, et vient chanter une ariette. Epicure s'éveille: le charme de son rêve est détruit. Il est sous les verroux d'une prison, et sous la garde d'un geolier dont il veut faire son disciple. Cependant on le mène devant l'aréopage. Il est accusé de séduire la jeunesse, et de prêcher la corruption. Epicure expose les principes les plus purs de sa morale. Aspasie vient à son aide, et dévoile les motifs criminels de l'accusation. Epicure est absous et pardonne à ses dénonciateurs.

Peu d'action; situations qui, toutes, n'ont pas également intéressé. De jolis détails. Des morceaux de musique qui ont plu généralement.

Succès qui n'a pas répondu à l'espérance que l'on avait conçue de la réunion de trois hommes d'un vrai mérite.

Le Tableau des Sabines, en un acte; par les cit. Dieu-Lafoy, Jouy et Longchamp. 9 germinal.

Laure est aimée de Dercourt; mais sa mère préfère au jeune homme un Champenois imbécille. Il

est question, en attendant le mariage, de voir le fameux tableau de l'*enlèvement des Sabines.* La mère craint pour les yeux de sa fille les nudités qu'offre le tableau, et la laisse à la garde du Champenois. Dercourt profite de cette circonstance, et vient enlever sa maîtresse. Le Champenois appelle du secours; la force armée paraît; Dercourt vient aussi avec quelques amis en armes; il a attendri l'oncle de Laure en sa faveur; on est près d'en venir aux mains, et les personnages présentent au dénouement l'ordonnance et la composition du tableau *de l'enlèvement des Sabines.*

De la gaîté, de l'esprit, de la plaisanterie. Du succès.

D'Auberge en Auberge, opéra en 2 actes; paroles du cit. Emmanuel Dupaty, musique du cit. Tarchi. Floréal an 8.

Un tuteur veut unir sa pupille et son neveu; mais ils sont prévenus l'un contre l'autre. Il s'agit donc de les faire revenir de leurs préventions. Le tuteur imagine, à cet effet, de changer les avenues et l'intérieur de son château; et, secondé par ses valets qui, successivement, jouent plusieurs rôles, il fait accroire à Dernance qu'il voyage d'auberge en auberge. Dans la première, Dernance trouve sa future déguisée en servante; et celle-ci trouve le jeune homme très-aimable. Dans la seconde, elle passe pour la sœur de la fille d'auberge de la première poste, et, par ses talens, ses graces, son maintien et sa douceur, séduit Dernance au point de l'amener, malgré l'inégalité des conditions, à demander sa main. Le tuteur surprend son neveu aux genoux de sa pupille; sa ruse a complètement réussi; les amans sont unis.

Espèce de tour de force; de l'invraisemblance, mais conception ingénieuse; scènes comiques; dialogue fin et spirituel.

Musique très-agréable.

Une nuit d'été, ou un peu d'aide fait grand bien, vaudeville en un acte, par les cit. Gersain et Halle. 9 prairial an 8.

Une Matinée de Voltaire, ou la Famille Calas à Paris, en un acte et en prose.

Voltaire a quitté Ferney, est venu à Paris incognito, juger de l'effet que doit produire l'arrêt sur la demande en révision du procès de Calas. Il se fait conduire dans la prison de madame Calas et de ses enfans ; mais ne voulant pas être vu d'eux, il se fait cacher par le geolier dans un cabinet voisin de la chambre de ces infortunés.

Tel est à-peu-près le fonds *imaginé* par l'auteur, ce qui n'est à-la-fois ni vrai ni vraisemblable. La pièce a cependant été vue avec intérêt.

Zoé, ou la pauvre Petite, opéra en un acte; paroles du cit. Bouilly, musique du cit. Plantade. Messidor an 8.

Zoé a perdu ses parens ; elle est dans la plus extrême indigence, et n'a vécu long-temps que des secours que lui donnait un citoyen honnête tombé lui-même dans la misère. Cependant elle aime un jeune homme dont elle est aimée. La mère de celui-ci craignant que son fils n'ait fait un mauvais choix, s'est déguisée en femme indigente, a pris le nom d'Ursule, et est venue se loger près de Zoé. Ursule est ravie de la conduite de la jeune personne jusqu'à ce qu'elle découvre qu'un M. Furard, propriétaire de la maison qu'elle habite, a des vues sur Zoé, veut la séduire, et que Zoé, loin de refuser les sommes qu'il lui propose, les accepte, et par ses demandes prévient même ses offres. Ursule est près d'éclater, de rompre toute espèce de liaison entre

son fils et Zoé ; mais elle apprend que les sommes reçues et empruntées sont destinées au soulagement de ce citoyen honnête, qui se trouve être le frère de M. Furard. Les soupçons se dissipent, tout se concilie, et Zoé s'unit à son amant.

De l'intérêt ; des détails aimables ; des scènes touchantes qui n'ont point couvert l'invraisemblance et la sorte d'immoralité que présente le fonds.

Musique qui a réussi.

Une nuit de Frédéric II, vaudeville en un acte ; par les cit. Coupigny, Favière et Dieu-Lafoy, Thermidor an 8.

Le Bottier de Fréderic, fier du titre de bottier du roi, a une fille qu'il ne veut marier qu'à un lieutenant de l'armée prussienne ; et sa fille, cependant, a choisi pour amant un simple Grenadier. Celui-ci, pour obtenir les bonnes graces du père, lui propose de passer quelques heures au cabaret avec des camarades ; et le Bottier, qui n'a jamais refusé de boire, a accepté. Le Grenadier n'a pas beaucoup d'argent, l'écot peut être cher, il met son sabre en gage pour en payer les frais. Dans ces entrefaites, arrive Frédéric déguisé en lieutenant, qui, en traversant la place, reçoit du Grenadier la confidence de son amour, et de son sabre mis en gage. La fille du Bottier a promis à son amant de venir causer avec lui ; et le Grenadier, ne pouvant attendre le moment de l'entretien, engage Frédéric, si sa maîtresse paraît, à rester auprès d'elle jusqu'à ce qu'il revienne. La jeune fille paraît en effet ; et une sorte d'imbécille, rival du Grenadier, la suprenant avec le roi, court avertir le père, qui arrive bientôt avec ses camarades. Le rendez-vous est nocturne ; le galant supris est lieutenant. *Vous épouserez ma fille*, dit le père. Le roi sort d'embarras en signant l'ordre à l'officier du poste voisin de faire battre un rappél. L'ordre est exécuté ; Frédéric, qui avait disparu,

revient sous son habit ordinaire, et passe la revue du poste. Il s'apperçoit que le Grenadier-amant n'a qu'un sabre de réforme, et que ce sabre est cassé. Il l'interroge sur ces deux faits; et se rappelant qu'un Grenadier du même régiment lui a sauvé la vie dans une affaire, reconnaît ce brave dans celui qu'il trouve en faute. La faute est pardonnée; le Grenadier est élevé au grade de lieutenant; et *le Bottier du roi*, ne craignant plus de *mésalliance*, unit sa fille à celui qu'elle aime.

Des situations plaisantes; des mots heureux; des couplets bien tournés. La scène d'un directeur de l'Opéra, dans laquelle on a fait des applications malignes, et que les auteurs auraient pu supprimer, par suite des égards qu'on doit à un homme chargé d'une administration pénible, par suite des abus que peut entraîner cette sorte de licence.

Joli ouvrage qui a complètement réussi.

Le Locataire, en un acte; paroles du cit. Sewerin, musique du cit. Gaveaux. 8 thermidor an 8.

Apolline quitte Evreux après la mort de ses parens, et vient chez M. Ormond, son oncle, vieux géographe, qui n'imagine rien de mieux que de faire étudier à la jeune personne la sphère et la géographie. Mais Apolline songe à Dercourt qui a passé ses premières années avec elle. Ormond s'appercevant que sa nièce éprouve un peu d'ennui, lui avoue enfin qu'il va la marier à M. Sauvageot, le fils de son vieil ami, d'un procureur établi à Montfort, et que le prétendu doit arriver incessamment. Cependant Dercourt, obligé d'aller à Paris pour rendre compte au ministre de sa conduite dans une affaire d'honneur, a profité de son séjour pour chercher sa chère Apolline, et se trouve par hasard logé chez M. Ormond. Le jour de son départ est arrivé, il va quitter son logement, lorsqu'il se trouve en présence

d'Apolline. Les deux jeunes gens se reconnaissent, et Apolline demande à Dercourt s'il est le prétendu. L'amant entend à demi-mot, veut retirer le congé qu'il a donné de son appartement; mais Ormond qui le destine à Sauvageot, se refuse au desir de Dercourt. Celui-ci feint de sortir, se cache, écrit à Apolline; et tandis que M. Ormond dispose sa nièce à bien recevoir M. Sauvageot, arrive le portier qui vient dénoncer Apolline comme l'ayant chargé de remettre une lettre à Dercourt. Par bonheur Dercourt est aux aguets, il s'est affublé de la robe de chambre d'Ormond, le contrefait dans ses manières, et reçoit la lettre des mains du portier; il profite de la méprise pour joindre la sienne à celle de sa maîtresse, et les lui fait rendre par l'entremise du dénonciateur. M. Sauvageot parait: c'est l'homme, avec qui Dercourt a eu une affaire d'honneur, dans laquelle le courage de son adversaire n'a pas brillé; il déclare qu'il est neveu d'Ormond, qu'il sait qu'un nommé Sauvageot aspire à la main de sa cousine, mais que s'il persiste dans cette intention, il lui coupera les oreilles. M. Sauvageot aime beaucoup plus la vie que mademoiselle Apolline; et plutôt que de s'exposer au moindre danger, il renonce au mariage qu'il venait contracter. Ormond, instruit du refus de Sauvageot, reconnait le mérite de Dercourt et l'unit à sa nièce.

Quelques invraisemblances; du comique; de la vivacité dans le dialogue.

Musique facile et chantante.

Du succès.

Emma ou le Soupçon, opéra en un acte; paroles du cit. Marsollier, musique du cit. Fay. 24 vendémiaire.

Ernest a épousé une jeune Ecossaise nommée Emilie, contre la volonté du comte Ernest son père. Obligé de fuir la maison paternelle, il s'est retiré avec sa

femme à Altona, et ils ont pris, lui le nom de George, elle le nom d'Emma. George est jaloux. Il a vu un jeune officier se promener sous les fenêtres de sa femme, et le soupçon tourmente son ame. Cependant sa détresse est telle qu'il ne peut payer son loyer, et qu'il est obligé de se séparer d'Emma pour aller travailler à une manufacture d'armes. Le jeune officier profite de son absence et se présente chez Emma, lui fait une déclaration qu'elle reçoit fort mal. George de retour est furieux de ce qu'Emma ne lui parle point du jeune officier qu'il sait être venu chez lui; une lettre qu'on apporte augmente ses inquiétudes et ses transports jaloux. Bientôt l'officier paraît; il vient pour réparer son indiscrétion. George ne lui laisse pas le temps de s'expliquer, l'appelle en duel, sort avec lui, et le blesse dangereusement.

Le comte Ernest qui a entendu parler d'Emma, vient lui offrir ses services. Emma excite son intérêt en lui faisant connaître quel est son époux, à quel danger sa jalousie l'expose. Le comte cache à Emma que c'est son fils dont il est question; mais George paraît: il a blessé son adversaire, et cet adversaire est Edmont son frère. George est arrêté; on le mène devant un juge: il a reconnu son père. Ce juge, pénétré d'un vif ressentiment, est au moment de condamner George; mais Edmont, qui n'a été que blessé, paraît, et décide le comte à pardonner à son frère.

Fonds intéressant; dénouement un peu brusque.

Musique trop travaillée, de l'obscurité, des réminiscences.

THÉATRE FEYDEAU.

OPÉRA.

Aurore de Gusman, opéra-comique en un acte; paroles du cit. le Prevost-d'Iray, musique du cit. Tarchi. 2 brumaire an 8.

Une jeune personne qui se déguise en homme, et, pour tourmenter un peu son amant, passe pour le rival de celui-ci ; tel est le fonds de cette petite pièce, dans laquelle on a trouvé de l'esprit et des détails agréables. La musique a été généralement goûtée.

Le Valet à deux Maîtres, opéra en un acte ; paroles du cit. Roger, musique du cit. Devienne. 12 brumaire an 8.

Un valet sert deux maîtres qui logent dans la même auberge. Ces deux maîtres sont un amant et sa maitresse ; laquelle s'est déguisée en homme pour se soustraire à un mariage ridicule que ses parens voulaient lui faire contracter. Le valet ne sait pas lire ; il craint qu'on ne s'apperçoive qu'il s'est engagé au service de deux personnes : de-là des quiproquo, des situations très-plaisantes, qui cessent dès que les deux maîtres se trouvent ensemble.

Sujet emprunté de *Goldoni*.

Beaucoup d'esprit, de gaité et de talent comique.

Musique agréable, mais dont les motifs ne sont pas bien neufs.

Le Roman, opéra en un acte ; paroles du cit. Gosse, musique du cit. Plantade. Brumaire an 8.

Un jeune homme propose à la femme de son ami de composer un roman avec lui, dont le sujet serait l'époux à l'épreuve. Il ferait les lettres de l'amant, et elle ferait les réponses. Le mari qui n'est point instruit du projet, est fort alarmé des entretiens que les deux auteurs ont ensemble, et des lettres qu'ils s'écrivent pour se consulter et se communiquer

leurs idées, mais il se rassure dès qu'il apprend qu'il n'est question que de faire un roman.

Situation qui n'est pas neuve, puisqu'on la trouve dans un joli proverbe du citoyen Carmontelle : quelques traits de comique, noyés dans les longueurs qui ont excité de fréquens murmures. Musique fraiche et gracieuse.

Les deux Journées, opéra en 3 actes; par les cit. Bouilly et Chérubiny. 26 nivôse.

Le cardinal de Mazarin a proscrit le comte Armand, président à mortier au parlement de Paris. Le magistrat se refugie avec sa femme chez Michelli, porteur d'eau, qui le soustrait à toutes les recherches qu'on fait de sa personne. Le fils et la fille de cet hôte généreux doivent partir le lendemain pour Gonesse : le passe-port sert à favoriser la fuite de la comtesse qui se déguise en paysanne savoyarde; quant au comte il est caché par le porteur-d'eau dans son tonneau. Ils arrivent à Gonesse ; mais là ils trouvent encore les soldats du cardinal. Armand est forcé de se cacher dans le creux d'un vieil arbre ; il en sort bientôt le pistolet à la main pour tirer sa femme des bras de quelques soldats qui veulent abuser d'elle. Armand est soudain arrêté ; il va périr, lorsque le brave porteur-d'eau accourt, annonce que le peuple en rumeur a demandé la grace d'Armand, et que la reine effrayée n'a pas cru devoir la refuser.

Des situations neuves et intéressantes ; musique telle qu'on pouvait l'attendre d'un compositeur célèbre. Représentations nombreuses et très-suivies.

Le petit Page, en un acte, par les cit. Guilbert Pexérécourt et Kreutzer. 25 pluviôse.

Frédéric a ordonné au jeune baron de Felsheim,

l'un de ses pages, de garder les arrêts dans un château fort; parce qu'il a perdu au jeu une somme assez considérable. Agatines, fille du gouverneur de la prison, est parvenue à voir le jeune page et adoucit sa captivité. Brandtz, officier prussien, s'intéresse vivement au prisonnier; il a voulu le défendre auprès du roi, qui lui a imposé silence, et lui a enjoint de se rendre au château fort avec une lettre pour le gouverneur. Brandtz est bien convaincu qu'il est porteur d'une lettre de cachet pour sa propre personne; mais le papier contient sa nomination à la place de concierge. Le sort de Felsheim n'en devient pas plus doux, parce que le devoir enchaîne la bienveillance de Brandtz. Le page et sa maîtresse songent donc à s'évader; ils sont surpris dans leur projet, avouent leur faute au gouverneur qui paraît leur pardonner, et les unit.

De la sagesse dans la conduite de l'ouvrage, du comique dans le rôle de Brandtz et dans celui de la gouvernante d'Agatines; des morceaux agréables dans la musique. Du succès.

Marcelin, opéra en un acte; paroles du cit Bertrand-Valville, musique du cit. Lebrun. Pluviôse.

Marcelin, père de Justine, est absent de chez lui depuis long-temps; il revient, et trouve à la porte de sa maison un jeune homme qui est amoureux de sa fille. Il s'amuse à le tourmenter, à lui faire croire qu'il est son rival, et son rival aimé. L'accueil qu'il reçoit est propre en effet à confirmer ce qu'il a dit. Le jeune homme ardent, désespéré, s'emporte, et propose un cartel à Marcelin, qui l'accepte en plaisantant, et finit par se découvrir. Le jeune homme, à travers son désespoir et son emportement, ayant laissé voir d'excellentes qualités, étant d'ailleurs aimé de Justine, le bon Marcelin le console

des tourmens qu'il lui a causés, en consentant à ce qu'il épouse sa maîtresse.

Situation comique; détails agréables. Jolie musique. Beaucoup de succès.

L'Esclave, opéra en un acte; paroles du cit. Gosse, musique du cit. Bruni. 25 ventôse.

Don Henriquez veut que Valesco, son fils, embrasse l'état ecclésiastique; mais Valesco montre d'autant plus d'opposition qu'il aime Rosalba dont il est aimé. Le père, instruit de cette intrigue amoureuse, a le projet de déshériter son fils, et d'acheter une esclave qu'il fera donataire de tous ses biens. Ce projet s'accomplit; mais c'est Rosalba que don Henriquez achète comme esclave. De-là des scènes piquantes, qui amènent un dénouement heureux pour les amans.

Des idées ingénieuses, de jolis détails; sujet qui pouvait être plus développé et fournir plus de situations agréables et comiques.

Jolie musique.

Le Tuteur trompé, en un acte; paroles du cit. Bernard-Valville, musique du cit. Gaveaux. 15 thermidor an 8.

Pierre Simonin, négociant, obligé de partir pour les Indes, a laissé sa fille Agathe, encore au berceau, sous la tutèle de Jocard, procureur, qui, voyant sa pupille âgée de dix-huit ans et jolie, forme le projet de l'épouser. Mais le jeune Duval, élève de marine, et neveu de l'armateur Beaupré, est aimé d'Agathe, et est entré, à l'insu de son oncle, en qualité de premier clerc chez Jocard. Dans l'absence de ce dernier, arrive chez lui un marin, lequel reconnaît sa fille sous les traits d'Agathe: c'est Pierre

Simonin. Il contient sa joie, se dit voyageur domicilié à l'Ile de France. Agathe sait que c'est là que réside son père; elle apprend qu'il vit, que même il vient d'arriver à Paris. Elle se confie au prétendu voyageur, lui avoue son amour pour Duval, et le prie de s'intéresser à elle. Bientôt Simonin instruit Jocard du sujet qui l'amène. Une tartane lui a été confiée, et doit lui appartenir après un terme fixé, s'il prouve la mort du propriétaire. Jocard, qui ne connaît pas Simonin, lui répond de la tartane s'il veut passer pour le père d'Agathe et faciliter son mariage. Simonin consent. On amène des notaires; mais Jocard est bien étonné d'entendre Simonin dicter le nom de Duval comme devant être uni à celui d'Agathe. Il voudrait protester contre les qualités que Simonin a prises; celui-ci justifie de son acte de tutèle, et Jocard déchu de son espoir est réduit au silence.

Des ressemblances avec d'autres pièces connues. Des scènes très-gaies. Une musique fort agréable. Du succès.

COMÉDIES

représentées par les Acteurs-Societaires du théâtre de l'Odéon.

Le Collatéral, ou la Diligence à Joigny, comédie en 5 actes, en prose; par le cit. Picard. Brumaire an 8.

Lasaussaye, marchand de bois de Villeneuve-sur-Yonne, est appelé à recueillir la succession d'un oncle fort riche; il prend la diligence et part pour Joigny, où l'attend cette succession, où il doit aussi épouser la fille du médecin Montrichard. Il ne connaît pas ses compagnons de voyage, et leur confie ses affaires, ses projets, ses espérances. Entr'autres

personnages qui se trouvent avec lui dans la diligence; tels que M. et madame Saint-Hilaire, acteurs, et le conducteur, sont un jeune officier, amant aimé de la fille du docteur, et M. Bavaret, avocat, ami du jeune homme.

Bavaret sachant que celui-ci a un rival dangereux dans Lasaussaye, n'est pas plutôt arrivé à Joigny qu'il appelle le médecin, lui fait courir la ville, et facilite ainsi un entretien à l'officier avec sa maîtresse. Il surprend ensuite le secret de l'héritier collatéral qui ne se presse de recueillir la succession qui lui est échue, que parce qu'il craint l'arrivée d'un héritier direct que son oncle auroit pu laisser à Saint-Domingue. C'est le jeune officier qui, grace à Bavaret, va passer pour l'héritier redouté, à titre d'enfant naturel, mais cette ruse est déjouée. Lasaussaye prouve par un extrait baptistaire que l'enfant né de son oncle était une fille. Bavaret ne se déconcerte pas, c'est Madame Saint-Hilaire qui est cet enfant, et il la présente en cette qualité; il décide même Lasaussaye à faire à sa cousine hommage de son cœur pour s'assurer la succession. Dans cet intervalle, il rend Montrichard favorable aux intentions du jeune officier. Enfin Lasaussaye dupe du conseil de Bavaret, est surpris aux genoux de sa prétendue cousine, il ne peut plus décemment prétendre à la main de celle qu'il venait épouser. Le jeune officier triomphe, il épouse sa maîtresse, et Lasaussaye désespéré d'abord d'avoir été joué, se console en pensant que du moins sa succession ne lui est pas enlevée.

Des situations très-plaisantes, une gaité extraordinaire; comédie d'autant plus rare, qu'on y rit pour ainsi dire depuis le premier mot jusqu'au dernier.

Les Epouseurs, ou le Médecin des Fous, comédie en un acte, en vers; par le cit. Mimaut. 27 frimaire an 8.

Le docteur Lisimon tient une maison de santé

dans laquelle il traite des fous. Parmi ceux-ci se trouvent Dormeuil qui se croit un médecin très-habile, Galantin, poète ridicule, Madame Dufard, espèce de duègne qui croit que les jeunes gens raffolent d'elle, &c. Le docteur a une fille à marier, elle lui est demandée par un ancien ami pour son fils. Ce fils doit arriver dans le jour, et se présente chez le docteur lorsqu'on y attend un jeune homme dont la tête est timbrée et qui a la manie d'aimer toutes les femmes, les vieilles sur-tout, et de s'en croire aimé. Dusolage, c'est le nom du prétendu de la fille du docteur, est pris pour le jeune homme dont l'état de folie nécessite les soins du docteur, et cette méprise est suivie de plusieurs quiproquo amenés par la présence successive des fous, et de la folle désignée plus haut. Enfin tout s'éclaircit, et le docteur unit sa fille au fils de son ami.

Des scènes plaisantes, de la gaité, style naturel et souvent agréable, à quelques négligences près. Début qui promet beaucoup.

Les Voyageurs, comédie en 3 actes, en vers; par Armand Charlemagne. 17 nivôse an 8. Paris, imprimerie des Droits de l'Homme, n°. 44; brochure in-8°. de 100 pages.

Deux jeunes gens arrivent chez Gérard, labou-reur, à Charenton, dont la sœur, moderne enrichie, doit épouser M. Dufour. Auguste, l'un de ces jeunes gens, est le fils de Gérard; l'autre, appelé Beauval, est l'ami d'Auguste et le cousin de M. Dufour. Ils se présentent comme ayant fait une très-grande fortune dans les différens pays où ils ont voyagé. Leur carrosse, ou plutôt celui dans lequel un cocher a bien voulu les laisser monter, les attend à la porte. Cette apparence de richesse les sert dans le projet qu'ils ont, Auguste d'épouser sa cousine, et Beauval d'empêcher madame Doucet de s'unir à son cousin Dufour. Le

succès répond à leurs vœux; mais Beauval qui espérait obtenir la main, ou du moins les biens de madame Doucet, n'a pu lui surprendre qu'une donation en faveur de son ami Auguste, et perd tout son mérite aux yeux de madame Doucet, du moment où il est reconnu que la fortune dont il se targuait est absolument chimérique.

Action peut-être un peu faible, mais de la gaîté, du mouvement, des scènes bien coupées et bien dialoguées. Du succès.

Orphise, ou la Partie de chasse, comédie en 5 actes, en vers. Pluviôse an 8.

Pièce dont le public n'a voulu entendre que trois actes.

Les trois Maris, comédie en 5 act., en prose; par le cit. Picard. 19 thermidor an 8.

Desgraviers, veuf de deux premières femmes, s'est séparé de la troisième, et s'est logé à l'Estrapade, dans une maison habitée par Duparc, juge; et par Bazin, professseur de belles-lettres. Madame Desgraviers s'est retirée à la Chaussée-d'Antin, sous le nom de madame Jacob. Elle y occupe un fort bel appartement avec jardin, et y exerce l'art de *devineresse*. Madame Duparc et madame Bazin ont à se plaindre, l'une de la jalousie de son mari, l'autre de la froideur et de la présomption du sien. Elles viennent consulter madame Jacob sur les moyens de guérir leurs époux des défauts qu'elles leur reprochent. Elles avouent en même temps qu'elles sont courtisées par un M. Lecoq, brasseur, de la rue Mouffetard, homme fort avantageux, et se croyant fait pour réussir auprès de toutes les femmes. Lecoq paraît bientôt lui-même, découvre son amour pour les deux amies, ou plutôt les diverses confidences sont à

moitié devinées par madame Jacob, qui se trouve toujours à moitié instruite par tout ce que les uns ont dit avant les autres. Au surplus celle-ci se propose de venger les deux femmes des projets injurieux de Lecoq, et de punir Lecoq de sa fatuité et de ses prétentions. Elle conseille cependant à madame Duparc de combler son époux de caresses au point de l'en fatiguer, et de le guérir ainsi de sa jalousie; à madame Bazin de feindre une excessive indifférence, des torts même vis-à-vis de son mari, pour le guérir de sa confiance apathique. Les femmes se conduisent en conséquence; mais Desgraviers se trouve toujours là pour alimenter la jalousie de Duparc, et a grand soin, lorsque Bazin est persuadé de l'infidélité de sa femme, d'aigrir son dépit. Quant à Lecoq, il cherche sans cesse à profiter des bonnes dispositions où il croit que sont pour lui les deux femmes qu'il veut séduire, il se présente le jour, la nuit, mais inutilement. Toute l'intrigue conduite par madame Jacob, qui n'ignore aucun des résultats, qui a même appris que son mari était lié avec Duparc et Bazin, et qui n'est pas fâché de pouvoir à son tour se venger de lui, est arrivée au point où elle la desirait. Les deux amies se rendront chez elle, M. Lecoq y sera, les trois maris s'y trouveront aussi, et chacun aura son lot. En effet, Desgraviers à qui elle a su inspirer de la jalousie, en lui faisant dire par son portier que M. Lecoq est amoureux d'elle, est à peine arrivé, que, paraissant voilée à ses yeux, elle lui parle de sa troisième femme, lui prouve son innocence, le fait rougir des soupçons qu'il avait conçus contre elle, en prenant la lettre d'une de ses amies pour la lettre d'un amant; finit par se découvrir et exciter ses regrets, en lui parlant de son m riage avec Lecoq. Duparc et Bazin viennent, trouvent Desgraviers désolé, qui les tranquillise sur leur sort et gémit sur le sien. Etonnement des deux maris, refus de croire aux discours de Desgraviers, apparition de madame Jacob, qu'ils traitent assez durement, pour

que Desgraviers se fasse reconnaître pour son époux; réconciliation générale, promesse de s'aimer de part et d'autre, congé donné à Lecoq, qui comptait sur un diner en bonne fortune avec les trois femmes, et qui les sachant avec leurs maris, retourne dîner seul chez lui.

Plus de mouvement que de véritable action, intérêt fort léger, des scènes vraiment comiques, de la gaîté, style naturel, des mots et des situations qui provoquent le rire. Succès.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Young, ou la Vie, en un acte; par le cit. Creuzé. 17 vendémiaire an 8.

Young exilé de sa patrie, s'est retiré dans une campagne, où il vit sous le nom de Wilmington. Là, il déplore la perte de sa fille. Arthur, vieillard dont il soulage l'infortune, lui donne pour domestique un français nommé Champagne, naturellement gai; mais feignant pour plaire à son maitre, un grand désir de mourir. Young qui ne peut supporter l'idée de la mort de sa fille, est prêt à terminer ses jours, lorsque celle-ci arrive avec son amant qui lui a sauvé la vie. Arrive, en même temps, un ami d'Young, qui lui apprend que son exil est fini; c'en est assez pour qu'Young renonce à son fatal projet, et se trouve heureux de vivre.

De l'esprit, des couplets heureux.

Le Mariage renoué, ou les Méprises, en un acte. 3 brumaire an 8.

Pièce qui n'a point réussi.

Une Folie, ou les Mariages par adjudication, en un acte. 13 brumaire an 8.

Folie qui n'a fait rire personne; mariage dont on n'a pas voulu entendre la conclusion.

Champagne et Suzette, en un acte; par les cit. Chazet et.... Brumaire an 8.

Champagne est un nouvel enrichi qui, oubliant les liens qui l'attachent à Suzette, prend le nom de monsieur de Champagnac, et demande par les journaux, des maitres, un secrétaire et une épouse. Suzette qui aime toujours Champagne, et qui connaît sa demande, se propose d'y répondre. Elle se présente chez lui déguisée, tour-à-tour, en maître de chant, de danse et de langue, et lui fait sentir adroitement le ridicule de ses prétentions. Elle revient ensuite sous l'habit et le nom de Suzette. Sa vue fait impression sur Champagne, il se sent plus épris d'elle que jamais, et lui offre sa main en lui rendant son cœur.

De l'esprit, des couplets agréables.

La Girouette de S. Cloud, en un acte; par les cit. Barré, Radet, Desfontaines, Dupaty, Bourgueil et Maurice. Brumaire an 8.

Le titre de cette petite pièce et l'époque à laquelle on l'a représentée, en indiquent assez le sujet. Elle a beaucoup réussi.

Le Vaudeville au Caire, en un acte; par les cit. Jouy et Longchamps. Frimaire an 8.

Petit ouvrage de circonstance.

Les Otages, en un acte; par les cit. Radet, Barré, Desfontaines, Maurice et Dupaty. Frimaire an 8:

Pièce dans laquelle l'esprit et la gaîté se sont armés contre une loi tyrannique, absurde et barbare, connue sous le nom de la *loi des ôtages*.

Le Procès de Scudery, en un acte; par le cit..... 7 nivôse.

L'aventure si connue de Scudery et de sa sœur dans une auberge de Pont-St.-Esprit, a fourni le sujet de cette pièce, qui n'a point réussi.

Le Carrosse espagnol, en un acte; par les cit. Année, Jouy et Gersain. 14 nivôse.

Un carrosse destiné à la reine d'Espagne, et que des curieux allaient voir chez un sellier de Paris, a donné lieu à la jolie bagatelle dont voici le fonds.

Alphonse, espagnol, chargé de conduire à Madrid un carrosse fait à Paris, a perdu chez Rosalie, jeune veuve dont il est amoureux, une somme de dix mille francs; un jeune homme à la mode, nommé Fierville, les lui a gagnés par supercherie. Fierville et Rosalie veulent voir le carrosse espagnol, et se rendent chez le sellier, qui conseille à Alphonse de se venger d'eux. Alphonse accepte la proposition relativement à Fierville, mais veut ménager Rosalie. Cependant le Sellier confie à Fierville le projet qu'a formé l'Espagnol d'emmener à Madrid un jeune homme et une jeune femme pour établir les modes françaises en Espagne. Fierville les présente, et offre d'emmener avec lui Rosalie. Alphonse accepte, mais il déclare qu'il veut 10,000 francs de cautionnement.

Fierville donne cette somme, Alphonse la reçoit, se decouvre, et laisse à Fierville sa maitresse.

De l'esprit, des couplets très-piquans et bien tournés.

La Guinguette, en un acte. 27 nivôse.

Fonds très-léger auquel on a cousu des scènes épisodiques qui ont produit peu d'effet.

Monsieur Guillaume, ou le Voyageur inconnu, en 3 actes; par les cit. Radet, Barré, Bourgueil et Desfontaines. Pluviôse an 8.

Le vertueux Malesherbes voyage sous le nom de M. Guillaume. Il se fixe à Toulouse, et habite un pavillon modeste que lui cède Morrice, intendant d'un conseiller au parlement de cette ville. Sa bonté, sa bienfaisance naturelle le font chérir. Il s'est apperçu que la fille de son hôte aime beaucoup un jeune homme qui fait le portrait de son père, et découvre bientôt que le prétendu peintre est issu d'une famille distinguée, qu'il est déguisé, qu'il a séduit la fille de l'intendant, et qu'il l'a épousée secrètement sans le consentement de son père, sans celui du père de sa maitresse. M. Guillaume éclate d'abord en reproches, mais le mariage est consommé; c'est le cas de l'indulgence, il en montre, il promet son appui. Dans ces entrefaites, arrive M. de Fierville, conseiller au parlement de Toulouse, avec un train, une suite et une livrée; il déloge monsieur Guillaume, qui ne se plaint pas, mais bientôt embarrasse fort monsieur le Conseiller, en se découvrant à lui. M. de Fierville un peu confus cherche à se remettre, y parvient et finit même par demander un service à M. de Malesherbes. Le magistrat le lui promet si l'équité ne s'y oppose pas, mais à condi-

tion qu'il se joindra à lui pour obtenir d'un de ses confrères qu'il excuse et approuve le mariage que son fils a contracté avec la fille de Morrice; une simple complaisance qui lui vaudrait la protection de M. de Malesherbes ! Le conseiller n'hésite pas, il écrit une lettre dans laquelle il plaide la cause du fils avec chaleur, avec les plus puissans argumens. Mais cette lettre est à peine achevée que M. de Malesherbes et lui apprennent que le jeune peintre est le fils de M. le conseiller Fierville. Qu'objecter, lorsqu'on a prévu toutes les objections, lorsqu'on les a combattues victorieusement ? Le mariage est ratifié.

Du comique agréable, de l'intérêt inspiré par la présence d'un homme justement illustre et barbarement immolé par la tyrannie révolutionnaire ; des couplets bien tournés et bien placés dans la bouche de chacun des personnages.

Beaucoup de succès.

Sterne à Paris, en un acte; par les cit. Auguste.... et Rivoiles. 2 pluviôse.

Sterne est à Paris dans un temps où la France est en guerre avec l'Angleterre, et n'a d'autres papiers qu'un certificat de l'ambassadeur anglais à la Haye. Il l'a laissé chez son sellier et l'envoie chercher, mais on en a fait des papillottes pour la coiffure de madame. Sterne est assez embarrassé, il l'est davantage lorsqu'il se voit arrêté comme espion, et laissé sous la garde d'un jeune homme qui bientôt lui semble peu fait pour le rôle qu'il joue. Le philosophe apprend que la nécessité a forcé le jeune homme à accepter cet emploi. Un billet de banque était sa seule ressource, il l'a perdu. Lafleur, domestique de Sterne, a trouvé ce billet, le remet à son maître, qui le rend au jeune homme. Mais Sterne pour récompenser la probité de Lafleur, lui donne la valeur du billet, dote Rose, fille de l'auberge, dont il sait

qu'il est amoureux, et facilite ainsi son mariage avec elle.

Quelques scènes qui rappellent le *Voyage sentimental*; de la gaité, le caractère de Sterne présenté avec assez d'originalité, des couplets écrits avec grace.

Gilles ventriloque, par les cit. Gersain, Lanée et Vieillard. Pluviôse.

Facétie qui a réussi. On y a beaucoup applaudi quelques couplets malins et satiriques.

Dans quel siècle sommes-nous? en un acte; par les cit. Jouy, Longchamps et Dieu-Lafoy. 26 pluviôse.

Le 18e siècle est-il fini, ne l'est-il pas? Cette question agitée souvent et long-temps dans les journaux, a donné l'idée de cette jolie bagatelle, dans laquelle M. *Précis* hésite à unir sa fille à celui qu'elle aime, parce qu'il ne devait la marier qu'à la fin de 1800. Cependant le mariage se conclut, parce que les amans sont pressés, et que la question étant soumise à un astronome, le jeune homme le force ou de se battre ou de décider au gré de son amour. L'astronome prend ce dernier parti.

L'Arioste, ou le triomphe du Génie, en un acte; par les cit. Desfaucherets et Roger. Ventôse an 8.

L'Arioste aime Alexandra, mais il communique difficilement avec elle. Il la prie, si elle approuve son amour, de mettre une rose dans la main d'une statue de Minerve. Elle vient rêver auprès de cette statue, elle tient une rose, son père la surprend, et c'est lui qui, sans se douter du service qu'il rend à l'Arioste,

ser de leur vendre ses ouvrages, madame de Choiseul lui fait offrir une place importante, mais il ne voit que Laure, et lui sacrifie sa gloire et sa fortune. Cependant on veut le forcer à s'avouer l'auteur de son Idylle, on la fait donc apprendre à deux enfans qui la récitent et la jouent devant lui. L'amour-propre de Gessner le trahit, on jouit de son embarras ; mais son amour est si vrai, il lui a fait de si nobles sacrifices, que le père de Laure consent à l'accepter pour gendre.

Cadre agréablement rempli. Scène charmante entre les deux enfans ; jolis détails ; couplets aimables et gracieux.

Les Avant-postes, en un acte ; par les cit. Vial et.... Messidor.

Une anecdote racontée dans les journaux, a fourni le sujet de cette pièce.

Le meûnier George doit épouser Charlotte. La veille de son mariage, il est rencontré par un avant-poste français : on le questionne, on le fait boire ; enfin le général français (Lecourbe) a résolu de l'enivrer et de prendre ses habits pour s'approcher du camp ennemi, pour en examiner les dispositions. George s'endort, on le déshabille, le général prend ses vêtemens, et lui fait donner un uniforme d'officier français. Le Général est bientôt arrêté par un avant-poste autrichien, mais il s'en débarrasse en indiquant le lieu où dort un général français dont la prise sera facile. Le Général, hors de danger, renvoie les habits de George, avec une dot pour Charlotte ; et le meûnier épouse sa maitresse.

Bagatelle qui a réussi.

La Pièce curieuse, ou le petit Tableau d'un grand événement, en un acte, par les

cit. Barré, Radet et Desfontaines. 15 messidor an 8.

Ouvrage de circonstance qui retrace les principaux faits de l'armée d'Italie, jusqu'à la bataille de Marengo.

Du succès.

THÉATRE DES TROUBADOURS.

Le Panorama, en un acte ; par les cit. Armand, Gouffé et Georges Duval. 6 vendémiaire an 8.

Bellevue, inventeur et propriétaire du Panorama (tableau de forme circulaire, offrant la vue en perspective de la ville de Paris ou de telle autre), doit épouser la maîtresse d'un jeune homme appelé Dercourt, si les cinq premiers amateurs qui auront vu le Panorama en rendent un compte favorable ; et, dans le cas contraire, Dercourt aura la main de sa maîtresse. L'amant prend cinq déguisemens différens ; et, sous chacun d'eux, fait la critique du Panorama. Son stratagême lui a réussi, et Bellevue est éconduit.

Bluette qui a dû son succès à quelques couplets gais et malins.

L'Etourderie, en un acte ; par le cit.... 14 vendémiaire an 8.

On connait la jolie comédie de *Fagan*, intitulée *l'Etourderie*, c'est la même pièce travestie en vaudeville. Cet essai a peu réussi.

Christophe Morin, ou Que je suis fâché

d'être riche, en un acte; par onze Auteurs. Vendémiaire an 8.

Christophe Morin qui s'est enrichi dans le commerce de chevaux, est tout près de se voir la dupe d'un intrigant qui recherche sa fille et sur-tout sa fortune. Il s'apperçoit, par bonheur, qu'on le mystifie; et Serval, amant aimé de mademoiselle Morin, le confirme dans cette idée. Serval finit par être préféré à l'intrigant.

Des couplets agréables; dénouement qui n'a pas réussi.

La Clef forée, en un acte; par les cit. Léger et Creuzé. 26 vendémiaire an 8.

Valère attend au foyer que l'on commence la première représentation de sa pièce. Il entend de nombreux applaudissemens, puis des murmures, puis des sifflets; il se désole. Un jeune homme vient lui emprunter une clef forée. Valère la lui prête, et bientôt la toile se baisse au bruit perçant des sifflets. Le jeune homme revient au foyer: il est enchanté; mais dès que l'auteur est reconnu, il a peine à cacher son embarras. On parle de vers: il avoue qu'il en fait quelquefois; on le prie d'en réciter; il chante deux couplets, à la fin desquels Valère lui observe malignement qu'il a oublié de lui rendre sa clef forée.

De la gaîté.

Le Connaisseur, en un acte; par le cit. Joseph Pain. 12 brumaire an 8.

Sujet pris dans les Contes Moraux de Marmontel, et par conséquent très-connu.

Des couplets spirituels. Du succès.

La Pêche aux Jacobins, pièce en un acte;

par les cit. Léger, Chazet et Armand-Gouffé. Brumaire an 8.

Ouvrage fait en l'honneur de la fameuse journée du 18 brumaire.

De la gaité.

L'Emprunt forcé, en un acte; par les cit. Léger, Chazet, le Prevost-d'Iray, Dieu-Lafoi et Armand-Gouffé. 2 nivôse.

Harpin et Legras sont chargés de répartir l'emprunt forcé dans la commune d'Orléans. Parmi ceux qu'ils ont taxés sont le cit. Lesec, rentier, qui réclame en vain, et Dorval, poète, amant de la fille de Harpin. C'est Legras qui a taxé Dorval, et qui espère que la gène à laquelle il sera réduit le fera renoncer à son projet de mariage. Dorval veut faire quelques représentations; il est menacé, maltraité, et sort bien résolu de se venger. En effet, il revient avec quelques amis déguisés, surprend Harpin et Legras, et leur enlève 60,000 francs. Harpin se désespère, mais Dorval revient, et promet de rendre la somme si l'on consent à son mariage. On y consent : la somme est rendue, et le mariage conclu.

Beaucoup de gaité. Du succès.

L'Armoire, ou les trois Mariages, en un acte; par le cit.... 6 nivôse.

Une petite pièce de *Pannard*, intitulée *La Ressource Comique*, semble avoir fourni le fonds de celle-ci.

Point de succès.

Lamothe Houdard à la Trappe ; par les cit. Auger et. . . . 12 nivôse.

Lamothe donne une pièce aux Italiens ; c'est son début ; elle tombe. Il veut se retirer à la Trappe. Arrivé au couvent, le supérieur lui donne pour l'instruire de ses devoirs le P. Anselme, qui, loin d'engager le jeune poète à prendre l'habit, lui déclare que lui-même serait très-heureux de le quitter. Lamothe persiste, et cependant pense à ses amis, et sur-tout à Julie sa maîtresse ; puis, tout-à-coup, en songeant à sa situation, il y trouve le sujet d'une comédie intitulée la Matrone, qu'il va écrire chez le portier pour n'être pas importuné. Julie arrive au couvent, déguisée en homme, et apprend que son amant s'y est renfermé. Fontenelle et Campra, liés étroitement avec Lamothe, y viennent aussi, et retrouvent leur ami qui n'a pas plutôt reconnu Julie, qu'il a renoncé au projet de se faire moine. Le supérieur, à qui l'on dit qu'une femme s'est introduite dans le couvent à la faveur d'un déguisement, ordonne au portier de la renvoyer. Le P. Anselme prend alors les habits de femme de Julie ; et le portier, qui ne le reconnaît point, lui ouvre la porte, et favorise sa fuite.

De jolis couplets ; quelques invraisemblances.

Charles Lebon, en un acte ; par les cit. Delaborde et de Ferrières. 19 pluviôse.

Sujet pris dans le roman de *Mayer*.

Peu d'intérêt ; style marotique ; des couplets redemandés.

Le Remouleur et la Meûnière, en un acte ; par le cit. Piis, 17 ventôse.

La meûnière Marguerite, jeune veuve, est recher-

chée par tous les jeunes gens du canton, et sur-tout par M. Robert, aubergiste du voisinage; mais celui-ci ne plaît point. Un Remouleur arrive au village, rapportant mille écus, fruit de ses courses et de ses travaux. Il avait demandé, dix-huit mois auparavant, la main de Marguerite, qui l'avait refusée. Le Remouleur veut se présenter de nouveau; et par le moyen de l'aubergiste, il écrit trois lettres sous les noms de Mathieu, Grégoire et Alain Degraci. La Meûnière est indécise; elle veut connaître ses trois soupirans. Mathieu est brusque et emporté, il ne lui convient pas; Grégoire lui déplait par ses folies; Alain l'enchante par sa timidité: elle l'accepte pour époux. Robert croit d'abord que tout cela n'est qu'un jeu; mais lorsqu'il voit que la chose est sérieuse, il renonce à ses prétentions sur Marguerite.

Des tableaux vrais et aimables; des couplets gais, fins et spirituels.

Rancune, ou les Charcutiers de Troie, parodie d'Hécube, en un acte; par les cit. Léger, Villiers, Guilbert Pexérécourt, Armand-Gouffé, Georges Duval et Vieillard. Floréal an 8.

Fragile, élève en chirurgie, a tué Retare, fils de Criam, charcutier, en lui tirant trop de sang dans une saignée; de-là, haine et dissension entre les garçons charcutiers, et les élèves en chirurgie de Troie en Champagne. Pour appaiser les deux partis, Criam se décide à marier sa fille Prolixène avec Fragile; Rancune, son épouse, voudrait empêcher cet hymen, et ne pouvant y parvenir, engage sa fille à se venger de Fragile, en l'endormant avec de l'opium; mais Prolixène préfère de se poignarder avec un couteau lorsqu'elle marchera à l'autel. Cependant une rixe s'est élevée entre les charcutiers et les élèves en chirurgie; le sang va couler: Prolixène se dévoue, et reçoit la main de Fragile.

Farce composée, apprise et jouée en cinq jours. Elle a fait rire ; c'est à quoi se bornait la prétention des auteurs, connus par des ouvrages plus recommandables.

La Femme invisible, en un acte ; par les cit.... et Daudet. 5 prairial an 8.

On a beaucoup parlé de la femme invisible ; on s'est porté en foule à cette sorte de spectacle, qui a donné l'idée de la pièce représentée au théâtre des Troubadours.

Julie, fille d'un médecin très-curieux de savoir le secret de la femme invisible, a rencontré Dermance au bal. Elle est éprise du jeune homme, qui n'est pas moins épris d'elle. Ils voudraient s'épouser ; mais le docteur ne veut pour gendre qu'un physicien. Dermance imagine de se présenter comme le fils de M. Jérôme, inventeur du secret, s'engage à l'apprendre au docteur, et à cette condition obtient sa maîtresse.

Fonds bien léger ; titre qui a trompé l'attente des spectateurs ; une scène assez piquante, quelques couplets malins.

Le Prétendu de Gisors, en un acte ; par le cit. Alexandre. 5 messidor.

Un sot que l'on berne, et dont le rival épouse la maîtresse.

Fonds usé ; des couplets facilement écrits et souvent agréables.

La Nouvelle inattendue, en un acte. 14 messidor.

Pièce de circonstance.

Point de fonds ; de très-jolis couplets.

Arlequin Odalisque, en un acte ; par le cit. Auger. 16 messidor.

Colombine est tombée au pouvoir d'un corsaire qui l'a vendue pour le sérail du Grand-Seigneur. Arlequin instruit de cet événement, réussit, l'argent à la main, à s'introduire auprès de sa maîtresse. C'est le jour où le sérail doit s'assembler. Le sultan a répudié sa favorite, et doit faire un nouveau choix. Arlequin craint qu'il ne tombe sur Colombine ; mais c'est sur lui-même qu'il s'arrête. Le sultan le prenant pour une jeune négresse s'est enflammé pour lui. La favorite disgraciée gagne alors le bostangi, et lui ordonne de faire sortir la prétendue négresse. Arlequin va fuir avec Colombine ; ils sont arrêtés ; on les ramène au sultan, qui, dans cet intervalle s'étant réconcilié avec sa maîtresse, pardonne aux deux amans, et leur rend la liberté.

Des couplets mordans ; quelques-uns agréablement tournés.

Les Dieux à Tivoly, en un acte ; par les cit. Etienne, Morel, Servière et Francisque. 23 thermidor an 8.

L'ascension d'une montgolfière dans les jardins de Tivoli a donné l'idée de cette petite pièce. L'aréonaute avait annoncé que les Dieux s'élèveraient dans un ballon, et le public ne vit autre chose que des *images* peintes sur la montgolfière. Dans la pièce, Arlequin amoureux de Colombine décide Gilles, tuteur de sa maîtresse, à se déguiser en Amour, et à faire avec lui un voyage dans les airs. Voilà Gilles, non dans un ballon, mais sur une balançoire : la peur le prend ; Arlequin profite du moment critique où se croit Gilles, pour exiger de lui qu'il renonce à Colombine et la lui cède.

Fonds très-simple ; des personnalités qu'on a

trouvées un peu fortes, *quoiqu'elles deviennent à la mode*; des couplets heureux.

Arlequin aux Petites-Maisons, en un acte; par le cit. Francisque. 13 thermidor an 8.

Cassandre, père de Colombine, s'est enrichi dans l'administration de l'hôpital des Petites-Maisons. Gilles, qui est le médecin de cet hôpital, ne serait pas fâché d'obtenir la main de Colombine; mais il a un rival dans Arlequin. Celui-ci a gagné un quaterne à la loterie: il pourrait donc opposer sa fortune à celle de Gilles. Il aime mieux passer pour pauvre, et s'assurer que sa maîtresse l'aime pour lui-même. Colombine, en effet, le préfère à Gilles, qui n'est pas plutôt éconduit, qu'Arlequin déclare le gain inattendu qu'il vient de faire, et les motifs qui l'avaient décidé à n'en point parler.

Fonds un peu usé; de l'esprit. Début qui promet.

L'Automate qui joue aux échecs, en un acte; par le cit.... 19 thermidor an 8.

Un campagnard vient à Paris avec l'intention d'épouser une jeune personne dont le père lui a promis la main, et signé un dédit de trente mille francs. En lisant les journaux, il voit l'annonce de l'automate jouant aux échecs, et il lui prend fantaisie de faire venir l'automate chez lui. Comme il est très-fort aux échecs, il se flatte de le gagner; mais Frontin, valet d'un rival du campagnard, amène son maître déguisé sous le costume de l'automate. La partie commence, le campagnard perd et se fâche; son rival se fait connaître, lui demande ou de renoncer au dédit ou de se battre: le campagnard accepte la première proposition.

Peu de succès.

THÉATRE MONTANSIER-VARIÉTÉS.

Les trois Sœurs dans leur Ménage, ou la suite de Robert le Bossu, vaud. en un acte. 7 vendémiaire an 8.

Le Savoir-faire, opéra en 2 actes. 23 vendémiaire an 8.

Zozo, ou le Mal-avisé, comédie en un acte. 25 vendémiaire an 8.

Le Sérail, ou la Fête du grand-Mogol, pantomime en 3 actes, à grand spectacle. 1 brumaire.

La Femme en parachûte, vaudeville en un acte. 22 brumaire.

Eléonore et Dorval, ou la suite de la Cinquantaine, opéra. 2 frimaire.

Godard, ou la Loge du Portier, comédie. 7 frimaire.

Le vieux Bonhomme, ou Poulot et Fanchon. 21 frimaire.

Les deux Morts supposés, vaudeville en un acte. 6 nivôse.

La Marchande de Plaisir, vaudeville en un acte. 22 nivôse.

L'Auberge du Diable, com. en 2 actes. 9 pluviôse.

Le faux Frère, ou A trompeur Trompeur et demi. 21 pluviôse.

Le Cordonnier de S. Flour, vaud. en un acte. 17 germinal.

La Dame invisible, vaud. en un acte. 18 germinal.

Les Gondoliers, ou la Soirée vénitienne, coméd. 16 floréal.

Georges ou le bon Fils, coméd. en 3 actes. 24 floréal.

L'ouverture du Jardin Egalité; vaud. en un acte. 1 prairial.

Vadé à la Grenouillère, vaud. en un acte. 10 prairial.

Le duel de Bambin, opéra en un acte. 3 messidor.

Marot et sa Servante, vaud. en un acte. 7 messidor.

La Rencontre aux Bains, vaud. en un acte. 18 messidor.

Jocrisse autre part, vaud. en un acte. 1 thermidor.

La famille Bamboche à Paris. 13 thermidor.

Jacques Rigaud, opéra. 25 thermidor.

THÉATRE DE LA CITE-VARIÉTÉ ET DE LA PANTOMIME NATIONALE.

Paris en miniature, bluette en vaud. 4 vendémiaire an 7.

Les deux Voyageurs, ou A beau mentir qui vient de loin, com. en 3 actes et en vers. 8 vendémiaire.

Les Mascarades, ou le Carnaval de l'Amour, com. 16 vendémiaire.

Le nouveau Parvenu. 22 vendémiaire.

La nouvelle Cacophonie, 4 brumaire.

Le Froc aux Orties. 26 brumaire.

Le petit Poucet, ou l'Orphelin de la Forêt, pantomime en 5 actes. 4 nivôse.

Tristam-Shandy, ou Bizarrerie et Bonhomie. 13 nivôse.

L'Egyptien à Paris. 20 nivôse.

Les Pêcheurs, ou le Mariage par ruse. 20 ventôse.

L'Enfant du Mystère, ou les Amans du quinzième siècle, pantomime en 3 actes. 13 germinal.

Eustache Bastringue, drame poissard en un acte. 4 floréal.

Séthos à Memphis, ou l'Initiation Egyptienne dans les Pyramides. 3 floréal an 7.

Les Chinois, pantomime en 3 actes, ornée de chants, danses, combats, tournois, évolutions. 19 floréal.

Le Moine, pantomime en 3 actes. 29 floréal.

La Bataille de Marengo, ou la Conquête de l'Italie, fait historique en un acte, ornée de chants, combats, évolutions militaires. 8 messidor.

Le premier Grenadier de France, ou une Journée de La Tour-d'Auvergne, fait historique. 24 messidor.

Le Mariage en Enfer, pantomime à machines et à grand spectacle. 29 messidor.

Une Faute d'Amour, pièce à grand spectacle. 20 thermidor.

THÉATRE DES JEUNES ARTISTES.

Araminthe. 16 vendémiaire an 7.

Talmire, ou l'Amitié vaincue par l'Amour. 22 vendémiaire.

Le Mariage de Jocrisse. 27 vendémiaire.

Le Peintre dans son Ménage. 29 vendém.

Mal veut mal lui tourne. 16 brumaire.

Les Présens de noce. 22 brumaire.

Jocrisse à S. Cloud. 30 brumaire.

Célestine, ou l'Habitante de l'île déserte. 8 frimaire.

Pradon sifflé, battu et content. 11 frimaire.

La Bossomanie, ou Arlequin polichinel. 22 frimaire.

Le Château mystérieux, ou l'Héritier orphelin. 28 frimaire.

Arlequin Buraliste. 15 nivôse.

L'Intrigant démasqué. 22 nivôse.

L'Egyptien à Paris. 22 nivôse.

La Bergère de Saluces, pantomime en 4 actes et à grand spectacle. 9 pluviôse.

Le Prêteur sur gages, ou l'intérieur des Maisons de Prêt. 15 pluviôse.

Les Amours de Ragotin. 25 pluviôse.

Le Bastringue du papa Cassandre, et d'Arlequin ainsi soit-il. 6 ventôse.

Gilles n'est pas gilles. 26 ventôse.

La Lanterne magique. 9 germinal.

Joseph, pièce en 5 actes à grand spectacle, mêlée de pantomimes, chants et danses. 21 prairial.

L'Amant Comédien, ou les nouvelles Métamorphoses. 29 prairial.

Le Mariage sous le voile, opéra-vaud. en un acte. 16 messidor.

Mettez vos Lunettes. 23 thermidor.

Jocrisse au Sérail de Constantinople, ou les Bêtises sont de tous les pays. 28 thermidor.

Jenny, ou les Ecossais, drame nouveau en 3 actes. 30 thermidor.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

La Servante de Molière. 17 vendémiaire an 7.

Le Héros d'Egypte. 4 brumaire.

Edouard et Sophie, ou le Tribunal nocturne, pièce en 3 actes. 19 brumaire.

L'Amour Remouleur. 23 brumaire.

La Maison de S. Cloud, à-propos en un acte. 26 brumaire.

Les Rendez-vous nocturnes, com.-vaud. en un acte. 21 pluviôse.

Le Gagne-petit, vaud. en un acte. 27 pluviôse.

Les Bizarreries de la Fortune. 11 ventôse.

Fanny, comédie en un acte. 18 ventôse.

Le double Rendez-vous, ballet-pant. en 2 actes. 11 germinal.

Un Moment d'enthousiasme, opéra-comique en un acte. 12 germinal.

Les Masques, ou les Folies du jour, vaud. en un acte. 7 floréal.

La Forêt enchantée. 24 floréal.

Hécube à Troie en Champagne, tragédie-vaud. en 3 actes et à grand spectacle, avec ballets. 4 prairial.

Les Surprises, ou le Savetier du coin, com. en 3 actes et en vers. 5 prairial.

Le Fou supposé, com. 22 prairial.

Sotinet, ou la Porte bâtarde, vaudeville. 29 prairial.

Le Jour des Noces, ou l'Enlèvement, ballet-pant. en 4 actes. 6 messidor.

Paris illuminé, ou le retour de Marengo. 20 messidor.

L'Amant statue, ou l'Ecole hollandaise. 10 thermidor.

Le Spectacle changé, ou la Pièce interdite. 20 thermidor.

Rosa, ou l'Hermitage du torrent. 21 thermidor.

THÉATRE DE L'AMBIGU COMIQUE.

Les deux Coffrets. 14 vendémiaire an 8.

La Fête foraine à Tivoli. 20 brumaire.

Les Métamorphoses, comédie-vaudeville 24 brumaire.

La Journée de S. Cloud. 25 brumaire.

La Fille Hussard, pant. en 4 actes. 11 frim.

L'Orviétan, parod. d'Ariodant. 17 frimaire.

Le Cultivateur du Mont-Blanc, opéra en 3 actes à grand spectacle. 20 frimaire.

L'Intrigue espagnole, comédie en deux actes et en prose. 12 pluviôse.

Jobet, ou la Nuit d'Auberge, comédie burlusque en un acte. 15 pluviôse.

Délire de Jobet, imitation du Délire; extravagance en un acte, mêlée de vaudevilles. 23 pluviôse.

L'Espiègle, comédie en deux actes, mêlée de chants. 28 pluviôse.

La Cour du Palais-Egalité, ou la Mascarade. 4 ventôse.

La Philosophie en défaut, vaudeville en un acte. 5 floréal.

Les Morts qui se volent, opéra-bouffon en un acte. 6 floréal.

Les deux Statues, opéra-bouffon en un acte. 9 floréal.

Les Trois n'en font qu'un. 11 floréal.

Adèle et Fulbert. 17 floréal.

Ne jugez pas sur l'apparence, ou C'est à quoi l'on ne s'attend pas, vaudeville avec ballet. 21 floréal.

Les Deux Voyageurs. 30 floréal.

Madame Angot à Constantinople, tragédie farce, pantomime en trois actes, ornée de ballets. 1 prairial.

Duval, ou une Erreur de jeunesse, opéra en un acte. 14 prairial.

George et Paulin, ou la Probité récompensée, vaudeville en un acte. 27 prairial.

Maria, ou la Forêt de Limberg, pantomime en trois actes, à grand spectacle. 9 messidor.

Le Chaudronnier, homme d'Etat imaginaire, comédie en trois actes et en prose. 1 thermidor.

Le Magot de la Chine, opéra-bouffon en

un acte, musique de feu Voghel. 18 thermidor.

Les trois cent mille Francs, ou le Dieu Mystérieux, comédie en deux actes, 24 thermidor.

FIN DE LA NOTICE.

